



TEXTES RECUEILLIS ET ECRITS PAR

FRANÇOIS DUPERRAY

1860 - 1940

MAQUETTE ET MISE EN PAGE PAR B. PANTEL

Le besoin de retrouver ses racines se fait toujours plus fort dans les périodes difficiles, lorsque l'Homme, désespéré de voir s'effondrer ses appuis conventionnels, doit rechercher toutes les bonnes raisons de se rassurer.

Ces dernières années ont amené un engouement significatif pour la recherche de ces racines, une violente envie de se «re-sourcer».

Les livres sur l'Histoire de TARARE, sur la Résistance Locale, sur le Mouvement Ouvrier, sur l'éthymologie du mot TARARE... ont concrétisé cette recherche.

Avec cet ouvrage sur le Patois du Val de Turdine, c'est un autre aspect de notre culture locale qui est aujourd'hui mis en lumière.

En éditant ce recueil, nous prouvons une nouvelle fois, qu'au même titre que les autres dossiers que nous avons à traiter quotidiennement, la vie et le patrimoine culturels du Tararois restent au cœur de nos préoccupations.

*Jean BESSON
Maire de TARARE*

SOMMAIRE



Pages

1	Mot du Maire
3	François Etienne Duperray, chantre de notre terroir
5	Préface
9	Introduction
11	Traductions
12	Système graphique
14	Introduction à la version patoise
15	LES POESIES
17	Bourgeois et paysans
18	Labour
19	Les moissonneurs
21	Fille perdue
23	La marguerite
24	J'ai vu pleurer les bœufs
27	Noces d'or paysannes
37	CHANSONS ROMANCES
39	Le champagne du grand-père
42	Duo du mari jaloux
45	Mariage reculé
47	La Marion
49	Les heureux
51	La Mietta
53	La fille volontaire
54	Ronde
55	La Pernette
57	L'ivrognesse
58	Les accordailles
60	Promenade dans la plaine
63	L'invasion
65	Couplets de fête
66	Berçeuse
67	CONTES
69	Le Grand-Mami
73	Les chèvres de la mère Thomas
77	Le dragon volant
82	Les mate-faim de la Cuissard
88	Les harengs
93	La Pierrette
97	La vache du Paul
101	Le bonnet de la laitière
105	Les lurons de St Appolinaire
109	ANNEXE
109	NOMS DE LIEUX
111	MAXIMES ET PROVERBES
114	PRENOMS ET SURNOMS



François Etienne DUPERRAY

Chantre de notre terroir

A travers les légendes et traditions foréziennes de Frédéric Noël, les évangiles des quenouilles de L. Pierre Gras ou les contes en patois de Louis Mercier, nous possédons un ensemble remarquable des coutumes populaires du Forez.

Notre région des Monts de Tarare, située entre le Forez pittoresque et le Beaujolais historique, possède aussi une tradition populaire qui se transmettait jadis lors des veillées. Notre génération a perdu cette tradition et, en même temps, ses racines ancestrales.

Pourtant, jadis, un homme a laborieusement gardé ces richesses que sont les contes et chansons de nos campagnes. Ce patrimoine culturel qui nous aide à retrouver nos origines profondes nous allons le découvrir grâce à l'œuvre de M. François Etienne Duperray, alias F.E.D. de l'Eshari.

Mais d'abord découvrons qui fut cet ancien directeur d'école d'une petite commune de notre canton dont il porta fièrement le nom du plus ancien hameau.

François Etienne Duperray naquit à Tarare le 25 septembre 1860. Il était le fils de Claude Marie Duperray, tisseur, et de Pierrette Marie Merle. Ses parents demeuraient route de Paris, maison Vignon. Enfant studieux, il s'orienta vers l'école normale des instituteurs. Il était de la même génération que les Vuarnet, Vachez, Carra et autres instituteurs et institutrices qui ont tant fait pour l'enseignement populaire et la vulgarisation des sciences.

A sa sortie de l'Ecole Normale, il fut nommé instituteur à Lyon ; il devait y rester huit ans.

Entre-temps, il se marie le 6 septembre 1883 dans sa 22^{me} année avec Mlle Marie Peletier, ouvrière sur coton (c'était une spécialité à l'époque).

Sur sa demande, il vint à St Marcel l'Eclairé comme directeur d'école publique ; il y demeura trente trois ans.

De son action en cette petite commune de notre canton, voici ce qu'en disait, lors de son décès, le chroniqueur qui, le 21 décembre 1940, dans le Nouvelliste, résuma cette belle carrière : «instituteur de l'Etat, Mr Fr.E. Duperray honora notre enseignement public par

ses qualités intellectuelles et morales en apportant à l'exercice de ses délicates fonctions une haute conscience professionnelle. A St Marcel, faisant la classe à des fils de cultivateurs, il ne se contenta pas de leur apprendre, avec toutes les ressources d'une science pédagogique accomplie, les matières ordinaires du programme ; il chercha aussi à leur inculper l'amour de la terre, il exalta pour eux la noblesse du métier de leurs pères».

Il sut chanter la beauté et la grandeur paysanne ; il s'attacha à réhabiliter le patois régional.

Dans ce domaine, son œuvre est considérable ; il est l'auteur d'un dictionnaire de sept milles mots, d'une grammaire, enfin de nombreux contes en vers et en prose, ainsi que de chansons.

Poète et prosateur, il ne produisit pas seulement dans le parler ancestral de nos campagnes, il écrivit aussi beaucoup dans un français de fort belle qualité.

Musicien, il laissa un important recueil de chansons.

Sa vie et ses œuvres trouvèrent leur inspiration profonde dans des convictions religieuses dont la sincérité força toujours le respect. Il vécut intégralement sa foi jusqu'à son dernier soupir, bon serviteur de la jeunesse et de la terre française, chef de famille exemplaire, père de famille de sept enfants, dont Mme André Coquard à qui nous devons de connaître l'œuvre émérite de son père. Qu'elle veuille bien recevoir ici l'hommage de notre respect et nos remerciements pour l'aide apportée à faire revivre la mémoire de ce grand poète de notre terroir.

François Etienne Duperray doit rester pour nous une leçon magnifique de courage.

Merci Monsieur François Etienne Duperray, alias F.E.D. de l'Eshari de nous donner en cette fin d'année 1985 qui fut culturellement une grande année pour nos monts de Tararé, la possibilité et la joie de retrouver, avec votre grammaire, vos contes et poésies et votre dictionnaire phonétique patois-français, nos racines historiques et de découvrir votre œuvre qui restera pour nous une grande leçon à l'école de notre histoire.

Jean Thévenin
Président
de la Société d'Archéologie
et d'Histoire des Monts de Tarare.

PREFACE

La fin du XX^e siècle est, chacun le ressent bien, une période de grande mutation sur le plan socio-économique et également sur le plan culturel. Dans le Lyonnais, comme d'ailleurs dans la plupart des régions, on assiste au déclin et même à la disparition d'un type de civilisation dont les racines sont très profondes et se sont nourries de la meilleure sève du terroir.

Le déclin est particulièrement sensible pour la langue vernaculaire. En Lyonnais, les conversations en patois sont devenues l'exception et ne sont plus aujourd'hui le fait que de quelques personnes âgées. La fin du XX^e siècle verra donc la mort d'une langue qui a pris naissance sur notre sol, il y a plus d'un millénaire et demi, et le triomphe sans partage d'une langue (le français) qui, dans nos campagnes, n'a pas beaucoup plus d'un siècle d'histoire. (néanmoins, dans la région des Monts de Tarare, le patois est resté vivant jusqu'à la guerre de 40-45).

La dégradation est encore plus accentuée en ce qui concerne certains aspects du patrimoine culturel, en particulier la tradition orale. L'abandon des fêtes traditionnelles (fêtes de la vie familiale, fêtes calendaires, fêtes à l'occasion de l'abattage du porc ou de grands travaux comme les battages, les tirées de pommes de terres, les mondées de noix...) et des veillées d'hiver qui constituaient les temps forts de la vie communautaire, a été un élément important de ce déclin, car c'est au cours de ces réunions que les conteurs exerçaient leur talent. La fin de la vie familiale élargie, qui faisait souvent cohabiter sous un même toit trois générations, a également contribué à ce déclin, car c'était souvent les grands-parents qui racontaient les contes et les histoires aux enfants ou leur fredonnaient les formulettes et les chansons. L'école et les médias ont enfin précipité ce déclin en propageant une culture nouvelle et en proposant des modèles pris à l'extérieur. Aujourd'hui, dans les Monts du Lyonnais, les conteurs traditionnels se sont tus. Tout au plus, avec un peu de chance, peut-on trouver quelques personnes gardant encore le souvenir des quelques éléments de la riche littérature orale (contes, légendes, anecdotes) qu'ont transmises les générations précédentes.

Dans ces conditions, chacun comprend qu'il est important de recueillir et de conserver le maximum d'éléments de ce patrimoine culturel et de cette langue qui ont été forgés par les générations qui nous ont précédés. C'est pour répondre à ce besoin de mieux faire connaître le passé et ses richesses que la Commission des affaires culturelles de la Ville de Tarare et la Société d'histoire et d'archéologie des Monts de Tarare ont décidé de publier un important travail manuscrit laissé par François Etienne Duperray, intitulé **Etude des patois du val de la Turdine**. Celui-ci se compose en fait de deux parties bien distinctes : l'une consacrée à la description du patois de St Marcel-l'Eclairé et comportant une grammaire et un lexique patois-français, l'autre composée de poésies, d'un recueil de contes ou légendes et de «romances anciennes» accompagnés d'une traduction en français.

L'étude du patois fera l'objet d'une autre publication et apportera, par sa richesse, des compléments intéressants aux travaux déjà publiés sur les patois de cette région, notamment l'**Atlas linguistique et ethnographique du Lyonnais** de Pierre Gardette. Signalons que c'est grâce à ce grand linguiste, originaire, lui aussi, de Tarare où il repose depuis 1973, qu'est possible cette publication, car c'est à lui que fut confié le manuscrit de F.E.Duperray. Avec la documentation réunie par F.E.Duperray, on dispose d'une riche description du patois de la région de Tarare qui rattache au francprovençal, cette langue dont le domaine s'étend autour d'un axe Lyon-Genève depuis les Monts du Forez jusqu'au Valais et au Val d'Aoste et dont Pierre Gardette a étudié les principales caractéristiques.

La partie publiée dans ce volume comprend les textes en dialecte accompagnés de leur traduction. Si l'on met à part les quatre prières placées au début du recueil qui montrent la piété de l'auteur, ils se divisent en deux catégories : poésies et documents se rattachant à la tradition orale. Emaillées d'expressions pittoresques et de vieux mots, les poésies de F.E. Duperray sont un hymne à la nature, à la famille et à la vie. Elles font aussi revivre l'atmosphère de l'époque, notamment la joie des grands travaux communautaires. Elles sont d'autant plus intéressantes que dans cette région, le patois n'a que très rarement servi à exprimer des sentiments lyriques (cf. **Textes littéraires en dialecte lyonnais : poèmes, théâtre, Noël et chansons, XVI^e - XIV^e siècle**, publiés par S. Escoffier et A. M. Vurpas, C.N.R.S., Paris, 1981).

Les documents se rattachant à la tradition orale comprennent des «maximes et proverbes», des «contes et légendes» et de «vieilles romances». L'auteur a écrit la plupart de ces textes à la fin de sa vie, mais ses souvenirs, il le dit lui-même dans l'un de ses contes, remontent à la période qui précédait la guerre de 1870.

Les «maximes et proverbes» recueillis sont nombreux et intéressants. Ils révèlent la sagesse et le savoir de nos ancêtres. Outre la saveur de leur formulation, on admirera aussi leur valeur pédagogique.

Le chapitre intitulé «contes et légendes», qui est le plus important, regroupe un certain nombre de récits provenant d'une tradition orale généralement bien enracinée dans la région. Ces récits et leur traduction sont écrits d'une plume alerte, révélant un grand talent de conteur. On remarquera par exemple que les événements sont toujours bien localisés, ce qui contribue à faire croire qu'ils se sont réellement passés dans la région. On observera aussi, comme le montre le résumé suivant, la grande diversité des éléments qui composent cette partie :

Le Grand Mami raconte la farce favorite que faisait le lutin, cet être protéiforme, plus diabolique que diable, en prenant la forme d'un agneau.

Les chèvres de la more Thomas est un récit de croyance qui met en lumière le rôle des jeteurs et des leveurs de sort.

La Vouivra est la description d'un dragon fabuleux et terrifiant, qui portait un diamant sur la tête. Il est célèbre dans la région Lyonnaise mais aussi dans le Jura et les Alpes, comme l'ont montré les travaux de l'ethnologue Charles Joisten.

Les Matefams est une histoire de prêtre qui n'a pas prêté serment sous la Révolution et qu'on a soustrait aux gendarmes qui le recherchaient, en les retenant par la gourmandise.

Les horins est un conte traditionnel très connu (il figure dans la classification internationale des contes établie par A. Aarne et S. Thompson, conte-type 1567 G **Good food change song**) et particulièrement en vogue dans les milieux où était implanté le tissage.

La Piarreta est un récit facétieux dont le thème est lui aussi bien connu notamment en Beaujolais où un cru célèbre lui doit son appellation : «La pisse-vieille». Il repose sur l'homonymie qu'il y a en patois entre **pêcher** et **pisser**. Le curé dit à la pénitente qui vient se confesser de ne plus pêcher et elle comprend qu'il ne faut plus pisser.

La vaçi du Poele relève de l'anecdote. A Paul, boucher qui lui dit qu'il n'a trouvé ni cœur ni «chorée» (= foie et poumon) dans le ventre de sa vache qu'il vient d'abattre, Jean-Antoine donne l'explication suivante : «cette grande charogne se couchait dans le sillon».

Le boenet de la laitiri est un conte moral où l'on voit une laitière punie par l'élément qui est à l'origine de son péché. L'eau du ruisseau emporte en effet le joli bonnet qu'elle n'a pu se procurer qu'en ajoutant de l'eau au lait qu'elle vendait.

Los lurons de Saint-Apotremo est un conte facétieux qui raille le maire et les hommes de Saint-Appollinaire : ils pensaient que les vêtements qu'ils avaient quittés avant de se mettre au travail avaient disparu sous les murs de l'église qu'ils croyaient avoir repoussés pour l'aggrandir. Pour bien comprendre ce récit, il faut savoir qu'il se rattache à un cycle de contes de niais mettant en scène, pour les ridiculiser, les habitants de Saint-Appollinaire, et surtout leur curé et ses acolytes (voir sur ce cycle l'ouvrage publié par J.B. Martin et A.M. Vurpas, **Le Beaujolais : contes, légendes, récits, chansons**, Editions de Trévoux, 1982, p. 33-37). On trouvera par ailleurs dans cet ouvrage, en totalité ou en partie, trois documents qui figurent dans le présent volume : un conte, une légende et une chanson.

Le chapitre intitulé «vieilles romances» est d'une grande variété, puisque parmi les chansons reproduites, on trouve des berceuses, des chansons de mariage, des chansons satiriques, des chansons de mensonges, des randonnées, des chansons à danser... Il est regrettable que F.E. Duperray n'ait pas reproduit la mélodie. La publication des paroles de ces chansons, est cependant importante. Elle fournira aux spécialistes de la chanson folklorique des attestations nouvelles et elle donnera, je l'espère, aux habitants de la région l'envie de chanter à nouveau ces chants qui ne sont probablement pas tous complètement oubliés, ce qui permettra peut-être un jour d'ajouter la mélodie à ces paroles et d'en faire une présentation plus scientifique.

En composant ces poésies, en écrivant ces contes et légendes, en reproduisant ces proverbes et ces chansons, F.E. Duperray a voulu fixer pour la postérité une langue et une culture qu'il a connues et aimées. Pour mieux s'identifier à l'endroit où il a vécu et à la langue qui y était parlée, il n'a d'ailleurs pas hésité à prendre le pseudonyme de F.E.D. de l'Eshari (= F.E.D. de l'Eclairé). Ceci est d'autant plus remarquable qu'il était instituteur et qu'à cette époque, bon nombre de ses collègues mettaient leur zèle à pourchasser le patois en punissant les élèves qui le parlaient et en dénigrant la culture dont il était l'expression. Il faut donc savoir gré à F.E. Duperray d'avoir sauvé de l'oubli une part importante du patrimoine culturel et linguistique qu'ont forgé la cinquantaine de générations qui nous ont précédés et que nous laissons actuellement dépérir en spectateurs trop souvent indifférents et passifs.

J.B. Martin
Ingénieur de recherches au C.N.R.S.
Institut Pierre Gardette, Lyon

INTRODUCTION

Publier F.E. Duperray c'était avant tout consigner noir sur blanc une littérature populaire jusqu'alors véhiculée par transmission orale. Hors de notre pensée d'avoir voulu faire ici simplement œuvre d'ethno-folkloriste. Bien plus que cela, faire connaître ces poésies, ces chansons, ces contes d'autrefois, c'est faire découvrir un monde dont les gestes quotidiens, les mœurs, les morales... nous sont aujourd'hui étrangers. Pourtant ce «monde étranger» était celui de nos ancêtres du Val de Turdine.

Avec ce recueil, publié pour la première fois, nous voulions ressusciter un homme : François Etienne Duperray, instituteur-écrivain passionné de culture populaire et surtout une histoire, oubliée de nos mémoires, de nos souvenirs, pour que d'autres se la réapproprient et ne la laissent pas ainsi mourir dans les oubliettes de notre histoire standardisée.

Culture populaire donc ? C'est en son nom que Bretons, Occitans, Basques et autres réclament le droit de parler leur langue, de «vivre au pays» selon leurs coutumes. C'est en son nom aussi que se trouve à présent critiquée la culture dite «dominante». Pourtant, dès qu'il s'agit de passer à une définition précise, les certitudes proclamées vacillent. Et, de ce fait, n'y-a-t-il jamais eu de «culture populaire» ?

Ce que nous nommons ainsi, ce sont peut-être surtout de vagues vestiges de cultures paysannes et artisanales, en recul constant depuis le XIV^e siècle, depuis que s'ébauche la centralisation edificatrice de l'Etat-nation. Serait-ce à dire qu'avant cette centralisation, ces cultures ne dépendaient que d'elles-mêmes et n'étaient pas encore soumises aux effets «planificateurs» d'appareils rigides ? Aucunement : pour le penser, il faudrait oublier le poids de l'église et les textes reproduits ici en sont imprégnés. Disons plutôt que la population elle-même n'était pas «planifiée» de façon rationaliste. Les fêtes médiévales, les carnavaux traduisaient certes une mentalité qui était celle des «petites gens», mais, question pertinente, cette mentalité était-elle plus qu'une soupape de sécurité concédée, plus qu'une transgression impliquée par la norme et bâtie avec des relents de celle-ci.

Sans encore creuser, nous pourrions ajouter ceci : aussi loin que l'on recherche, il n'y a pas de formes «populaires» exemptes d'influence des formes liées à la culture dite «dominante».

Mais, ce serait, là encore, aller vite en besogne. La tendance centraliste n'est jamais parvenue à éliminer une expression revendicatrice, une traduction des conditions de vie des «petites gens», très ancrée dans les campagnes où le poids des médias s'est moins fait sentir.

Cette expression s'est fixée sur la chanson et le conte, et de part leurs simplicités formelles, leurs capacités de répondre à l'événement et de se transmettre rapidement, elle est devenue forme (dite) «populaire» par excellence.

Ainsi cette chanson du marchand Jules Vaillant à Tarare (sur l'air de «viens poupoule»).

«C'est rue Mezelle n° 10
Que demeure ce phénix
Il faut le voir dans sa maison
Ce jeune et beau garçon.
Gentes fillettes mes amies
Retenez bien ceci
Pour être chic et élégant
Allez chez Mr Vaillant
Car tous les ouvriers
Avec lui peuvent s'arranger

Refrain

Viens voir Jules, viens voir Jules, viens
C'est un homme épatant
Il est marchand d'vêtement, ha !
Viens voir Jules, viens voir Jules, viens
C'est un type dégourdi
Tout le monde va chez lui.»

Ou celle de Quiquet, clochard local qui vendait frauduleusement des allumettes chimiques.

«Je vends des allumettes chimiques
C'est moi qui les fabrique
On m'appelle Quiquet
Je les vends deux ronds l'paquet.»

On pourrait multiplier les exemples locaux, notamment avec la chanson «Les mollets de Tarare». En découvrant le manuscrit de F.E. Duperray, qui comporte, en plus des extraits reproduits ici, un dictionnaire et une grammaire sur le patois du Val de Turdine, nous souhaitons consigner par écrit cette culture locale pour inciter ceux qui ont encore en mémoire des contes, des chansons, de les écrire, de les divulguer, de les faire connaître.

Alors ce petit livre aura le mérite d'être un précurseur dans cette quête ; une toute petite pierre dans le chantier culturel entrepris à Tarare depuis quelques années seulement.

B. Pantel

TRADUCTIONS

Tous les textes présentés dans ce volume sont accompagnés d'une traduction, à l'exception des prières et des maximes et proverbes. Comme le précise F.E. Duperray, chacun comprendra facilement le texte des prières puisqu'il s'agit en fait d'une traduction en patois des trois prières les plus connues. Pour les maximes et proverbes, nous n'avons pas, à la suite de l'auteur, cru nécessaire de proposer une traduction, d'une part parce que le sens est en général assez évident (en cas de difficulté pour comprendre ces textes très courts le lecteur pourra toujours s'aider du glossaire qui paraîtra dans le prochain volume), d'autre part parce que la traduction est souvent incapable de rendre la saveur de la formulation en langue vernaculaire.

Les traductions sont de F.E. Duperray à l'exception de celles du conte **Los lurons de San-Apotoemo** et du poème **Noëces d'eur paysanes** que l'auteur n'a pas traduits. Nous avons traduit ces morceaux pour aider les lecteurs gênés par la lecture d'un long texte écrit en Dialecte. On ne retrouvera pas dans la traduction de **Noëces d'eur paysanes** le rythme et les rimes que F.E. Duperray a su maintenir dans les traductions des autres poésies.

On notera que dans ses traductions, F.E. Duperray n'a pas hésité à employer des formes du français régional pour conserver à ces textes le maximum de saveur locale.



SYSTEME GRAPHIQUE

Les textes dialectaux sont intégralement reproduits dans la graphie du manuscrit de F.E. Duperray. Voici comment il présente, dans l'introduction du glossaire, les particularités les plus importantes de la graphie qu'il a mise au point pour écrire son patois :

a bref	n'a jamais d'accent
à ouvert	se prononce comme <u>a</u> <u>ê</u> réunis
é mouillé	se prononce comme <u>tieu</u> (<u>œur</u>)
ç	se prononce comme <u>tse</u> (<u>çon</u>)
ch	se prononce comme en français
çh	se prononce comme <u>tche</u> (<u>chevra</u>)
z	se prononce comme <u>dze</u> (<u>zuze</u>)
e	se prononce comme <u>eu</u> , sauf à la fin de l'infinifit, dans les préfixes <u>re</u> , <u>se</u> , et les pronoms <u>ze</u> , <u>me</u> <u>te</u> , <u>se</u> , <u>le</u> .
ê mouillé	se prononce comme <u>dieu</u> (<u>gere</u>)
ge	se prononce comme <u>dje</u> (<u>roger</u>)
î long	indique la tonique
ò sonore	se prononce en voix de tête, comme un cri d'appel. Traduction
œ	de <u>o</u> bref, de <u>ou</u> , se prononce comme dans <u>bœuf</u> .
qu	se prononce comme en français
qu mouillé	se prononce comme <u>tieu</u> (<u>quare</u>)
r	placé entre une voyelle et les finales <u>ia</u> , <u>ié</u> , <u>ier</u> ne se prononce pas.
ú long	indique la tonique
ia, terminaison	est toujours long sauf dans <u>màtia</u>
im, in, préfixes	devant <u>m</u> ou <u>n</u> se prononcent toujours comme <u>ain</u> .

On trouve d'autres précisions sur cette graphie au début ou à l'intérieur du manuscrit : sh se prononce par un sifflement des deux côtés de la langue, sa pointe appuyée contre les dents (Il s'agit de la palatale postérieure qu'on entend dans l'allemand ich et qui provient le plus souvent de la palatalisation du groupe cl).

x placé entre l'initiale e et une voyelle se prononce comme dz (ex. examino).

A la fin des mots et du préfixe ex, l'x se remplace par s (ex. vois pour voix, èspliquo pour expliquò).

c, d, p, s, t, x ne se prononcent pas à la fin des mots.

h se supprime après les préfixes des-, res-, (ex. desabiller, resabitüller). Elle n'est jamais aspirée.

L'accent aigu est employé pour les é fermés, l'accent grave pour l'à et l'è ouverts et l'ò sonore, l'accent circonflexe pour les voyelles-longues et les toniques, le tréma pour les voyelles distinctes, l'apostrophe pour les voyelles élidées.

L'article défini et l'adjectif possessif féminin pluriel notés les et mes, tes, ses se prononcent le, me, te, se. De même l'article indéfini pluriel des se prononce de.

INTRODUCTION A LA VERSION PATOISE

Pe bien se rendre compte du parlò de noutros anchins, la gramèrre et le diccionèrre pont pòs sufi ; i faut y zoindre au moins la paròla écriti. Et, còme mòs arri-de-grands cominchant touzou lu travat pe la prieri, ze vouas fère còme èlleus, et, compré z'à jamés intindu prier in patois, ze vèle écrire les prin cipales prières que mòs pitits infants comprindrant facilamints.

Pour bien se rendre compte du langage de nos ancêtres, la grammaire et le dictionnaire ne peuvent suffir ; il faut y joindre au moins la parole écrite. Et, comme mes aïeux commençaient toujours leur travail par la prière, je vais faire comme eux, et, quoique je n'ai jamais entendu prier en patois, je vais écrire les principales prières que mes petits-enfants comprendront facilement.

LE PATER, ô pòtâr

Noutron père qu'ète ou cièl, que voutron nom saie sanc-tifié ; que voutron règne arrive ; que voutra volontè saie fèti sus la tàrra còme ou cièl.

Baillis-nos annè noutron pan de çòque zeur ; pardonnos nos noutres ofinses còme ze pardonnons a stòs que nos ont ofinsòs, et nos lassis pòs succombò a la tintachon, mès délivris nos du mò. Ainsi saie-t.œ!

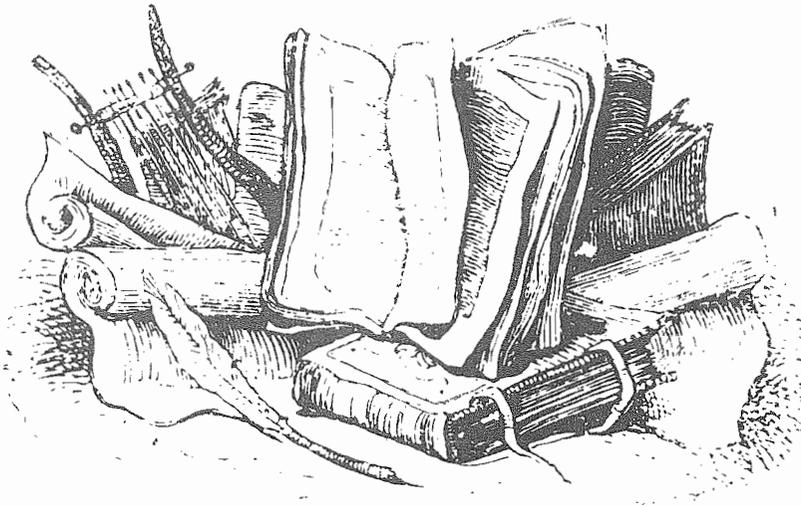
L'Ové Mariò

Ze vos salüie, Marie, plàna de gròces, le Segneur èst ava vos ; vos ètes benî intremi têtes les fenes, et Jésus, le fruit de voutron corps, èst benî.

Sainti Marie, mère de Dieu, priüs par nos, pources pécheurs, vèrre et a l'hùra de noutra mòrt. Ainsi saie-t.œ!



Poésies
patoises



BOERZOIS ET PAYSANS

Poures boerzois, vœs promis bien des pânes
Per imbeli voutros jardins de fleurs ;
Voillis mos près que donont pe doesènes
De frès bouquets de tœtes les œleurs.

Vœnis au Loué, vœs qu'ômîs la musîca,
Per acutô lôs çants de los ijaus,
Et dites-me si din voutra bœtica
Vœs intindîs des œeplœts assi bœiaus.

Lôs sœlôs fins valont pœs mes galœces
Pe mâssônô, per écœure mœs blœs.
Si, bien sœevint, sin mœœû ze me mœœce,
Û 'à des luis d'œur ou mâtin de mos près.

Lœs bœiaus salons valont pœs mes semailles,
Quand le blœ mù fait sîgne ou mâssônû,
Et ma mâson, intœœrô de mes mailles,
Vaut sarte le çœtiau le plus cœssu.

Vœs se consîs quand, din voutra voîtœra,
Vœs conduîsîs dœs trœs çivœus frîngants ;
Û sus plus fiœr quand, din mon œtrœblœra,
Û fonœs marchœr œ lu pœs mœs bœus blancs.

Vœutriœs dinœs de viœnda la plus fîna
Nœ vœs fant pœs ni frœs, ni bien portants,
Si ze n'œns pœs de si bœœna œusîna,
Û vivœns tus plus vœux et plus contents.

Franc paysan, Û 'a œtœ et ze rœste }
Û 'a le œiel bleu, le grand œir et la pœ }^{bis}

F. E. D. de l'œshari

BOURGEOIS ET PAYSANS

Pauvres bourgeois, vous prenez bien des peines
Pour embellir vos jardins de fleurs ;
Voyez mes prés qui donnent par douzaines
De frais bouquets de toutes les couleurs.

Venez au bois, amateurs de musique,
Pour écouter les chants des oiseaux,
Et dites-moi si dans votre boutique
Vous entendez des couplets aussi beaux.

Les souliers fins valent-ils mes galoches
Pour moissonner, ou pour battre mes blés ?
Si bien souvent sans mouchoir je me mouche
J'ai des louis d'or au milieu de mes prés.

Les beaux salons valent-ils mes semailles
Quand le blé mûr attend le moissonneur ?
Et ma maison qu'entourent grains et pailles
Vaut certes le château le plus cossu.

Vous vous gonflez quand, dans votre voiture
Vous conduisez deux, trois chevaux fringants
Je suis plus fier lorsqu'en mon étenlure*
Je fais marcher à leur pas mes bœufs blancs.

Vos grands dîners de viande la plus fine
Ne vous vont pas ni frais, ni bien portants ;
Nous n'avons pas d'aussi bonne cuisine
Mais nous vivons plus vieux et plus contents.

Franc paysan j'ai été et je reste
J'ai le ciel bleu, le grand air et la paix.

F. Duperray

LE LABOER

La nê
S'in vait
Deza le zeur blançaille
Sus les vieilles senailles.
Vite ou travat !
Promenins la satchat

Ek iô ! mès grands bous blancs !
I faut quitò la pailli,
Et, soes le zû pesant,
Préparò la senailli.

Le fâr
Ëcet fiâr,
Reluit a la lumiri
Que dore la varçiri ;
Cœme in çantant
Al intre din le camp.

Ëcet dous
Côs bous !
Tindis fòrt la çambassi !
Allis plan, sin secassi !
Le zû cressa
Le cûtre fait sa rà.

Bon grò,
Magrò,
La tarra se devîre
La satchat la revâre
Et mon iuillon
Cöse lôs étrœblons

LE LABOUR

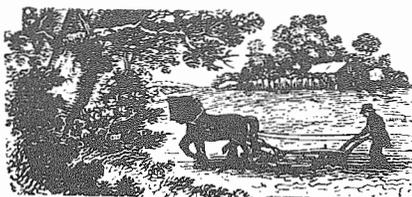
La nuit
S'en va
Dèjà le jour blanchit
Sur les vieilles semailles
Vite au travail !
Promenons la charrue

Allons ! mes grands bœufs blancs !
Il faut quitter la paille,
Et, sous le joug pesant,
Préparer la semaille

Le fer
Très fier
Brille à la lumière
Qui dore la bonne terre
Comme en chantant
Il entre dans le champ

Doucement
Mes bœufs !
Tendez fort le timon !
Avancez sans secousse
Le joug grince
Le coutre fait sa raie

Bon gré,
Malgré,
La terre se détourne
La charrue la retourne
Et l'aiguillon
Brise les éteulons.



LOS MÀSSONUS

*Le çaud solâr a fait crâtre les herbes,
Et le fenî regôrge de bon fin
Siïlla, fremint fant flôtô lus grand'barbes
L'épia gonshò se plaille ses le vint.*

*A l'ouвра, mässonus !
Faisins cressi la pailli;
Prenins voelant ô dailli.
Ou travat mædins tus.*



*Plailins les reins et cœpins près de târa,
Frapins sævint, à grands còps, mes amis.
A lès soldôts, a lès heumes de gâra
I faut de pan, pe portò lus fusis.*

*Ou grand solâr alignins les javelles;
De la zœrnò suportins la chaleur;
Pe lès cervis, lus pitits, lus fumèles,
I faut de gran a plein sà, a plein feur.*

*Liins les zarbès et çarzins la çareta;
Le suair atind. Accrœsins le voelant.
Pe lès boerzois, pe lès heumes de tète
Batins le blò que devindra lu pan.*

*Ècœssœlt, tapins fòrt, in cadenci;
Sus la paillat faisins volò le gran.
Pe l'univars qu'atind sa subsistanci
De la sueur du poure paysan.*

F. Di de l'Eshàri

LES MOISSONNEURS

Le chaud soleil a fait croître les herbes
Et le fenil regorge de bon foin
Seigle, froment font flotter leurs grandes barbes
L'épi gonflé se courbe sous le vent

A l'œuvre, moissonneurs
Faisons crisser la paille
Prenons faux ou faucille
Au travail partons tous

Courbons le dos et coupons près de la terre
Frappons souvent à grands coups, mes amis.
A nos soldats, à nos hommes de guerre
Il faut du pain pour porter leurs fusils.

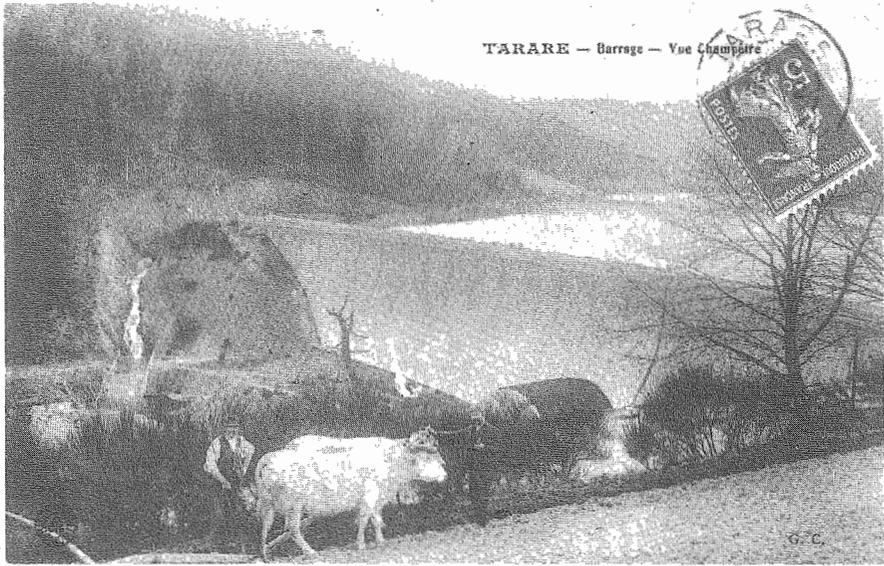
Au grand soleil alignons les javelles
De la journée supportons la chaleur
Aux ouvriers, leurs enfants et leurs femmes
Il faut du grain à plein sac, à plein four.

Lions la gerbe et chargeons la charrette
Car l'aire attend. Accrochons la faucille
Pour les bourgeois, pour les hommes de tête
Battons le blé qui deviendra leur pain.

Batteurs de blé, frappons fort en cadence
Sur la paillée faisons voler le grain
Pour l'univers qui tient sa subsistance
De la sueur du pauvre paysan.

F. Duperray

TARARE — Barrage — Vue Champêtre



Eh ! io !
La liö
A près bæna tærnüra ;
Plus qu'un petit quört d'hüra,
Et, bien contents,
Voes s'in irüs in çamp.

Du zü
Si dü
Sælazins voutres têtes
Reposis, bænes bêtes !
Deman vindra
Ramenò le travat.

Allons !
La liée
A pris bonne tournure
Plus qu'un petit quart d'heure,
Et, bien contents,
Vous irez pâturant.

Du joug
Si dur
Soulageons votre tête
Reposez, bonnes bêtes !
Demain viendra
Ramener le travail.



FÏLLI PARDUA

Biaus zeurs de mon infanci,
Qu'êtes-vos devenus ?
Zeurs de mon inocenci,
Zeurs a jamés pardus,
Zeurs de les t'revès, vos étios sins alarmes
Mon boneur m'avuillit... ze n'á plus que mes larmes

Sus le samin parquiá bacher la t'eta ?
Parquiá le roeze, halò ! me monte ou front ?
Ah ! z'á quito la roeta de la cr'eta,
Pe m'in allò sus cela de l'òfront.

Biau ciel de ma campagni,
Et tà, vieilli màson,
Pòquis de la montagni
Que rôgeaut mès moutons,
Ze vos á delàché pe m'incèdre à la villa,
Harùsa de treèblo mon òma si tranquilla.

Un cert moment d'ivressi
Que z'apelins boneur
Fletrissit ma zeunèssi
Et me braillit le cœur
Bètisi, vanitò, vos causite ma pàrta,
Et, depìos, sòque nè, mès jous mòllont ma cuàrta

F. Di del'Eshàri

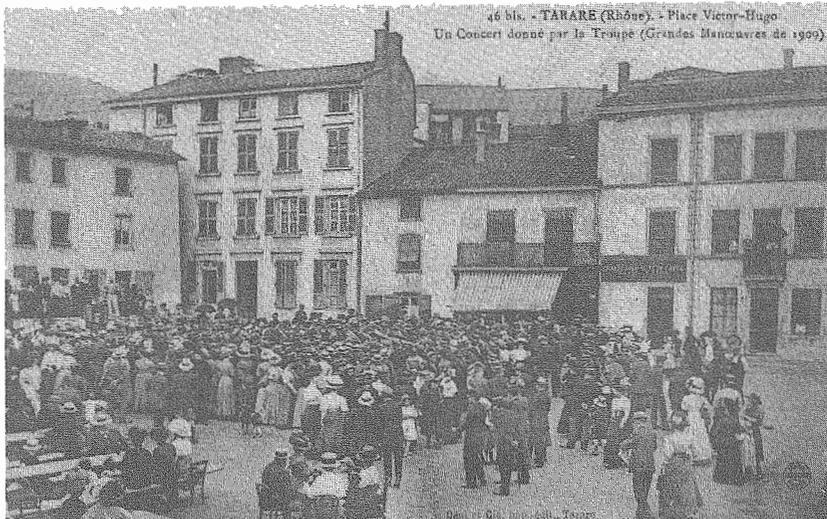
Beaux jours de mon enfance
Qu'êtes-vous devenus ?
Jours de mon innocence,
Jours à jamais perdus,
Jours d'autrefois, vous étiez sans alarmes
Mon bonheur m'aveugla...
je n'ai plus que des larmes.

Sur le chemin pourquoi baisser la tête ?
Pourquoi le rouge, hélas, me monte au front ?
Ah ! j'ai quitté la route de la crête
Pour m'en aller sur celle de l'affront.

Beau ciel de ma campagne,
Et toi vieille maison,
Pâquis de la montagne
Que rongeaient mes moutons.
Je vous ai délaissés pour m'enfuir à la ville,
Heureuse de troubler mon âme si tranquille.

Un court moment d'ivresse
Que j'appelais bonheur
A flétri ma jeunesse
Et m'a broyé le cœur
Sottise, vanité, vous causâtes ma perte
Et depuis, chaque nuit,
mes yeux mouillent ma couverture.

F. Duperray



Amou de la toileta,
 Dis : qu'os-tu fait de mà ?
 Poura filli friqueta,
 Awise darà ta :
 Ton ingrat abandon a fait vieilli ta mère,
 Et, din le cemintie, al a cutché ton père.

A mon cœur in safranci
 Quique rindra jamés
 Tant-si-pou d'esperanci
 Le carme de la pé ?
 Mon cœur est un infèrèt, quand vindra mon hura,
 Mon Dieu ! que faris-vos de voutra créatura ?

Din un coin de l'elisi
 J'ai playé le zeneur
 Pardon pe ma sotlisi !
 Pardœnis-me, Seigneur !
 Laissez la pouva filli a sa mère in infanci,
 Bailler los daris soins, mé qu'a sa sufisanci.

Infant de la natura,
 Ne quite pès tos câmps ;
 Garde te touzœu pura
 Fille de paysans !
 Suis bien l'étrèt çumin, évite la grand' route
 Mais, restant sus los crêts, fuis l'ombra
 de la çœta !

F. Di de l'Eshàri

Amour de la toilette
 Dis : qu'as-tu fais de moi ?
 Pauvre fille coquette,
 Regarde derrière toi.
 Ton ingrat abandon a fait vieillir ta mère,
 Et dans le cimetièr il a couché ton père.

A mon cœur en souffrance
 Qui donc rendra jamais
 Quelque peu d'espérance,
 Le calme et la paix ?
 Mon cœur est un enfer, et quand viendra mon heure,
 Mon Dieu ! Que ferez-vous de votre créature ?

Dans un coin d'une église
 J'ai ployé le genou
 Pardon pour ma sottise !
 Pardonnez-moi mon Seigneur !
 Laissez la pauvre fille à sa mère en enfance
 Donner les derniers soins, sans rien négliger.

Enfant de la nature
 Ne quite pas tes champs ;
 Garde toi toujours pure,
 Fille de paysans
 Suis bien l'étrœt chemin, évite la grand' route
 Mais, restant sur les crêts, fuis l'ombra du vallon.
 F. Duperray

VILLECHENEVE (Rhône) - Superbes promenades du bois d'Azol et ancien Château de la Rivière



LA MARGUERITA

*Acutis, brèves zins : ze sus la marguerita,
La fleur que, din los prés, vant cùilli los infants,
Et que, din tus pays, filles grand et pitita
Efoillont pe savà qu'ia que fant les galants.*

*Ne me refusis pòs una lonzi visita
Come un' ombreta d'eur intèrò de rubans,
Ze me dresse au solàr ; ze sus sa favorita ;
Z'invèille come sa de zolis rayons blancs.*

*Prenez me pe brachés ; impòrtis me pe zarbes ;
Més ne me lassis pòs tràno parmi les harbes :
Dieu me fit per ornò los camps et la maison.*

*Et quand, pe los camins, Dieu s'invòindra vos vère,
Sèntis me sès los pòs du curé, son vicère,
O donc bin sus l'autèl fèite de biaux cuçons*

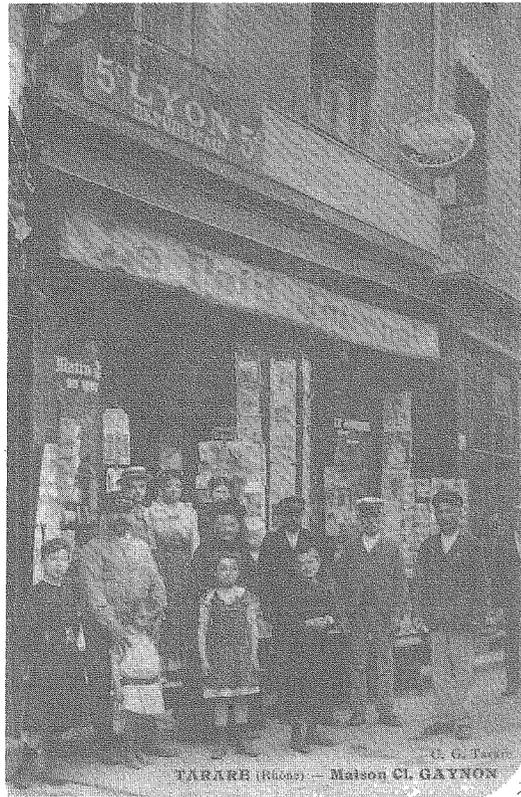
F. Di de l'Eshàri

Ecoutez braves gens : je suis la marguerite
La fleur que dans les prés vont cueillir les enfants
Et que, dans tous pays, filles grandes et petites
Effeuillent pour savoir ce que font leurs galants.

Ne me refusez pas une longue visite
Comme une ombrelle d'or entourée de rubans
Je me dresse au soleil ; je suis sa favorite
Comme lui je projette de jolis rayons blancs.

Prenez moi par brassées, emportez moi par gerbes
Mais ne me laissez pas traîner parmi les herbes
Dieu me fit pour orner les champs et la maison.

Et, quand, par les chemins, Dieu vous fera visite,
Semez-moi sur les pas du curé, son vicaire
Ou bien sur son autel faites de beaux bouquets.
F. Duperray



Z'A VU PLURÒ LÔS BOUS

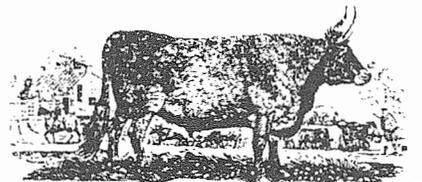
J'AI VU PLEURER LES BOEUFs

Quatre-vingt-trois hivers ont blanchi ma tête ;
Mes mains, depuis longtemps, ont quitté la soetchat ;
Mes nés n'entendent plus que les cris de la suéta,
Et ma gôrzi pressint sa darîri bœchat.
Halo ! de bien d'ennuis z'a connu l'amartûma !
Quand ze pinsins n'avâ qu'a môdò vé lômou,
Le plus triste de tus m'a zitô sus l'imshûma :
Z'â vu, quoiqu'ou crara ? z'â vu plurò lôs bous !

Quatre-vingt-trois hivers ont fait blanchir ma tête ;
Mes mains, depuis longtemps, ont quitté la charrue ;
Mes nuits n'entendent plus que les cris de la chouette ;
Et ma gorge pressent sa dernière bouchée.
H'làs ! de quels ennuis j'ai goûté l'amertume !
Quand je pensais n'avoir qu'à partir vers les cieux,
Le plus triste de tous m'a jeté sur l'enclume :
J'ai vu, qui le croira ? J'ai vu pleurer les boeufs !

Quand, de tous lôs côtés, le vœlant et la daillé
Faisant tombò lôs blôs, du long sus le tarrain,
Un bruit, serrant lôs cœurs, a fait trimblò la paille,
Venant de cent shœcis, sonnânt tus le tocsin.
Et le surlindeman, lôva, sus les verçères,
Pe conviò le garçon, z'êtians grœpôs defou.
Is in étiant éteu ; mès, lassis me vœs dtre :
Z'â vu, quoiqu'ou crara ? z'â vu plurò lôs bous.

Quand de tous les côtés, la faux et la faucille
Faisaient tomber les blés, tout le long du terrain
Un bruit, serrant les cœurs, a fait frémir la paille,
Venant de cent clochers sonnânt tous le tocsin
Et le surlendemain, là-bas sur les verchères
Escortant les garçons, nous étions tous dehors.
Ils en étaient aussi ; mais, laissez moi vous dire
J'ai vu, qui le croira ? J'ai vu pleurer les bœufs.



S'i faut de zeunes brais pe les çouses de gāra ;
 Si la zeunēssi dāt lutō pe la Nāchon,
 Infants, fenes et vieus vant travailler la tārra
 Pe bailler a çōcun na pitīta rāchon.
 Mēs, qu'i sont donc pesants lōs utīs de cultūra !
 Et que voes tenīs fōrt, piapēurs et retabous !
 Puisque tēt est çangé vœre din la natūra,
 Z'ā vu, quōiqu'ou clara ? z'ā vu plurō lōs bous !

S'il faut de jeunes bras pour les choses de guerre,
 Si la jeunesse doit lutter pour la Nation,
 Enfants, femmes et vieillards vont travailler la terre
 Pour donner à chacun une faible ration
 Mais combien ils sont lourds les outils de culture !
 Et que vous tenez fort, végétaux épineux !
 Puisque tout maintenant change dans la nature,
 J'ai vu, qui le croira ? J'ai vu pleurer les bœufs.

Aprēs de bien longs mās passōs sus la frontīri,
 Pusse a l'arri, cutché din un liē d'hōpitō,
 Un zeur, z'ā ramenō, din noutra zardinīri,
 Le garçon décorō, mēs d'un brais amputō.
 Un matin, le poure heume a repris la cutūri ;
 Alōrs, in l'arriant ava de gros jeus fous,
 Ne vāiant plus ou maître una çemīsi intīri,
 I ant, quiqu'ou crara ? i ant plurō lōs bous !

Après de bien longs mois passés sur la frontière,
 Puis à l'arrière, couché dans un lit d'hôpital,
 Un jour j'ai ramené dans notre jardinière,
 Le garçon décoré, mais d'un bras amputé.
 Un matin, le pauvre homme a repris la charrue.
 Alors, le regardant avec de tristes yeux,
 Ne voyant plus au maître une chemise entière
 Ils ont qui le croira ? Ils ont pleuré les bœufs.

NOECES D'EUR PAYSANES

Donnis, shœces, çantis ! Fêtes grand carillon !
Que le beurg et lès bôs, lès éssorts et la bruiri,
Ou long du grand çumin, pe dessus la çarviri,
Rediont sin se l'ossô voutra zôlia çanson !

Faut-æ vies rapelô que, vaçuiâ cinqant' ans,
Ou même zeur qu'annè, vœs fîtes grand tapaze
Pe fetô le rincontre et l'harus mariage
De la pouva barçviri ou riçe paysoan ?

Que le faisôve invia la filli du munî,
Surtœt quand, la diemâni, in davanti d'indiemâ,
Le s'invenôve ou beurg, plus soepla qu'ûna liema,
Brandigelant ou brais un morchau de panû !

Outeur de son bonêt, d'orôs come lès blôs
Que brûle le solâr et que l'oura secœille,
Incendiant lès œurs que son regard farçœille,
L'ave come un boœquet de cheveux frisôtôs.

Mês, parmi lès garsons, le vout le plus cossu,
Celu qu'ara d'abord la farma la plus bêlla,
Que pœra li bailler, a çô s'âson nævêla,
Na roeba de buron, le plus zôli mœœu.

Êt, d'èpus quôque tîmps, la diôl 'a fait son çois.
A n'a que sôs parints et zin d'ôtra familli ;
I serant trœp contents d'avâ na zôlia filli,
Pe comandô partœt, in tœt fère les lois.

Rin ne sârt d'aguitcher, (tœtes filles ou sant)
Si le fuê ne prend pôs din le œur que l'on vîse ;
Se fère desirier est touzœu çuia qu'on diçe,
Le moyœn le plus seur d'agrepô lès çalants.

NOCES D'OR PAYSANNES

Sonnez, cloches, chantez ! Faîtes grand carillon !
Que le bourg et les bois, les champs en semencés et la bruyère,
Le long du grand chemin, par dessus le sentier,
Redisent sans se lasser votre jolie chanson !

Faut-il vous rappeler que, voilà cinquante ans,
Le même jour qu'aujourd'hui, vous fîtes grand tapage
Pour fêter la rencontre et l'heureux mariage
De la pauvre bergère avec le riche paysan ?

Qu'elle faisait envie la fille du meunier
Surtout quand, le dimanche, en tablier d'indienne,
Elle s'en venait au bourg, plus souple qu'une liane,
Agitant sous le bras un morceau de panier !

Autour de son bonnet, dorés comme les blés
Que brûle le soleil et que secoue le vent
Incendiant les cœurs que son regard scrute
Elle avait une espèce de bouquet de cheveux frisotés.

Mais parmi les garçons, elle veut le plus cossu,
Celui qui aura vite la ferme la plus belle,
Qui pourra lui donner, chaque nouvelle année,
Une robe de bure, le plus joli mouchoir.

Et depuis quelque temps, la belle a fait son choix,
Elle n'a que ses parents et point d'autre famille ;
Ils sont trop contents d'avoir une jolie fille,
Pour commander partout, en tout faire la loi.

Rien ne sert de lancer des œillades (toutes les filles le savent)
Si le feu ne prend pas dans le cœur que l'on vise ;
Faire désirer est toujours quoiqu'on dise
Le moyen le plus sûr d'agripper les galants.

Et vaquià qu'un biau zeur arrivit ou meïin
Séquia vîeu paysan, din sa blôda de fêta,
Un bôtou a la man, un sapiau sus la teta,
Que z'itit sus la filli un serîre colin.

Tant et si bien qu'après a pâna quinze zeurs;
Lôs zeunes, lus parints, chetôs vè le notère.
Pisillant tus à la vâ, mès ne s'acordiant guère,
Jusqu'a que le notère apœillit a son zeur.

« - J'est assè piœillè ! Vaquià des condichons :
Lôs vîeu, darinavant, cedont tœta la farma ;
Is y rîvront a pôrt, recevrant ûna farma
- Que li sera paya sin zin de fixachons. »

Et sta parœla-ci que lôs bite defou,
Lus pœures jêu brouillès, lôs dôs vîeu s'avisiront :
« - Faudra-t-e faminò, qu'alòrs i se disiront,
In àiant travaillé, sa via, mé que des bous ? »

« - J'est a prîndre ò lâcher, disit la mizaurò !
- Na fena cœme ma pœt pôs être sarvînta,
In tœt, partœt, sus tœt, ze vœle être contînta,
- O donc bin ze s'invans !... J'est tœt déliberò ! »

Mès, alòrs, le garson, de tœta sa hîauteur,
Se dressit devant èlla, et, d'ûna vois colèri :
- « Mœde donc si te vous, sœta particulièri !
- Mœs bons parints touzèu rîsterant mès tuteurs ! »

Et donc, trînant lôs sins, la bêlla fout le camp,
N'àiant que sôs dôs jêu pe plurò sa bêtîsi,
Lòandis que le galand, que reprînd sa mètrîsi,
Ûbrise le notère in disant : « - Ôllis plan ! »

Et voilà qu'un beau jour arriva au moulin
Certain vieux paysan, dans sa blouse de fête,
Un bâton à la main, un chapeau sur la tête
Qui jeta sur la fille un sourire calin.

Si bien qu'après à peine quinze jours
Les jeunes, les parents, assis chez le notaire
Ergotaient tous à la fois, mais ne s'accordant guère
Jusqu'au moment où le notaire ajouta à son tour :

«C'est assez discuté ! Voici les conditions :
«Les vieux dorénavant cèdent toute la ferme,
«Ils y vivront à part, recevront un fermage
«Qui leur sera payé sans aucune garantie».

Sur cette parole qui les met dehors,
Leurs pauvres yeux brouillés, les deux vieux se regardèrent :
«Faudra-t-il mendier, se dirent-ils alors,
En ayant travaillé pendant sa vie plus que des bœufs ?».

«C'est à prendre ou à laisser, dit la mijaurée !
«Une femme comme moi ne peut pas être servante ;
«En tout, partout, sur tout, je veux être contente.
«Ou bien nous nous en allons !... C'est tout délibéré !».

Mais alors, le garçon de toute sa hauteur
Se dressa devant elle et d'une voix coléreuse :
«Pars donc si tu veux, femme sotté et légère,
Mes bons parents toujours resteront mes tuteurs !».

Alors, entraînant ses parents, la belle fiche le camp,
N'ayant que ses deux yeux pour pleurer sa bêtise
Tandis que le galant qui reprend sa maîtrise
Regarde le notaire en disant : «Allez doucement !

Jusque pe me mariò vès s'ète dévange,
Efassis que le nom de la foira munliri;
Campriè ze devrins prindre, una simpla barizîri,
Lòs papis sarvirant sin être bien çangès. »

Et dare a sòrt defou, pusse avise l'ovât
D'un lò du grand çumin que mœde vè la villa,
Un paquèt a maman, la mœzi fòrt arzila,
Na filli que mintò conât bien le travat.

çtò vait a son devant; la zeuma in le vâiant,
Sin nin avâ grand pou, le regôrde èt s'arête;
Din lòs jeus de tus d'ôs na crainti se reflète
Et vaquiâ qu'a li dit adonc in rœzissant :

- « Sin être trop curieus, pierins - ze demandò
Parquiâ, d'un pòs pressò, vès quitis la campagni?
çtò vès vère, partant, filli de la montagni,
Vès savis qu'à qu'i èst que d'être comandò ? »

- « Bin ! oua, sarte, z'ou sàs èt z'ouil à touzeu su;
Mœa fon ! i èst pòs çin que fait pressò ma mœzi;
Mœs, vâis stu paquèt que me rimplèsse ûn vâsi,
çtò vès dira parquiâ vès m'avis aparsu.

Quand le nid trop ètrèt a de nombreux pitits,
I faut, bon grò, magrò, que lòs plus fòrt s'invoulont,
Otramint cregris gròs que plujeurs débaroulont,
Que manquent des betchès a tant des apêtits.

I èst icin vè nœs. Le père èst travaillant.
Et tus diont de la ma que le craint pòs la pâna;
Mœs le pan, trop sœvint, n'est que de pan d'avâna
Ou moins si, toet lu sou, lòs pitits in aviant ! »

«Puisque pour me marier vous vous êtes dérangé,
«N'effacez que le nom de la folle meunière ;
«Même si je devais prendre une simple bergère,
«Les papiers serviroient sans apporter grand changement».

Et de suite il sort dehors, puis il aperçoit là-bas,
D'un côté du grand chemin, partant à la ville,
Un paquet à une main, la marche fort alerte,
Une fille qui peut-être connaît bien le travail.

Il va à sa rencontre. La jeune fille en le voyant,
Sans en avoir bien peur, le regarde et s'arrête ;
Dans les yeux de tous deux une crainte se reflète
Et voilà qu'il lui dit alors en rougissant :

«Sans être trop curieux, pourrais-je demander
«Pourquoi, d'un pas pressé, vous quittez la campagne ?
«A vous voir cependant, fille de la montagne,
«Vous savez ce que c'est que d'être commandé ?».

«Eh bien oui, certes, je le sais et je l'ai toujours su ;
«Ma foi ! ce n'est pas ce qui hâte ma marche.
«Mais voyez ce paquet qui pour moi tient lieu de malle,
«Il vous dira pourquoi vous m'avez aperçue.

«Quand le nid trop étroit abrite de nombreux petits,
«Il faut bon gré, mal gré, que les plus forts s'envolent,
«Autrement craignez fort que plusieurs basculent,
«Qu'il manque des becquées pour satisfaire tant d'appétits.

«C'est cela chez nous. Le père travaille,
«Et tous disent que la maman ne ménage pas sa peine.
«Mais le pain, trop souvent, n'est que du pain fait d'avoine.
«Si au moins tout leur saoul les petits en avaient !

- « Ze vâie, in acutant, que vres avis bon cœur,
Et voutrôs mans me dient que vres êtes lurcena.
Voutrôs jeus visont drêt... z'ôme voutra parsoena
...» Que pinsis vres de mà? Parlis a voutron teur! »

- « Voutron còrps, voutrôs brais sont tôs d'un bon luron,
Et din voutron regard tœt me parât honête;
De son sòrt i faut pòs que jamès le s'inquête
Cela que vres foelis mètra din la màson - »

- « Bin, pusqu' i èst ainsi, venis donc avà mà!
Venis! Mes parints sont ici, vé le notère,
Atindant mon reteur, èt n'arant qu'a vres vère
Se vres omò tus dòs èt fini le contrat. »

Le cœur li bate fòrt quand, li prenant la man,
Èt la menit tœt drêt a son père, a sa mère,
In li disant alors: « - Ze n'a ni suâr, ni frère.
Mes, si vres ou velis, i sanjera deman.

Se fère le travat ze serì bon volet;
Mès, pe la soelager, la ma n'a zin de filli,
Ava sta zeuna-çi, d'una groussa famelli,
Per avà soïn de vres me serì plus soelèt. »

La prenant din lus brais, la brassant teur a teur,
Lòs d'òs vieus, remarchant la boèna Providenci
Que vint a lu garson de bailler doèbla sancì,
Se disiront tœt bôs: « Le fara son boneur! »

Din tœt ce que se dit, la pouva comprend rin.
Alòs, in quòques mèts, i li contont l'afère.
Pinsant que l'a trèvò la fin de ses misères,
La zeuna repondit: « Parlis a mès parints! »

«Je vois, en écoutant, que vous avez bon cœur,
«Et vos mains me montrent que vous êtes fille hardie.
«Vous avez le regard droit... J'aime votre personne...
«Que pensez-vous de moi ? Parlez à votre tour !».

«Votre corps, vos bras sont ceux d'un bon luron
«Et dans votre regard tout me paraît honnête,
«De son sort ne devra pas s'inquiéter
«Celle que vous ferez maîtresse de maison».

«Bien puisque c'est ainsi, venez donc avec moi !
«Venez ! mes parents sont ici chez le notaire,
«Attendant mon retour, ils n'auront qu'à vous voir
«Pour vous aimer tous deux et finir le contrat».

Le cœur lui battait fort quand, lui prenant la main,
Il la mena tout droit à son père, à sa mère,
En lui disant alors : «Je n'ai ni sœur, ni frère,
«Mais, si vous le voulez, ça changera demain».

«Pour faire le travail, je serai bon valet ;
«Mais, pour l'aider, la mère n'a point de fille,
«Avec cette jeune fille-ci, d'une grosse famille,
«Pour avoir soin de vous, je ne serai plus seul».

La prenant dans leurs bras, l'embrassant tour à tour,
Les deux vieux, remerciant la bonne Providence
Que vient de donner à leur garçon double chance
Se dirent tout bas : «Elle fera son bonheur !».

Dans tout ce qui se dit, la pauvre ne comprend rien.
Alors, en quelques mots, il lui content la situation.
Pensant qu'elle a trouvé la fin de ses misères,
La jeune fille répondit : «Parlez à mes parents !».

Adonc, le lindeman, père, mère et garçon,
Din lus biaux afiquêts, tus l'òs tràs s'emœdiront;
A s'òs parints surpràs dare la demandiront,
Et trenta zeurs après le sanzève de nom.

Donnis, shoeces, cantis, coeme y a cinquant'ans,
Et rapelis a tus, a travars la montagni,
Le zeur que le bon Dieu presintit pe compagni
Una pouva barzèri ou rize paysan.

Sarte, al a f'òt sangé, le luron d'òtrevàs,
Et sa vieilli n'est plus arrimé ce que l'ète,
Quand le p'ève, a la mè, petacher sin lunètes;
Més al in est si fiar qu'al in plûre des vàs.

J pont remarchò Dieu que l'òs a protégé:
J ne sont p'òs salets per intio din l'elisi;
Més de quatre parèts montrent lu vaillantisi,
Suivus d'una nitchat de pitits déagés.

A l'òs benira p'òs celu que l'òs mèrit;
J est un zeune obé que celebre lu messa,
Et dié qu'al a finì, le vaquià qu'a grand'pressa
L'òs s'òre din s'òs brais, de s'òs pleurs l'òs benit.

« O mon père! ô ma mère! ô vœs que noes avis
Inlevò si nombrus, sin menager la pàna,
Voutron plus zeune infant, que vœs dat sa sœtana,
Vait vœs parlò pe tus, l'òs grands èt l'òs pitits:

Ou pied de los autars, noes z'urons de gardò,
Tant qu'y ara qu'òqu'un de voutra decindanci,
L'òs èzemples ressus, coeme voutra crayanci,
Et l'òs comandemints, si sœvint repetòs.

Alors le lendemain, père, mère et garçon,
Dans leurs beaux atours, tous les trois se mirent en route,
A ses parents surpris tout de suite la demandèrent,
Et trente jours après elle changeait de nom.

Sonnez, cloches, chantez, comme il y a cinquante ans,
Et rappelez à tous, à travers la montagne,
Le jour où le Bon Dieu présenta pour compagne
Une pauvre bergère au riche paysan.

Certes, il a bien changé, le luron d'autrefois,
Et sa vieille également n'est plus ce qu'elle était,
Quand elle pouvait, la nuit, raccommoder sans lunettes
Mais il en est si fier qu'il en pleure parfois.

Ils peuvent remercier Dieu qui les a protégés :
Ils ne sont pas seuls pour entrer dans l'église ;
Plus de quatre couples montrent leur vaillance,
Suivis d'une nichée de petits dégagés.

Il ne les bénira pas celui qui les maria ;
C'est un jeune abbé qui célèbre leur messe,
Et dès qu'il a fini, voici qu'en grande hâte
Il les serre dans ses bras, de ses pleurs les bénit

«O mon père ! O ma mère ! O vous qui nous avez
«élevés si nombreux, sans ménager votre peine,
«Votre plus jeune enfant, qui vous doit sa soutane,
«Va vous parler au nom de tous, les grands et les petits :

«Au pied des autels, nous jurons de garder,
«Tant qu'il y aura quelqu'un de votre descendance,
«Les exemples reçus, comme votre foi,
«Et les commandements si souvent répétés.



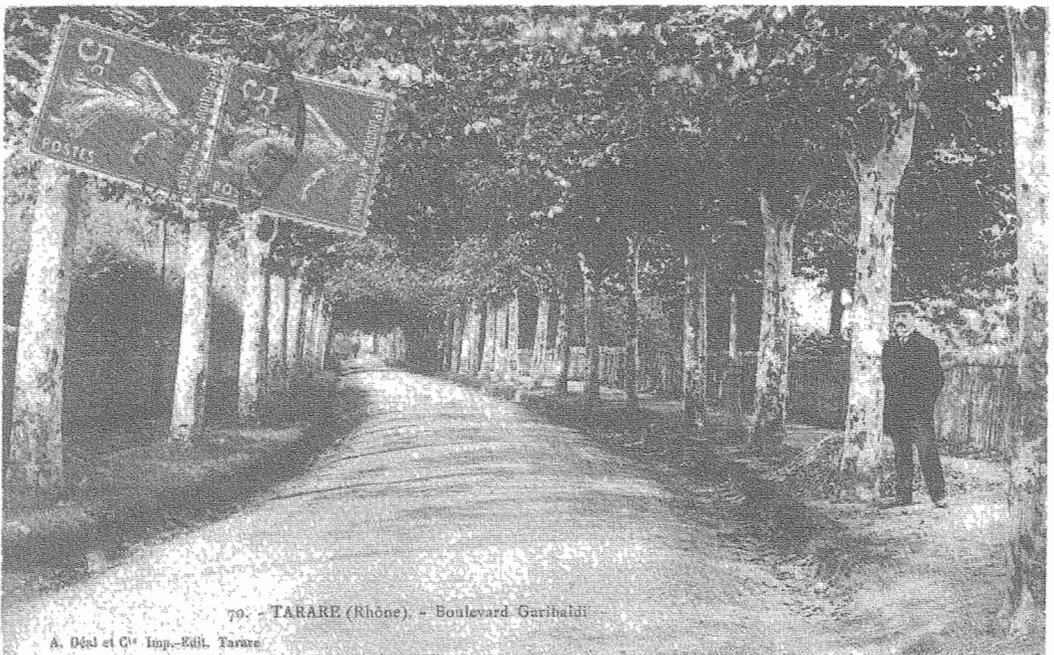
Ze serans bons crétiens ; z'ômerans le travail ;
Comme z'ouilans éto z'inviverans lôs noures,
Et ze ramasserans, comme vœs pe lôs voutres,
Na crôta pe li fam, na pârî pe lu sâ ! ».

Sonnis, shœces, çantis ! I sôrtont dôs pe dôs,
La mère a son ôbé ; le père a sa plus zeuna
Que pourte din sôs bras una groussa pœpœna,
Tandis que tœt le beurg fant de grands écômôs.

« Nous serons bons chrétiens, nous aimerons le travail,
« Comme nous l'avons été, nous élèverons nos enfants,
« Et nous ramasserons, comme vous l'avez fait pour les vôtres,
« Du pain pour calmer leur faim, une poire pour étancher leur soif ! ».

Sonnez, cloches, chantez ! Ils sortent deux par deux !
La mère avec son abbé, le père avec sa plus jeune
Qui porte dans ses bras une grosse pouponne,
Tandis que le bourg retentit de grands bravos.

F. Duperray



70. - TARARE (Rhône). - Boulevard Garibaldi

A. Déjal et C^{ie} Imp.-Édit. Tarare

*Chansons -
Romances*



LE CHAMPAGNE DU GRAND-PÈRE

*I ést ma nœci éteu que ze fêtons anné ;
Més le jus du raisin rimplèce la fontàna ;
Le solâr que le fit nos çarfé le bœnét,
Et fait montò du cœur lès cœplets à la çàna.
Môs parints, môs amis, i faut fêto` stu zeur.
Din la via, savis-vœs una plus bèlla çousa
Lue dès cœurs que se liont devant Dieu sin reteur
Lue le çône playé per imbracher la rousa.*



C'est une noce aussi que l'on fête aujourd'hui ;
Mais le jus du raisin remplace la fontaine
Le soleil qui le fit nous échauffe l'esprit
Et fait monter au cœur les couplets à la chaîne.
Mes parents, mes amis, il faut fêter ce jour.
Dans la vie, savez-vous une plus belle chose
Que deux cœurs se liant devant Dieu sans retour,
Que le chêne courbé pour embrasser la rose ?

Quand le père Abraham, pour marier son garçon
Envoya son valet lui chercher une femme,
Ce pauvre homme, en chemin n'eut pour toute boisson
Que l'eau qu'à son départ il prit dans une benne,
Et quand il arriva chez Laban, le cousin,
Croyez-vous qu'il trouva quelque ravigotant ?
Pauvre vieux ! la fiancée le fit boire au bassin,
On le dit satisfait. Pour moi c'est dégoûtant.

*Quand le père Abraham, pe mariò son garçon,
Invœillit son vòlèt li çartcher une fena,
Stu poure heume n'ait, in çumin, pe boisson,
Lue l'égui qu'in mœdant a prenît din na bena.
Et quand al arrivit ou pays du çæsin,
Craillis-vœs qu'a bevit séquà que ravigote ?
Poure vieus ! la fianchat le fit bàre ou bassin...
I diont qu'a fit contint ! Rin, mà, cin une degote.*

De stu vin que fresille i faut rempli ma cœpa!
 Ze me sinte plus vârd quand a me monte ou nô;
 Ma lœvr' agremandô servira de sœcœpa,
 Et mon gosi fara touzeu bien la çânô.



De ce vin qui pétille emplissez donc ma coupe
 Car je me sent plus vert quand il me monte au nez
 Ma lèvre afriandée servira de soucoupe
 Et mon gosier est prêt à faire le cheneau.

La filli îst prœ zintia, le garson vigœret:
 Mœ d'un pillœt mintô vindra cassô sa cruisi.
 Pe qu'a sâie bien dou fout benâtre le cruêt;
 Lœrinqins donc de bon œur, çantins cœme a l'elisi.
 Quand la shœçi ou shœçi fara son carillon,
 Serins fremaiill'in l'air a travars son tonare.
 Pe fetô cœme i faut la môre et le pœpon.
 De sta piqœta -çi gardis-me dôs, tras varres.

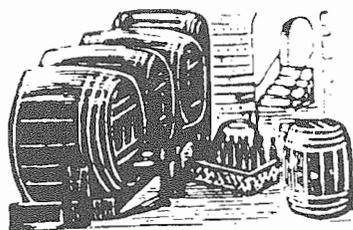


Ze vœle outeur de mäs des nourrissons nombreux
 Dont les pitites mains farfôillerant mä barba,
 Rôpïant tus a la vâ sus mäs zeneurs trimblus.
 Que mäs brais sarrerant cœme äna rîçi zôrba.
 Et, pïndant qu'i crâtrant bons crêtiens, francs lurons,
 Ze li raconterî la via de lu famîlli;
 Is aprindrant de mä nouvres vieilles çansons.
 Pe les intindre incœre, in guise de pastilli.



Je veux autour de moi des nourrissons nombreux
 Dont les petites mains fouilleront dans ma barbe
 Grimant tous à la fois sur mes genoux tremblants
 Que mes bras serreront comme une riche gerbe
 Et cependant qu'ils croîtront bons chrétiens, francs lurons
 Je leur raconterai l'histoire de famille ;
 Ils apprendront par moi nos anciennes chansons
 Pour les entendre encore, en guise de pastille.

De stu vin que fresille is implirant ma cœpa,
 Puisque ze sus plus vârd quand a me monte ou nô ;
 Ma lîvr' agremandô sarvira de secœpa,
 Et touzœu mon gœsi fara bien la çânô.



DUO DU MARI JALOUX du XVIII^e siècle (origine inconnue)

1

D'onque te vins de cædre ?
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
D'onque te vins de cædre ?
Crebleu !

D'où viens-tu de courir ?
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
D'où viens-tu de courir ?
Crebleu !

2

Ze vene du zardin ,
Petit zean ! Bon Jesus mon ami
Ze vene du zardin ;
Mon Dû !

Je viens du jardin
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
Je viens du jardin
Mon Dieu !

3

Qui donc que te parlève ?
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Qui donc que te parlève ?
Crebleu !

Qui donc te parlait ?
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Qui donc te parlait ?
Crebleu !

4

J étove la vasina ,
Petit zean ! Bon Jesus ! mon ami .
J étove vasina ,
Mon Dû !

C'était la voisine
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
C'était la voisine
Mon Dieu !

5

L'ave la vois trop goussa ,
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
L'ave la vois trop goussa
Crebleu !

Elle avait la voix trop grosse
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Elle avait la voix trop grosse
Crebleu !

6

Un rûme l'inruçove ,
Petit zean ! Bon Jesus ! mon ami
Un rûme l'inruçove
Mon Dû !

Un rhume l'enrouait
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
Un rhume l'enrouait
Mon Dieu !

7

Les fen'ant pès metôces
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Les fen'ant pès metôces
Crebleu !

Les femmes n'ont pas de moustaches
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Les femmes n'ont pas de moustaches
Crebleu !

. 8 .

L'ave mingé des môeres
Petit zan ! Bon Jesus ! mon ami
L'ave mingé des môeres
Mon Dû !

Elle avait mangé des mûres
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
Elle avait mangé des mûres
Mon Dieu !

. 9 .

Les fen'ant pòs de canes,
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Les fen'ant pòs de canes,
Crebleu !

Les femmes n'ont pas de canne
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Les femmes n'ont pas de canne
Crebleu !

. 10 .

L'ave près sa quelœgni,
Petit zan ! Bon Jesus ! mon ami !
L'ave près sa quelœgni,
Mon Dû !

Elle avait sa quenouille
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
Elle avait sa quenouille
Mon Dieu !

. 11 .

Les fenès pôrtont pòs des brâies,
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Les fenès pôrtont pòs des brâies,
Crebleu !

Les femmes ne portent point de culottes
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Les femmes ne portent point de culottes
Crebleu !

. 12 .

J'ést sa robe que côlôve,
Petit zan ! bon Jesus ! mon ami !
J'ést sa robe que côlôve,
Mon Dû !

C'est sa robe qui collait
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
C'est sa robe qui collait
Mon Dieu !

. 13 .

Si jamés ze t'y prene !
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Si jamés ze t'y prene !
Crebleu !

Si jamais je t'y prends
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Si jamais je t'y prends
Crebleu !

. 14 .

Que te que vœs ferios ?
Petit zan ! bon Jesus ! mon ami !
Que te que vœs ferios ?
Mon Dû !

Qu'est-ce que vous feriez ?
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
Qu'est-ce que vous feriez ?
Mon Dieu !

- 15 -

Èe cœperins la tête !
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Èe cœperins la tête !
Crebleu !

- 16 -

Que feriez-vous du reste ?
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami !
Que feriez-vous du reste ?
Mon Dieu !

- 17 -

Les gròl' in feriant fêta !
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Les gròl' in feriant fêta !
Crebleu !

- 18 -

Més vœs la penitinci,
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami !
Més vœs la penitinci,
Mon Dieu !

Je te couperais la tête
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Je te couperais la tête
Crebleu !

Que feriez-vous du reste ?
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
Que feriez-vous du reste ?
Mon Dieu !

Les corbeaux en feraient festin
Crebleu ! sorbleu ! Marion !
Les corbeaux en feraient festin
Crebleu !

Mais vous la pénitence
Petit Jean ! bon Jésus ! mon ami
Mais vous la pénitence
Mon Dieu !



LE MARIAGE A REÇULON

. 1.

Mon père, un zeur, me m'erie }
A l'âge de quinze ans } bis
A l'âge de quinze ans }
Mon poure mariage } bis
Vait t'et a reçulon.

- 2 -

Mon bœnêt ète de t'ola, }
Ma rœba de grison } bis
Ma rœba de grison }
Mon poure mariage } bis
Vait t'et a reçulon.

- 3 -

M'ôs b'ôs étiant de pailli, }
Et m'ôs s'ôlôs de zonc } bis
Et m'ôs s'ôlôs de zonc }
Mon poure mariage } bis
Vait t'et a reçulon.

- 4 -

M'ant baillé pe ma dicta }
Na çàna des ignons } bis
Na çàna des ignons }
Mon poure mariage } bis
Vait t'et a reçulon.

- 5 -

La çàna n'est p'ôs groussa }
M'ôs l'ôs ignons sont bons } bis
M'ôs l'ôs ignons sont bons }
Mon poure mariage } bis
Vait t'et a reçulon.

- 6 -

En intrant din l'elisi }
Dansins le croupeton } bis
Dansins le croupeton }
Mon poure mariage } bis
Vait t'et a reçulon.

MARIAGE REÇULÉ

Mon père, un jour, me marie

A l'âge de quinze ans

A l'âge de quinze ans

Mon pauvre mariage

Va tout à reculons.

Mon bonnet était de toile

Ma robe de grison

Ma robe de grison

Mon pauvre mariage

Va tout à reculons.

Mes bas étaient de paille

Et mes souliers de joncs

Et mes souliers de joncs

Mon pauvre mariage

Va tout à reculons.

On m'a donné pour dot

Une chaîne d'oignons

Une chaîne d'oignons

Mon pauvre mariage

Va tout à reculons.

La chaîne n'est pas grosse

Mais les oignons sont bons

Mais les oignons sont bons

Mon pauvre mariage

Va tout à reculons.

En entrant dans l'église

Je dansais le croupeton

Je dansais le croupeton

Mon pauvre mariage

Va tout à reculons.

- 7 -

Le curé que m'avise :
Que fais-tu, tertosson ! } bis
Que fais-tu, tertosson ! }
Mon poure mariage } bis
Vait tot a reculon. }

Le curé qui me regarde :
Que fais-tu donc, mollasse ?
Que fais-tu donc, mollasse ?
Mon pauvre mariage
Va tout à reculons.

- 8 -

Je fouais come les vâtres } bis
Je dieu ma devachon }
Je dieu ma devachon }
Mon poure mariage } bis
Vait tot a reculon. }

Je fais comme les autres
Je dis mes dévotions
Je dis mes dévotions
Mon pauvre mariage
Va tout à reculons.



Le départ du conserit.
Carte postale folklorique.

LA MARION

- 1 -

La Marion s'es son pœmi } bis
Que se frisotève
Que se frisotève dissa
Que se frisotève dilà
Que se frisotève.

- 2 -

Petit boëssu adonc passit } bis
Que la regardève
Que la regardève dissa
Que la regardève dilà
Que la regardève.

- 3 -

Petit boëssu, m'avise pès } bis
Pus que sus pès ta mya
Pus que sus pès ta mya, dissa
Pus que sus pès ta mya dilà
Pus que sus pès ta mya.

- 4 -

Si tu vouis que ze la saïe } bis
Faudrà cœpò ta boëssi
Faudrà cœpò ta boëssi, dissa
Faudrà cœpò ta boëssi, dilà
Faudrà cœpò ta boëssi.

- 5 -

Petit boëssu - z-ou velit bien } bis
I cœpiront sa boëssi
I cœpiront sa boëssi, dissa
I cœpiront sa boëssi, dilà
I cœpiront sa boëssi.

- 6 -

Quand la boëssi fut cœpò } bis
Petit boëssu pluroève
Petit boëssu pluroève, dissa
Petit boëssu pluroève, dilà
Petit boëssu pluroève.

LA MARION

La Marion sous un pommier

Se frisottait

Elle se frisottait d'ici

Elle se frisottait de là

Elle se frisottait.

Petit bossu vint à passer

Qui la regardait

Qui la regardait d'ici

Qui la regardait de là

Qui la regardait.

Petit bossu regarde pas

Je ne suis pas ta mie

Je ne suis pas ta mie d'ici

Je ne suis pas ta mie de là

Je ne suis pas ta mie.

Si tu voulais que je le sois

Faudra couper ta bosse

Faudra couper ta bosse d'ici

Faudra couper ta bosse de là

Faudra couper ta bosse.

Petit bossu le voulut bien

On coupa donc sa bosse

On coupa donc sa bosse d'ici

On coupa donc sa bosse de là

On coupa donc sa bosse.

Quand la bosse fut coupée

Le petit bossu pleura

Le petit bossu pleura d'ici

Le petit bossu pleura de là

Le petit bossu pleura.

- 7.

Adonc pe le consòlò
Li bitiront na gèurla } bis
Li bitiront na gèurla, dissa
Li bitiront na gèurla, dilà
Li bitiront na gèurla.

- 8.

Petit bassu qu'est bon luron } bis
La passit a sa miya
La passit a sa miya dissa
La passit a sa miya dilà
La passit a sa miya.

Alors pour le consoler
On lui mit une courge
On lui mit une courge d'ici
On lui mit une courge de là
On lui mit une courge.

Petit bossu, le bon luron
En fit donc sa mie
En fit donc sa mie d'ici
En fit donc sa mie de là
En fit donc sa mie.



LOS HÀRUS

- 1 -

Savis - vœs quia que ze minzons
Quand ze sons à la maison ? } bis
Ze minzons de pan d'avàna,
Bœnes zins
Et ze sons ava ma fena,
Fòrt contints !

- 2 -

Savis - vœs quia que ze bevons
Quand ze sons à la maison ? } bis
Ze bevons de la piquèta
Bœnes zins
Et ze sons ava ma fena
Fòrt contints !

- 3 -

Savis - vœs onque ze cuçons
Quand ze sons à la maison ? } bis
Ze cuçons sus la balœfa,
Bœnes zins,
Et ze sons ava ma fena
Fòrt contints

- 4 -

Savis - vœs quia ze fabriquons
Quand ze sons à la maison ? } bis
Ze fans de la monselina
Bœnes zins,
Et ze sons ava ma fena,
Fòrt contints.

- 5 -

Savis - vœs quia que ze gògnons
Quand ze sons à la maison ? } bis
Ze gògnons une vins òda,
Bœnes zins,
Et ze sons ava ma fena
Fòrt contints.

LES HEUREUX

Savez-vous ce que nous mangeons
Quand nous sommes à la maison ?
Nous mangeons du pain d'avoine
Bonnes gens !
Nous sommes avec ma femme
Fort contents.

Savez-vous ce que nous buvons
Quand nous sommes à la maison ?
Nous buvons de la piquette
Bonnes gens !
Nous sommes avec ma femme
Fort contents.

Savez-vous où nous couchons
Quand nous sommes à la maison ?
Nous couchons sur de la balle
Bonnes gens !
Nous sommes avec ma femme
Fort contents.

Savez-vous ce que nous faisons
Quand nous sommes à la maison ?
Nous faisons de la mousseline
Bonnes gens
Nous sommes avec ma femme
Fort contents.

Savez-vous ce que nous gagnons
Quand nous sommes à la maison ?
Nous gagnons une pièce de 20 sous
Bonnes gens
Nous sommes avec ma femme
Fort contents.

Savis - vœs onque ze mœdons
Quand ze quittons la mason? } bis
Ze mœdons vé l'un, vé l'ôtras
Bonnes gens,
Et ze sens ava ma fena
Pôs contents.

Savez-vous où nous allons
Quand nous quittons la maison ?
Nous allons chez l'un, chez l'autre
Bonnes gens !
Nous sommes avec ma femme
Pas contents.



LA MYETA

(corigea et complètò)

. 1 .

De grand matin Pierre se lève, } bis
Prind son çapiâu, sôs biau sòlòs, } bis
Vé la Mijèt 'al ist allò.

. 2 .

Bonzèur, biau-père, bella-mère, (bis)
Bonzèur, tœta la màsonò, } bis
On la Mijèt 'est donc mòdò }

. 3 .

L'èst mòdò sarte a la grand'messa (bis)
A la grand'mess 'a Grevilly; } bis
Tardera pòs d'in reveni }

. 4 .

Lui pœrèt, donc allò la quère? (bis)
Son pitit frère, un bon luron, } bis
Que fara bin la comichon. }

. 5 .

Quand al arrivèt à l'elise (bis)
Aût biau tœt avisò, } bis
La Mijèta s'y trovèt pòs. }

. 6 .

Vœlant pòs reveni sin ièlla (bis)
Dare a devòle à Ponçarò, } bis
La trovèt in train de rigolò }

. 7 .

« Mijèta, ma suâr, vins-t. in vite, (bis)
« Ton ami Pierre est arrivé, } bis
« M'invœillent pe te ramènò. » }

LA MIETA

(corrigée et complétée)

De grand matin, Pierre se lève
Prend son chapeau, ses beaux souliers
Chez la Miette il est allé.

Bonjour, beau-père et belle-mère
Bonjour toute la maisonnée
Où la Miette est donc allée.

Elle est sans doute à la grand'messe
A la grand'messe à Grevilly
Tardera pas d'en revenir.

Qui pourrait aller la guérir ?
Qui pourrait aller la quérir ?
Son jeune frère, un bon luron,
Qui fera bien la commission.

Quand il arriva dans l'église
Il eut beau tout regarder
La Miette il n'y put trouver.

Voulant pas revenir sans elle,
Vite il descend à Pontcharra
La trouve en train de s'amuser.

« Miette, ma sœur, viens t'en vite,
Ton ami Pierre est arrivé
On m'envoie pour te ramener.

- 8 -

« Apòrtis vite una botèilli (bis)
 « Une botèilli, un saucisson, }
 « Te regalò stu bon garson. » } bis

« Apportez vite une bouteille,
 Une bouteille, un saucisson,
 Pour régaler ce bon garçon ».

- 9 -

Mès Pierre finit pe comprindre (bis)
 Comprind que le se fout de sa, }
 Et la Miette 'a fout son sa } bis

Mais, Pierre a fini par comprendre
 Comprend qu'elle se rit de lui,
 A la Miette il donne congé.

- 10 -

« Lès falbalas fant pès de soera » (bis)
 Disit le Piarré, in s'in allant, }
 « Que le reste avra sès galants » } bis

« les falbalas ne font pas la soupe ! »
 Dit Pierre en s'en allant
 « Qu'elle reste avec ses amants ».

- 11 -

« J'ai na sarvinta din ma farma
 « Que sât tèt fère et pra zolia; }
 « Na biera mètra le fara. » } bis

« J'ai dans ma ferme une servante
 Assez jolie, adroite en tout
 J'en fais ma femme et voilà tout ».



918. AU PAYS CREUSOIS :
 À Paris put se mandalo, au faou torjen tourcillas.

LA FILLI VOLONTERI

- 1 -

Moà filli, z'ans plus de pain ! (bis)
- Metis nin couàre sin levan.
Moà, z'ou vœle (bis)

Refrain

Si ze me môrie pòs sti an,
Jamés le tîmps ne me dîre
Né me dîre ;
Si ze me môrie pòs sti an
Jamés le tîmps ne me durera tant

- 2 -

Moà filli, z'ans plus de loid ! (bis)
- Foutis la tchèvra din la sòr.
Moà z'ou vœle (bis)

- 3 -

Moà filli, z'ans plus de vin ! (bis)
- Fête donc builli des rāsins.
Moà z'ou vœle (bis)

- 4 -

Moà filli, n'ans zin de draps ! (bis)
- Ze cuserans dessus l'òs sàs.
Moà, z'ou vœle (bis)

- 5 -

Moà filli, z'an plus de liés ! (bis)
- Ze cuserans sus l'òs degrés.
Moà, z'ou vœle (bis)

- 6 -

Moà filli, z'an plus de sòs ! (bis)
- Moàedis n'in quore pe l'òs b'òs,
Moà, z'ou vœle (bis)

LA FILLE VOLONTAIRE

Ma fille, nous n'avons plus de pain !

- Mettez en cuire sans levain
Moi je le veux.

Refrain

Si je ne marie pas cette année
Jamais le temps ne me dure
Ne me dure
Si je ne me marie pas cette année
Jamais le temps ne me durera tant.

Ma fille nous n'avons plus de lard !

Plonger la chèvre dans la saumure
Moi je le veux.

Ma fille nous n'avons plus de vin !

- Faites donc bouillir des raisins
Moi je le veux.

Ma fille nous n'avons plus de draps !

- Nous coucherons dessus les sacs
Moi je le veux.

Ma fille nous n'avons plus de lit !

- Nous coucherons sur l'escalier
Moi je le veux

Ma fille nous n'avons plus un sou !

- Allez en chercher dans les bois
Moi je le veux.

A LA RONDA

. 1 .

*De grand matin, Pierre se lève, (bis)
S'in vait ou bôs fagotò,
La faridondaine
Le long de la sevilo.
La faridondon*

. 2 .

*En son çumin, a fait rincontre (bis)
D'una filli après plurò,
La faridondaine
Pe dari la sevilo,
La faridondon.*

. 3 .

*Il te prend, a te l'imbrasse (bis)
Ce li fout una segròto
La faridondaine
Pe dari la sevilo
La faridondon.*

. 4 .

*Pierre, ne t'in vait pòs si vite, (bis)
Incœre une segròto
La faridondaine
Pe dari la sevilo
La faridondon.*

RONDE

De grand matin, Pierre se lève
S'en va au bois faire des fagots
La faridondaine
Le long de la haie
La faridondon.

En son chemin, il fait rencontre
D'une fille tout en pleurs
La faridondaine
Par derrière la haie
La faridondon.

Il te la prend, il te l'embrasse
Lui flanque une secouée
La faridondaine
Par derrière la haie
La faridondon.

Pierre ne t'en va pas si vite
Encore une secouée
La faridondaine
Par derrière la haie
La faridondon.



LA PARNETA

- 1.

*La Parneta se lève,
Et tra la la lalira lalira,
La Parneta se lève,
Trois hûr 'avant le zeur. (bis)*

- 2.

*Le prind sa quelœgnetta,
Et tra la la lalira lalira,
Le prind sa quelœgnetta
Son zôli fujau d'eur. (bis)*

- 3.

*Més le fi que le file
Et tra la la la lalira lalira
Més le fi que le file,
Né li fait pòs plâsi. (bis)*

- 4.

*Sa man a la quelœgni,
Et tra la la la lalira lalira
Sa man a la quelœgni
Fôrt loin 'est son esprit (bis).*

- 5.

*Le pinse a son grand Pierre,
Et tra la la la lalira lalira
Le pinse a son grand Pierre
Lôra din la prâson (bis)*

- 6.

*Pierre se desespère,
Et tra la la la lalira lalira
Pierre se desespère,
Nô in pardra la raison (bis)*

LA PERNETTE

La Pernette se lève
Et tra la la lalira lalira,
La Pernette se lève
Trois heures avant le jour.

Elle prend sa quenouillette
Et tra la la lalira lalira
Elle prend sa quenouillette
Son joli fuseau d'or.

Mais le fil qu'elle tord
Et tra la la lalira lalira
Mais le fil qu'elle tord
Ne lui fait pas plaisir.

Sa main tient la quenouille
Et tra la la lalira lalira
Sa main tient la quenouille
Mais loin fuit son esprit.

Elle pense à son grand Pierre
Et tra la la lalira lalira
Elle pense à son grand Pierre
Là-bas dans la prison.

Pierre se desespère
Et tra la la lalira lalira
Pierre se desespère
Et perdra la raison.

- 7 -

Pierre, mon ami Pierre,
Et tra la la la lalira lalira
Pierre, mon ami Pierre,
Sailis donc plus vaillant! (bis)

Pierre, mon ami Pierre
Et tra la la lalira lalira
Pierre, mon ami Pierre
Soyez donc plus vaillant.

- 8 -

Plutôt le cimetière
Et tra la la la lalira lalira
Plutôt le cimetière
Que perdre mon galant (bis)

Plutôt le cimetière
Et tra la la lalira lalira
Plutôt le cimetière
Que perdre mon galant.

- 9 -

Ze vindrans le domaine
Et tra la la la lalira lalira
Ze vindrans le domaine
Ze vres in retirer (bis)

Nous vendrons le domaine
Et tra la la lalira lalira
Nous vendrons le domaine
Pour vous en retirer.

- 10 -

Tous noutrôs eurs in gaze
Et tra la la la lalira lalira
Tous noutrôs eurs in gaze
Ze baillêr ou geôlier (bis)

Tous nos bijoux en gage
Et tra la la lalira lalira
Tous nos bijoux en gage
Pour gagner le geôlier.

- 11 -

Tirant ve la saint Pierre
Et tra la la la lalira lalira
Tirant ve la saint Pierre
Ve'nas vres revindrîs (bis)

Tirant vers la saint Pierre
Et tra la la lalira lalira
Tirant vers la saint Pierre
Chez nous vous reviendrez.

- 12 -

Et si-s-ou vout mon père
Et tra la la la lalira lalira
Et si-s-ou vout mon père
Mon heume vres seris. (bis)

Et si le veut mon père
Et tra la la lalira lalira
Et si le veut mon père
Mon épouse vous serez.



LA SOULAUDA



L'IVROGNESSE

1.

*La Gœton est bien malada,
Fant venû le medecin
La Gœton est bien malada,
Fant venû. î-î (bis)
Fant venû le medecin.*

2.

*Médecin, din sa visita,
Li a défendu le vin
Médecin, din sa visita,
Li a dé. é. é (bis)
Li a défendu le vin.*

3.

*Médecin, reprins la pourta
Si te me défins le vin
Médecin, reprins la pourta
Si te me. e. e (bis)
Si te me défins le vin*

4.

*N'in à jamés bu mon ése
Z'in berû tant qu'à ma fin,
N'in à jamés bu mon ése
Z'in berû. î-î. (bis)
Z'in berû tant qu'à ma fin.*

5.

*Et ze vele qu'i m'intarront
Din la còva du bon vin;
Et ze vele qu'i m'intarront
Din la cò. ò. ò (bis)
Din la còva du bon vin*

6.

*Lôs dôs piêds dessces la tîna,
Et le nô sœs le robin
Lôs dôs piêds dessces la tîna.
Et le nô. ò. ò (bis)
Et le nô sœs le robin.*

7.

*Si nin tombe quôques gœtes,
I me fara grôs de bien.
Si nin tombe quôques gœtes
I me fa. a. a (bis)
I me fara grôs de bien.*

La Goton est bien malade
On appelle le médecin
La Gaton est bien malade
On appelle e e (bis)
On appele le médecin.

Médecin en sa visite
Lui a défendu le vin
Médecin en sa visite
Lui a dé é é (bis)
lui a défendu le vin.

Médecin reprend la porte
Si tu me défends le vin
Médecin reprend la porte
Si tu me ee (bis)
Si tu me défends le vin.

Je n'en ai jamais bu mon aise
J'en boirai jusqu'à la fin
Je n'en ai jamais bu mon aise
J'en boirai ai ai (bis)
J'en boirai jusqu'à la fin.

Et je veux qu'on m'enterre
Dans la cave du bon vin
Et je veux qu'on m'enterre
Dans la ca a a (bis)
Dans la cave du bon vin.

Les deux pieds dessous la cuve
Et le nez sous le robinet
Les deux pieds dessous la cuve
Et le nez ez ez (bis)
Et le nez sous le robinet.

S'il en tombe quelques gouttes
Cela me fera du bien
S'il en tombe quelques gouttes
Cela me fe e e (bis)
Cela me fera du bien.

LES ACCORDAILLES

1.

Dis-me, Zaneta
Vous tu te mariö ?
Lalireta
Dis-me, Zaneta
Vous tu te mariö ?

2.

Non, non, mon père,
Ma mère veelont pös,
Lalireta
Non, non, mon père,
Ma mère veelont pös.

3.

Parquia ton père-
Ta mère veelont päs ?
Lalireta
Parquia ton père
Ta mère veelont päs.

4.

J dient que Pierre
Sät pös bien labœrö,
Lalireta
J dient que Pierre
Sät pös bien labœrö

5.

Moà !? säs toet fère,
Aplailir, déplailli
Lalireta
Moà !? säs toet fère
Aplailir, déplailli.

LES ACCORDAILLES

Dis-moi Jeannette
Veux-tu te marier
Larirette
Dis-moi Jeannette
Veux-tu te marier !

Non, mon père
Ma mère ne veulent pas
Larirette
Non, mon père
Ma mère ne veulent pas.

Pourquoi ton père
Ta mère ne veulent pas
Larirette
Pourquoi ton père
Ta mère ne veulent pas ?

Ils disent : « Pierre
ne sait pas labourer »
Larirette
Ils disent : « Pierre
ne sait pas labourer.

Moi !? Je sais tout faire
Atteler, dételier
Larirette
Moi !? Je sais tout faire
Atteler, dételier.

-6-

Piècher la tarra
Essartò, pis saillis
Lalireta
Piècher la tarra
Essartò, pis saillis.

Piòcher la terre
Défricher ou faucher
Larirette
Piocher la terre
Défricher ou faucher.

-7-

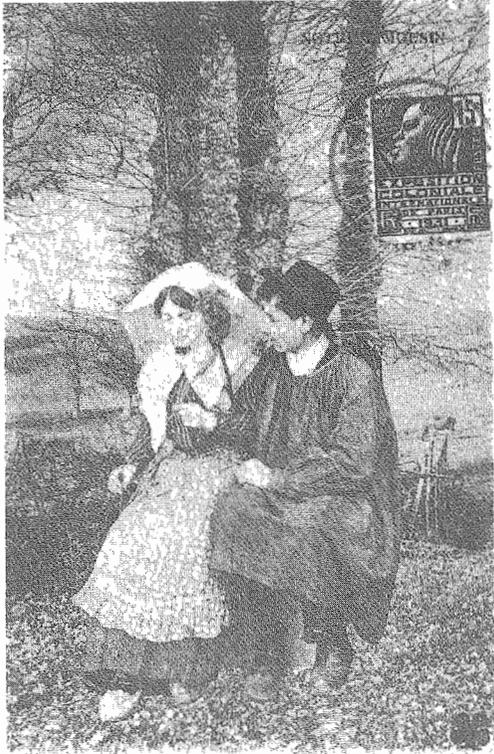
Et z'ai des piòstres,
L'œt plein un petit sà,
Lalireta
Et z'ai des piòstres
L'œt plein un petit sà.

Et j'ai des piastres
Tout plein un petit sac
Larirette
Et j'ai des piastres
Tout plein un petit sac.

-8-

Si t'òs des piòstres
Mon Pierre, me vaquià
Lalireta
Si t'òs des piòstres
Mon Pierre, me vaquià

Si tu as des piastres
Mon Pierre, me voilà
Larirette
Si tu as des piastres
Mon Pierre, me voilà.



6983. Lou Peizan de cha nou
En gardan la va lu, to mantendras, Margorito,
Que cho tourn do régiment ?
O, monn Pierre j'ouai l'oubliorai.

PROMENADA IN PLANA

- 1 -

J'â fait na grand' promenada (bis)
A travars le pays bès,
Venis donc vére,
A travars le pays bès,
Ne venis pòs.

- 2 -

J'ai rincontrò duès limaces (bis)
Labèrant avà le nò,
Venis donc vére,
Labèrant avà le nò
Ne venis pòs.

- 3 -

Le bavi que les menàve (bis)
Sàve gère les menò,
Venis donc vére
Sàve gère les menò,
Ne venis pòs.

4

A les tapòve sus les cournes (bis)
Pe les fère reculò,
Venis donc vére
Pe les fère reculò,
Ne venis pòs.

- 5 -

J'â rincontrò na çapèla (bis)
Que n'ave zin de cūrò,
Venis donc vére
Que n'ave zin de cūrò,
Ne venis pòs.

PROMENADE DANS LA PLAINE

(corrigée et complétée)

J'ai fait une grande promenade
A travers le pays bas
Venez donc voir
A travers le pays bas
Ne venez pas.

J'ai rencontré deux limaces
Labourant avec le nez
Venez donc voir
Labourant avec le nez
Ne venez pas.

Le bouvier qui les menait
Savait guère les mener
Venez donc voir
Savait guère les mener
Ne venez pas.

Il les tapait sur les cornes
Pour les faire reculer
Venez donc voir
Pour les faire reculer
Ne venez pas.

J'ai rencontré une chapelle
Qui n'avait pas de curé
Venez donc voir
Qui n'avait pas de curé
Ne venez pas.

- 6 -

N' avé qu'una grand tchèvra grisa (b)
Que çantöve aleliüö,
Venis donc vère!
Que çantöve aleliüö.
Ne venis pòs.

- 7 -

Le lut s'amenit a la pourta (bis).
Et demandit a rintü
Venis donc vère!
Et demandit a rintü
Ne venis pòs.

- 8 -

Ouvre me donc, tchèvra grisa (bis)
Ze vœle me confessö
Venis donc vère!
Ze vœle me confessö
Ne venis pòs.

9

Oh! que non pòs! sus pòs si foila (bis)
Dare te me minzeriös,
Venis donc vère!
Dare te me minzeriös
Ne venis pòs.

- 10 -

J'ä rincontrö des fumèles (bis)
Que rapetachant lus bös.
Venis donc vère!
Que rapetachant lus bös
Ne venis pòs.

11

Les travaillant fört de la linga (bis)
Més les n'ariant zin de diö,
Venis donc vère!
Més les n'ariant zin de diö
Ne venis pòs.

Il y avait une grande chèvre grise
Qui chantait : Alleluia
Venez donc voir
Qui chantait : Alleluia
Ne venez pas.

Le loup s'approcha de la porte
Et demanda pour entrer
Venez donc voir
Et demanda pour entrer
Ne venez pas.

Ouvre-moi donc chevrette grise
Je voudrais me confesser
Venez donc voir
Je voudrais me confesser
Ne venez pas.

Oh ! non pas ! je suis pas si folle
Vite tu me mangerais
Venez donc voir
Vite tu me mangerais
Ne venez pas.

J'ai rencontré quelques femmes
Qui raccommodaient leurs bas
Venez donc voir
Qui raccommodaient leurs bas
Ne venez pas.

Elles œuvraient fort de la langue
Mais elles étaient sans dé
Venez donc voir
Mais elles étaient sans dé
Ne venez pas.

- 12.

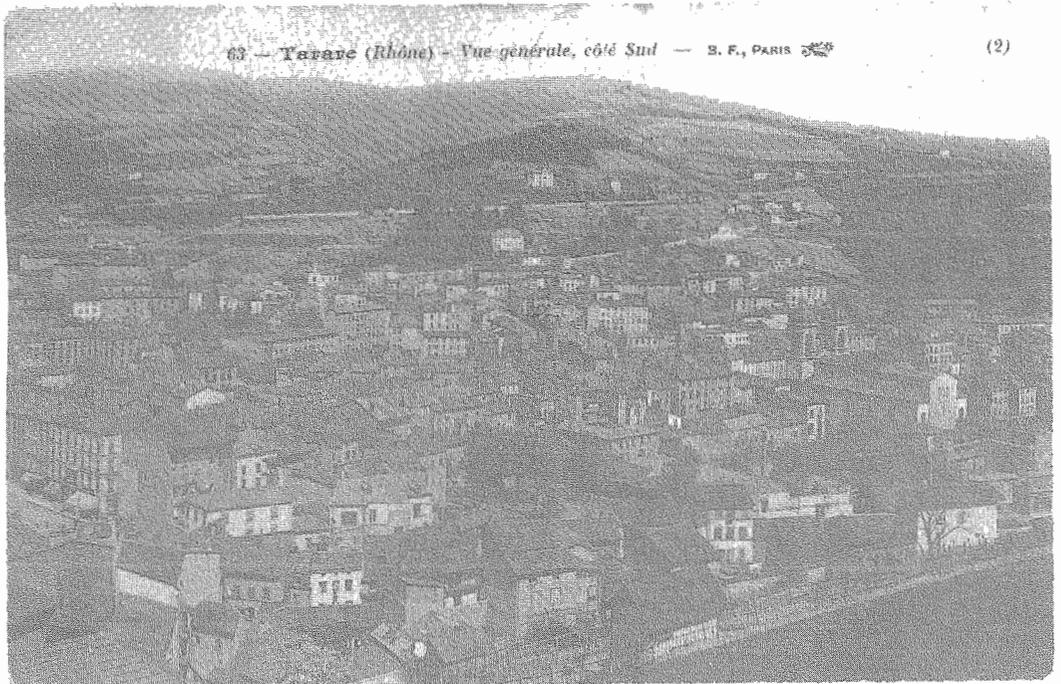
Après avà piouillé lus heumes (bis)
Les s'in preniant ou curò,
Venis donc vère !
Les s'in preniant ou curò
Ne venis pòs.

Après avoir pouillé leurs hommes
Elles s'attaquaient au curé
Venez donc voir
Elles s'attaquaient au curé
Ne venez pas.

- 13.

À save prà santò la messa (bis)
Més vœlet triep confessò,
Venis donc vère !
Més vœlet triep confessò,
Né venis pòs.

Il sait très bien chanter la messe
Mais il veut se confesser
Venez donc voir
Mais il veut se confesser
Ne venez pas.



L'INVAJON

. 1 .

*In s'emadant de l'Italie ,
Fifre in avant, tambour battant ,
Is aviant per artillerie
Tras pitits canons de farblanc*

*Ran, tan, plan
Gora, gora, gora !
Ran, tan, plan
Gora de devant !*

. 2 .

*Is aviant per artillerie
Tras pitits canons de farblanc
Lôs piquis et lôs môsquetères
Ouvriant la morsi in avant*

. 3 .

*Lôs piquis et lôs môsquetères
Ouvriant la morsi in avant
Et pe dari lôs volontères
In camalon tus lôs suiviant*

. 4 .

*Et pe dari lôs volontères
In camalon tus lôs suiviant
Un ône, ava ses dués panires,
Suivève êteu le régiment.*

. 5 .

*Un ône, ava ses dués panires
Suivève êteu le regiment
Püsse venit la cantinière
Coet in se lantibardanant*

L'INVASION

En partant de l'Italie
Fifre en tête, tambour battant
Ils avaient pour artillerie
Trois petits canons de fer blanc.

Ran, tan, plan
Gare, gare, gare
Ran, tan, plan
Gare de devant

Ils avaient pour artillerie
Trois petits canons de fer blanc
Les piquiers, les mousquetaires
Ouvraient la marche en avant.

Les piquiers, les mousquetaires
Ouvraient la marche en avant
Et par derrière les volontaires
Comme un troupeau tous les suivaient.

Et par derrière les volontaires
Comme un troupeau tous les suivaient
Un âne, avec ses deux paniers
Suivait aussi le régiment

Un âne, avec ses deux paniers
Suivait aussi le régiment
Ensuite vint la cantinière
Tout en se lantibardanant

- 6 -

Püsse venit la cantinière,
Foet in se lantibardanant
Quand sus lès crêts, is arrivèront
« Ô Grands dieus ! que le monde est grand ! »

Ensuite vint la cantinière
Tout en se lantibardanant
Quand sur les monts ils arrivèrent
« Grand Dieu ! que le monde est grand ! ».

- 7 -

Quand sus lès crêts is arrivèront
« Ô Grands dieus ! que le monde est grand ! »
Oua ! mèis quand is in decindèront
Tous s'èscapèront in corant.

Quand sur les monts ils arrivèrent
« Grand Dieu ! que le monde est grand ! »
Oui ! mais quand ils en descendirent
Tous se sauvent en courant.

- 8 -

Oua ! mèis quand is in decindèront
Tous s'èscapèront in corant
J' trovèront quèques çarères
Çapichés de grands matefans.

Oui ! mais quand ils en descendirent
Tous se sauvent en courant
Ils trouvèrent quelques charrières
Tapissées de grand matefaim.

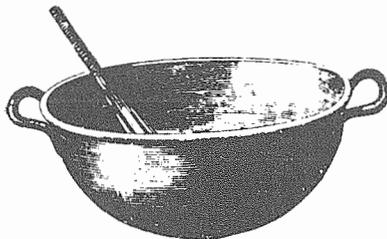
- 9 -

J' trovèront quèques çarères
Çapichés de grands matefans,
Après les branches alægnères
Les bugnes se brandigoliant.

Ils trouvèrent quelques charrières
Tapissées de grands matefaim
A chaque branche de noisettes
Les beignets se trémoussaient.

Ran, tan, plan !
Gère, gère, gère !
Ran, tan, plan !
Gère de devant !

Ran, tan, plan
Gare, gare, gare
Ran, tan, plan
Gare de devant.



COEPLETS DE VOEGA

Adieu donc, la voega! (bis)
Lòs garçons n'ont plus de liòds,
Les fillis zin de solòs!
Adieu donc, la voega!
La voega, l'est môta.

Adieu donc, la voega (bis)
Itòs putains de musichins
Sont près tèt noutron arzint.
Adieu donc, la voega!
La voega, l'est môta.

Adieu donc, la voega! (bis)
Ze revindrans l'an que vint,
Ze farans le même train
Adieu donc, la voega! (bis).
La voega, l'est môta.

COUPLETS DE FETES

Adieu donc, la fête
Les garçons n'ont plus d'argent
Les filles, plus de souliers
Adieu donc, la fête
Car la fête est morte.

Adieu donc, la fête
Ces vauriens de musiciens
Nous ont pris tout notre argent
Adieu donc, la fête
Car la fête est morte.

Adieu donc, la fête
Nous reviendrons l'an prochain
Nous ferons le même train
Adieu donc la fête
Car la fête est morte.



CROESSÛSA

*J est des hûr'èt des demis
Le pœpon vout pòs deurmî.
Soin, soin, vene, vene, vene!
Soin, soin, vene, vene donc!*

*La soin, soin vout pòs venî;
Le pœpon vout pòs deurmî.
Soin, soin, vins de la bîsi;
Soin, soin, vins de l'elîsi.*

*De l'elîsi et du shœçi,
Je prendre noutron mami
Soin, soin, vene, vene, vene!
Soin, soin, vene, vene donc!*

*Le petit heume qu'est si vieux,
Vait venî li sarrô los jîus.
Soin, soin, vene, vene, vene!
Soin, soin, vene, vene donc!*

*Badandine, badandô
Le pœpon fait son nôû
Soin, soin, vene, vene, vene!
Soin, soin, vene, vene donc!*

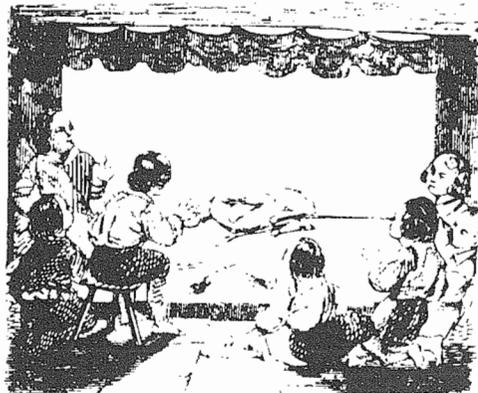
BERÇEUSE

Il est des heures et des demies
Le poupon ne veut pas dormir
Sommeil, viens, viens, viens !
Sommeil viens, viens donc !

Le sommeil ne veut pas venir
Le poupon ne veut pas dormir
Sommeil, viens de la bise !
Sommeil viens de l'église !

De l'église et du clocher
Pour prendre notre chéri
Sommeil viens, viens, viens !
Sommeil viens, viens donc !

Le petit homme le plus vieux
Va venir lui fermer les yeux
Sommeil viens, viens, viens !
Sommeil viens, viens donc !





Contes



LE GRAND MAMI



*Y' étians nombreux a la moudò sis
Marle : des vieux, des vieilles, des
jeunes de tout âge. Is étiant d'ôs pe
fère marcher la taliçi et, s'ôs la
tobla, y ave deza un grôs miar de
cruises de nuis.*

*Pindant que la mètra s'occupè
de fère cuire une tujinò de
trufes et de sôtagnes, et que le
varsove a stòs qu'aviant sà una
varrò de röpè, les lingues restiant
pòs sin rin fère.*

*C'œt per un còp, la Toïnon du
Cadot se metit a dire :*

*« Qui que sàit ce qu'est arrivò ou
Grand-Mami l'òtra semàna ? ».*

*Et cœme nüëllin n'in save rin,
et que tus aviant fòrt invia de
savà quòque çousa, le continüillit :*

*« Adonc, vœs savis tus qu'i
faut pòs plàsantò du lutin, ni s'
amusò a defère ce qu'al a fait,
campré qu'al ariè tressò la cona ò
la craniri de los çivans ? Mès le
Grand-Mami que se crèt plus malin*

Nous étions nombreux à la réunion chez Merle : des vieux, des vieilles, des jeunes de tout âge. Ils étaient deux pour faire marcher le maillet et, sous la table, il y avait un gros monceau de coquilles de noix.

Pendant que la maîtresse de maison s'occupait de faire cuire une marmite de pommes de terre et une de châtaignes, et qu'elle versait à qui avait soif un verre de rûpé, les langues ne restaient pas oisives.

Tout à coup, la Toïnon, femme du Cadet, se mit à dire :

« Qui sait ce qui est arrivé au Grand-Mami l'avant dernière semaine ? ».

Et comme personne n'en savait rien, et que tous avaient fort envie de savoir quelque chose, elle continua :

« Voici donc. Vous savez tous qu'il ne faut pas plaisanter avec le lutin, ni s'amuser à défaire ce qu'il a fait, lors même qu'il aurait tressé la queue ou la crinière des chevaux. Mais le Grand-Mami, qui se croit plus intelligent

que l'òs òtreus, parci qu' al a travaillé
quòque tims a la villa, ave cetüma
de se foutre de t'et, et dis'òve que si a
rinc'òtreve una v'ò le lutin, a le
prindrèt pe la barba et li farèt
santò "barbarò".

A'adonc, le v'indre de l'òtra sem'ana,
al ave ètò rindre una c'èpa de
monselina vé moncheu Matagrìn, et
s'ète amusò a barbelò t'eta la
serinò, si bien qu' a la nè al èt
incere in villa, du c'òtò du Sarou.

que les autres, parce qu'il a travaillé
pendant quelque temps à la ville, avait
l'habitude de tourner tout en dérision, et
disait que s'il rencontrait une fois le lutin,
il le prendrait par la barbe et lui ferait
chanter « exitu ».

Donc, le vendredi de l'autre semaine,
il était allé rendre une coupe de
mousseline chez monsieur Matagrìn, et
s'était amuser à rôder toute la soirée d'un
cabaret à un autre, si bien qu'à la nuit
il était encore en ville, du côté du Serroux.



I èt la causa parqui' a s'invenit
pe Moncèt et p'òs pe la Goutte
Mardillon.

Jamès a n'ave tant roquò de
p'ires que din stu sumin de Moncèt,
et d'un lò c'ème de l'òtre a n'in
manqu'òve p'òs i'ina. I ètè lin un pou
la f'auta de la l'üna que se c'ach'òve
dari l'òs nuages ou lieu de l'
alumò; mintò que le pins'òve que
notron heume ètè p'ice alumò c'ème icin.

C'est pourquoi, pour revenir, il passa par
Moncèt et non par la Goutte de
Merdillon.

Jamais il n'avait autant heurté de
pierres que dans ce chemin de Moncèt,
et sur un bord comme sur l'autre, il
n'en manquait pas une. C'était bien un
peu la faute de la lune qui se cachait
derrière les nuages au lieu de l'éclairer ;
sans doute pensait-elle que notre
homme était assez allumé comme cela.

Coet per còp, in bòs du gros çirat,
vaquià l'heume que s'arète, écoute,
èt pis que se bässe a coutò d'una
groussa boissonò. Oh ! i ète pòs pe fère
ce que vos pinsis ; mè s'vos arios
mintò fait cème sà. Dessas sta
boissonò, y ave un pitit agnau, nà
cème la suàfi, que bramòve a
findre l'òma. Le Grand-Mami,
qu'a jamés le cœur si tindre que
quand al a rindu na cœpa, se
metit à dire : « Poura pitita beti !
qui qu'a ètò assez bœriau pe te lâcher
ci ? Vins avà mè ; ze t'abandonerè
pòs ! ».

Mès, sàie qu'al ète trop pitit, sàie que
la seràna li ave ràdi les jambes, l'
agnau ne pit, ô ne vœlit pòs marcher.

Alors, le Grand-Mami le prenit
sus sòs bras, et continuillit sa cœrsa.
Mès vorquià qu'un pitit momint après,
son fé li araçòve les épales, a se le
fouit sus le cotivèt, a la patibòla,
zambes dissà, zambes dilà, et ze se
remœde. Mès plus a marçòve, mè
l'animau devenòve lœrd et quand
a volòve s'arètò pe soefflò un pou,
l'agnau li sarròve si fòrt le
gelaillon ava ses pattes qu'i li
falòve dare se remettre in rœta.

Enfin, quand al arrivòt ou dessus
de la Dùçi, al ète si mœillé, si
essœfflò, si èsquintò, que ses zambes
plaitliront coet d'un còp, si bien
qu'i rouliront tus dòs, beti d'un lò,
heume de l'òtre. Alors, al
intinçit una voi que criòve :

Tout à coup, en bas du gros tas de pierres,
voici que l'homme s'arrête, écoute et se
baisse à côté d'un gros buisson. Oh ! ce
n'était pas pour faire ce que vous pensez ;
mais peut-être auriez-vous fait comme
lui. Dessous ce gros buisson, il y
avait un petit agneau, noir comme
la suie, qui gémissait à fendre l'âme.
Le Grand-Mami, qui n'a jamais le
cœur aussi tendre que lorsqu'il a
rendu une coupe, se mit à dire :

« Pauvre petite bête ! qui a été aussi
cruel pour te laisser ici ?
Viens avec moi, je ne t'abandonnerai
pas ! ».

Mais qu'il fut trop petit, soit que
la rosée du soir lui eût raidi les jambes,
l'agneau ne put, ou ne voulu pas marcher.

Alors, le Grand-Mami le prit sur
ses épaules et continua sa course.

Mais voici qu'un petit moment après,
son fardeau lui arrachait les épaules, il se
le jeta sur la nuque, à califourchon,
jambes deçi, jambes delà, et en route de
nouveau. Mais plus il marchait, plus
l'animal devenait lourd et s'il
essayait de s'arrêter pour souffler un peu,
l'agneau lui serrait si fort la
gorge avec ses pattes qu'il lui fallait
continuer de suite à se mettre en route.

Enfin, quand il arriva au dessus
de la Suche, il était si mouillé, si
essoufflé, si éreinté, que soudain ses
jambes fléchirent, si bien qu'ils
roulèrent tous les deux, animal d'un
côté, homme de l'autre. Alors, il
entendit une voix criant :

« Oh ! oh ! oh ! le Grand-Mami que m'a porté !
Il me fera pas barbaro ! » Et après una
grand' ricanò, l'agneau nà disparacit.

Le lendemain matin, un baràger
trouvè noutron heume sous le grand
chêne, assi fréd qu' un môit. Vite, al
allit quère de monde et un baricet
pe l' importò vè sà. Le poure Grand-
Mami a gardò la fièvre pindant
mè de dós jours ; i est parquìà sôs
mondes ant su come tout s'ète passò.

Du dépus, dré qu'al intind
parlò du lutin, a se pòsse la main
sous le minton et fout le camp
come un çin qu' a recevu una
rouachat. »

Pendant que la Toïnon
finisso de parlò, la mère Barle
nès faiso çin avà lès jeus, et,
come ze savins que la racontusa
save brodò quòsi mieu que le
Grand-Mami save siflò, depuis
stu zeur ze n'a plus crayu ou
lutin.

Oh ! le Grand-Mami qui m'a porté !

il ne me fera pas chanter : « barbaro ! ». Et,
après un grand éclat de rire, l'agneau
disparut. Le lendemain matin, un berger
trouva notre homme sous le grand
chêne, aussi froid qu'un mort. Vite, il
alla chercher des aides et un tombereau
pour l'emporter chez lui. Le pauvre Grand-
Mami a gardé la fièvre pendant plus de
deux jours ; c'est pourquoi les siens
ont su comment tout s'était passé.

Depuis ce jour, dès qu'il entend
parler du lutin, il se passe la main
sous le menton et s'enfuit comme
un chien qui a reçu une volée de
coups. »

Pendant que la Toïnon finissait
de parler, la mère Merle nous
faisait signe avec les yeux et,
comme je savais que la narratrice
savait mentir presque aussi mieux que
le Grand-Mami ne savait boire, depuis
ce jour j'ai perdu toute croyance au
lutin.



LES TÈHEVRES DE LA MÒRE TÒMÒS

J'ave fallu allò bien loin pe trovò un troupeau de tchèvres assi belles, assi zinties, assi laitires que celes de la mère Tòmòs.

Mès, i falòve vère quès soins le nin prenòve, et còme les étiant amignotés. L'hivàr, les aviant bon fin et branes fòilles a béque vous-tu, et jamès d'èqui fràdi, mès de bons barbetazes avà des ròves écroillés. L'été, les aviant les fòilles tindres et noeris-santes de les ronzes et les harbes parfumò que poussont intremi les roces et, tòta la saison, a l'étròble, una litiri onque les étiant quòsi revondus.

LES CHEVRES DE LA MERE THOMAS

Il aurait fallu aller bien loin pour trouver un troupeau de chèvres aussi belles, aussi gentilles, aussi laitières que celle de la mère Thomas.

Mais, il fallait voir quels soins elle en prenait, et comme elles étaient dorlotées. L'hiver, elles avaient bon foin et bonnes feuilles à pleine bouche, et jamais de l'eau froide, mais de bons barbotages avec des raves écrasées. L'été, elles avaient les feuilles nourrissantes et tendres des ronces et les herbes parfumées qui croissent entre les rochers et toute la saison, à l'étable, une lisière où elles étaient presque enfouies.



Din la mèma vasinò, mès à l'òtre bœt, y ave une sarvinta qu'is apeliant la Jèni. Sta sarvinta ète ùna grand' filli, fòta còme un heume, pòs mò zòlia, et qu'ave fòt invia de se mariò. Mès, còme héritaze, la pouca filli n'ave gère que ses

Dans le même hameau, mais à l'autre bout, il y avait une domestique qu'on appelait la Génie. Cette domestique était une grande fille, forte comme un homme, assez jolie, et fort envieuse de se marier. Mais pour toute fortune, la pauvre fille n'avait que ses

besoignes et quelques écus que se venant
après au fond de son orgi. Maintenant,
in venant les tchèvres de la mère
Tòmòs, l'ave pinsò que, si le père s'in
aduire una ô dués, lès galants ne
li manqueraient pòs.

Adonc, una diemàni, l'apinçit la
Tòmòda a son reteur de la messa, et
se décidit a li demandò de li vindre
una tchèvrèta.

« Ze vœle bien te in vindre iuna, que li
repondit l'òtra ; mès, òs-tu de quia la
payer ? »

« - Et combien donc vas nre vœlès ? »

« - Six écus, ma miya ; pòs un sò de moins ! »

« - Six écus ! Vœs plaisantès ! J'est quòsi
le pris d'una trava ! Allins, oua ! i faut
être raisonòble. Ze vœs in òfre juste la
màtia, pòs un liard de mé ! »

« - Ma pouva Jèni, z'òme prœ plaisantò
quand l'ocajon s'in presinte ; mès i
est pos le còs iai, et ze vœie bien que te
vous te foutre de mà, Gèrda tès trais
écus, mà ze gèrde ma tchèvrèta ! »

« - J'est voutron dari mœt, Tòmòda ? »

« - Ce que z'à dit i est dit, et z'y
çanzeri rin ! »

« - Eh ! bien, mère Tòmòs, acutis-me
bien ! Vœs s'in repintirüs, et i tardera
pòs ! »

Trois ô quatre zeurs après, intrant din
l'ètròble de ses tchèvres, la Tòmòda
trouve la plus bèlla in train de crevò.

Dare, le li baille tœt ce que l'imòzine :
vin çaud, équi de vipèri ; rin n'y fait.

Le lindeman, a la mém'húra, i est
le teur d'un òtra ;

vêtements et quelques écus qui jouaient
entre eux au fond de son coffre. Souvent,
en voyant les chèvres de la mère
Thomas, elle avait pensé que s'il lui
était possible de s'en procurer une ou deux,
les amants ne lui manqueraient pas.

C'est pourquoi, certain dimanche, elle guetta
la femme Thomas à son retour de la messe,
et se décida à lui demander de lui vendre
une chevrette.

« Je veux bien t'en vendre une, lui
répondit l'interpelée, mais as-tu de
quoi la payer ? »

« Et combien en voulez-vous ? »

« Six écus, ma mie ; pas un sous de moins ».

« Six écus ! vous plaisantez ! c'est presque
le prix d'une génisse ! Allons ! il faut
être raisonnable. Je vous en offre juste
la moitié, pas un liard de plus ! »

« Ma pauvre Génie, j'aime assez plaisanter
quand l'occasion s'en présente, mais ce
n'est pas le cas ici, et je vois bien que tu
veux te gausser de moi. Garde tes trois
écus, moi je garde ma chevrette ! »

« C'est votre dernier mot, femme Thomas ? »

« Ce que j'ai dit est bien dit, et je n'y
changerai rien ! »

« Eh bien ! mère Thomas, écoutez-moi bien !
Vous vous en repentirez, et cela ne
tardera pas ! »

Trois ou quatre jours après, entrant dans
l'étable de ses chèvres, la mère Thomas
trouve la plus belle en train de mourir.

Aussitôt, elle lui donne tout ce qu'elle
imagine : vin chaud, eau de vipère, rien
n'y fait. Le lendemain, à la même heure,
c'est le tour d'une autre.

mêmes soins, même résultat. Alors, la
pauvre mère Thomas se rappelle ce que lui a
dit la Génie et comprend que cela-ci lui a,
m'assure, zité un malheur.

C'est donc, le s'in vaait trouver le père
Jean-Pierre que se connaît a les bêtes et
que live l'ôs malheurs, et le li conte tout
ce que s'est passé. Alors a li dit it :
« - *Retournis vé vous par un autre chemin ;*
quand vous serez arrivé, vous prendrés
stu cœtiau pointu et bien amôlé, et
vous piquerés la lingua et la pœssi de
la tchevra crevô la darri. Vous
mélangerés bien le sang avâ le lait,
et vous in arrouserés un nuâr de bou-
rra que vous farés in coupant, avâ stu
même cœtiau, quôques poiles ou minton,
sus la tête, sus les reins, soes le
vintre, a la coua et a les quatre
pattes de la bête. Pusse après, stu
vêpre, quand vous moederés in camp,
a soque pôs, vous semerés un pou de
sta bourra jusqu'ou bout de la
vâsinô. Demain matin, avant zeur,
ze serê vé vous et ze verrans ce que
se pôssera . »

La Thomas fit bien tout ce que lui
ête comandô, mès ne dormit rin la
nê après. A pâna le zeur pointive
que le Jean-Pierre tapit a la pourta,
et dare is alliront tus dès a l'
étrible, et vaquiâ que la bête, que
le sort ave marquô pe stu zeur, se
metit a beletô. Avac una riouta
de pailli, le sôci la trânit din la
coer ; d'una man a prenît le
cœtiau qu'ave sarvi la veilli a la

mêmes soins, même résultat. Alors la
pauvre mère Thomas se souvient de ce que
lui a dit la Génie, et comprend que celle-
ci sans doute, lui a jeté un sort.

Immédiatement, elle s'en va trouver le
père Jean-Pierre qui a des connaissances
vétérinaires et qui détruit les sorts ; elle
lui expose tout ce qui s'est passé :
« Retournez chez vous par un autre
chemin ; quand vous serez arrivé, vous
prendrez ce couteau pointu et bien aiguisé, et
vous piquerez la langue et la mamelle de
la chèvre morte la dernière. Vous
mélangerez bien le sang avec le lait, et
vous arroseriez un amas de laine que vous
ferez en coupant, avec ce même couteau,
quelques poils au menton, sur la tête,
sur les reins, sous le ventre, à la
queue et aux quatre pattes de cette
bête. Ensuite, cette soirée, quand
vous partirez au pâturage, à
chaque pas, vous sèmerez un peu de
ces poils jusqu'au bout du hameau.
Demain matin, avant le jour, je
serais chez vous et nous verrons ce
qui arrivera.

La Thomas fit bien tout ce que lui
était commandé, mais ne dormit rien la
nuit suivante. Le jour pointait à peine
que le Jean-Pierre frappa à la porte, et,
de suite, ils allèrent tous deux à
l'étable ; et voici que l'animal, marqué
par le sort pour ce jour là, se mit à
gémir. Avec un lien de paille, le
sorcier la traîna dans la cour,
d'une main il prit le couteau qui
avait servi la veille à la

a la Lomoda ; de l'otier man a sasaçit un' vèlli de la tchèvra, fit avà le cetau un grand signe de cruix sus sa èt sus la bèti, èt, a pèts còps, a li cèpit l'vèlli.

Alòrs, teta la vasinò intindit des heurlès apèvantòbles que fèront gagnoulò tus lòs sèns èt que partont de la farma onque ètore la Génie. « - Hòlà ! vos me fètes mò ! Hòlà ! Lomoda, pardon, ze vos payerè voutres tchèvrès ! Grand tchèvregni de Jan-Pierre ! quete que vos faris de l'vèlli que vos m'avis cèpò ? »

Le lendeman, teta la vasinò vèit : in samp les failles, na fena qu'ave la tète tot impatò ; i ète la Génie que n'ave plus qu'una vèlli. Le quitit le pays quò-que tìmps après, sin avà dédamagé la Lomoda, que n'in vèlòve tresp, èt nuillin ne la revaillit jamès.

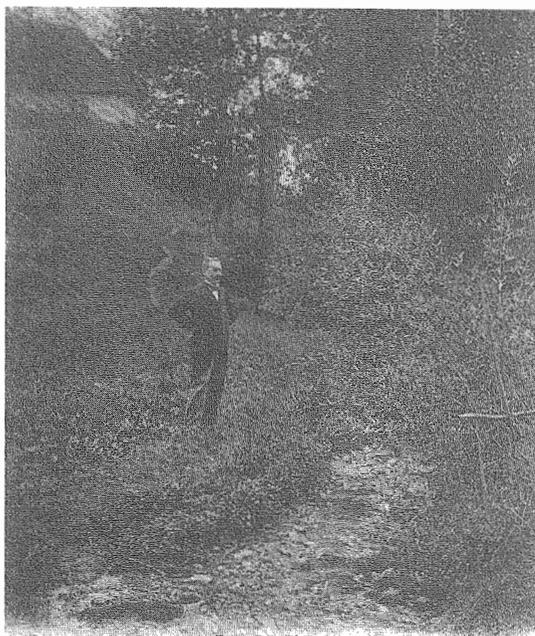
Vos comprenès qu'i ne sàrt de rin d'ètre tresp malin, sàie quand on vout fère mò, sàie quand on çarçe a se revinger. Mès que pinsò de lòs Jan-Pierre ?

mère Thomas ; de l'autre main, il saisit une oreille de la chèvre, fit avec le couteau un grand signe de croix sur la bête et sur lui-même et, à petits coups, il trancha l'oreille. Alors, tout le hameau entendit des hurlements épouvantables qui firent aboyer tous les chiens et, qui partaient de la ferme habitée par la Génie. « Hola ! Vous me faites mal ! Hola mère Thomas ! pardon, je vous payerai vos chèvres ! Grand vaurien de Jean-Pierre ! Que ferez-vous maintenant de l'oreille que vous m'avez coupée ? ».

Le lendemain tous les voisins purent voir, derrière un troupeau de brebis, une femme dont la tête était enveloppée de bandages. C'était la Génie qui n'avait plus qu'une oreille. Elle quitta le pays quelques temps après, sans avoir dédommagé la Thomas, trop exigeante, et personne ne la revit jamais.

Vous comprendrez qu'il est inutile d'être méchant, soit quand on cherche à mal faire soit quand on veut exercer une vengeance. Mais que penser des Jean-Pierre ?

F. Duperray



4. — Les Environs de TAKARE (Rhône). — Au bord du ruisseau

LA VOÛIRA

Z'â pâna a me rapelô un conte que z'â intindu rin qu'un còp, mès ze parins pòs dire pe qui . Ce que ze me rapèle le mè, i èt qu'a me fit grand'pou . I se comprind , i ète avant la gâra de septanta , èt z'ètins pòs bèlla pièci adonc . Mès, telle que ze m'in rapèle , ze vouas vos le conto a mon teur .

Y a lontimps , bien lontimps , depuis Panessiri tant qu'a l'Abrièla, toet le monde parlant d'une bèti faramîna que volòve in l'âr , les serinès, a long de gòetes ; mès nuillin ne pòve dire ou juste a quîa que le simblòve . Lòs uns dijant que l'ave le corps d'una sarpint, lòs ôtrens, que l'ave des ôles còme les rates-velazes ; plujeurs pretindiant que le portòve sus la tète una sortà de gròs diamant que luyòve còme un solâr èt que le déposòve a coutà de sa , ou bòrd de la font onque l'ave cœtîma d'allô bère .

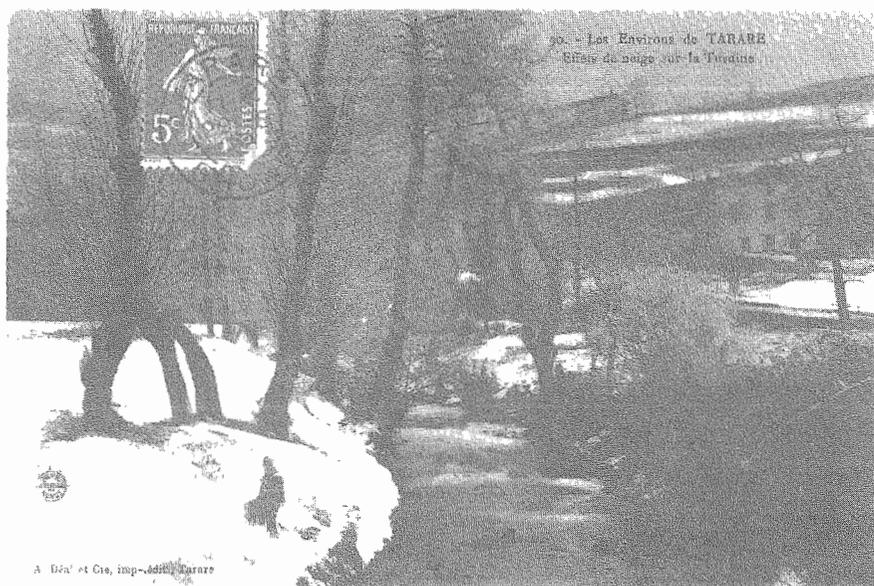
Èt les môes a lus dròles fajant pou de la vouïra , còme is apeliant stu monstre .

LE DRAGON VOLANT

J'ai peine à me souvenir d'un conte que je n'ai entendu qu'une fois ; mais je ne pourrais qui le fit . Ce que je me rappelle le mieux, c'est qu'il me fit grand peur ; cela est compréhensible car c'était avant la guerre de 1870, et je n'étais pas une belle pièce à cette époque . Mais, tel qu'il m'est présent, je vais vous le conter à mon tour .

Il y a longtemps, très longtemps, de Panissière à l'Arbresle, il n'était question que d'un animal étrange qui, chaque soir, parcourait en volant, le fond des vallons ; mais personne ne pouvait faire au juste une description de cette bête . Les uns lui attribuaient un corps de serpent, les autres, de grandes ailes de chauves-souris ; plusieurs prétendaient que sur sa tête reposait une sorte de gros diamant brillant comme le soleil et qu'elle déposait à côté d'elle, avant de boire, au bord de la fontaine où elle avait l'habitude de se désaltérer .

Et les mères inspiraient à leurs enfants une terreur de la vouivre, nom que partout on donnait à ce monstre .





Adonc, in stu momint, a long du lès d' Asoele, y avec una cabana ou demeureve un zeune saperet, fort luron et bon travaillant. C'eta la saison, a faisève des fagots que mediant quòsi lus ve Pomassiri. A manazève pòs ses pànes, et soque vâ qu'a recevève ses afanières, un bon trançon allève din na barta onqu' y avève, ne maleur, mè de gròs sòs que de pistoelles.

Noutron gaillard vielève se mariò, et sartàma sarvinta qu'al ave remarquò a la messa de Ligevene, li étève fòrt intrò din le cœur.

In se barayant a travars le lès, al ave trovò, au fond d'una geta, una sharisi bien varda et, au matin de sta sharisi, una grand' sarva dont l'equi ète assi varda que l'harba d'alinteur.

Un sande du mès d'òt a la plàna lùma, noutron saperet se pinsit qu'a pòve bin travailler un' hùra ò dués de mè que de cetìma pisque le lindeman a pueret se reposò tant qu'a voudret, et que le travat serèt moins pànible a la seràna que din la zeurnò.

I èst parquìa al ète incòre ou lès a nous hùres du sà.

C'eceme a venève de ranger sòs utis et qu'a se disposève a s'in allò, vaquìa qu'al intind fresiller din les fòilles t'et

Or, au moment où je parle, le long du bois d'Azole, il y avait une cabane où habitait un jeune bûcheron fort luron et bon travailleur. Toute l'année il faisait des fagots qui allaient presque tous à Panissière.

Il ne ménageait point ses peines et, chaque fois qu'il recevait son salaire, une bonne part allait dans une jatte qui contenait, par malheur, plus de gros sous que de pièces d'or. Notre gaillard voulait se marier, et certaine servante qu'il avait remarqué à la messe de Villechenève lui était profondément entrée dans le cœur.

En se promenant à travers le bois, il avait trouver au fond d'un vallon, une clairière bien verte et, au milieu de cette clairière, une grande mare dont l'eau était aussi verte que l'herbe d'alentour.

Un samedi du mois d'août, à la pleine lune, notre bûcheron réfléchit qu'il pouvait bien travailler une heure ou deux de plus qu'à l'ordinaire, puisque le lendemain il pourrait se reposer autant qu'il voudrait, et que le travail serait moins pénible au crépuscule que pendant le jour.

C'est pourquoi il était encore dans le bois à neuf heures du soir.

Comme il venait de ranger ses outils et se disposait à s'en aller, voici qu'il entend un frôlement dans les feuilles tout autour



outeur de sâ. Al avise a lôs et qu'ia qu' a vât. Des douzaines de sarpints de toetes les grouseurs, que s'in alliant toetes du lô de la sarva varda. Al ave biau être luron, a sintit una sarbreillat li cœdre de la tête jusqu'a lôs artès; mes plus curius que ponarus, a vœlit savà la causa de sta procihon de sarpints. Prudamint, in avisant bien onque a bitôve lôs piêds, al ablit êtu du coutô de la shariri. Quand al arrivit vé lôs daris èbres, ce qu'a vit li fit drecher la bourra sus la tête.

Ou bôrd de la sarva, y ave una sarpint groussa come una bœtèilli et que, toet élongea, mesurôve mintô mé de duês toises. Outeur d' ella, quôques sarpints de les plus grousses li tiriant la piau de lôs flancs, et a-sô-pou, sta piau prenôve la fôrma de les ailes d'un dragon et, a mesûra que stes ailes devenoient plus lonzes, la bêti devenôve plus cœrta et plus groussa.

Et du tandis, les ôtres sarpints amassiant ava la gœula, la bourra varda de la sarva, et l'apôrtiant in un muâr sus lequôle quôques-unes bœfiant toetes a la vâ. Et vaqu'ia que ste muâr simblit s'alumô et devenit quôsi brillant come le solâr.

de lui. Il regarda à terre, et que voit-il ?

Des douzaines de serpents de toutes les grosseurs, qui se dirigeaient tous du côté de la mare aux eaux vertes. Si luron qu'il fut, il sentit un frisson froid lui parcourir tout le corps de la tête jusqu'aux orteils ; mais plus curieux que peureux, il voulut savoir la raison de cette procession de serpents. Prudemment, en regardant bien où il posait les pieds, il alla aussi du côté de la clairière. Quand il approcha des derniers arbres, ce qu'il vit lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Il y avait au bord de la mare un serpent de la grosseur d'une bouteille et qui mesurait peut-être plus de quatre mètres de longueur. Autour de lui, quelques uns des plus gros parmi les reptiles lui étiraient la peau des flancs et, peu à peu, cette peau prenait la forme des ailes du dragon, et, à mesure que ces ailes devenaient plus longues, la bête grossissait en devenant plus courte.

Et pendant ce temps, les autres serpents, avec la gueule, amassaient l'écume verte de la mare dont ils faisaient un petit tas, sur lequel quelques uns soufflaient tous à la fois. Et voici que ce tas sembla s'allumer et devint presque aussi brillant que le soleil.

Alors, prenant toutes insin sa sorte de diamant, les serpents alliant le pèsò sus la tète du dragon, quand le saperwet se metit a criò : « - Ah ! vaquià la vouivre ! Mon Dieu, aillis pidiè de mà ! ».

A pàna a t. é fini de dire qu'a se sint invertillé de lès pieds tant qu'a la tète et tirie du coulò de la sarwa. Abl a biau se cramponò de lès dòs talons, a comprind bien qu'a sera pès le plus fòrt. Alors, étendant lès bras còme a poet, a sàsit una groussa brèci d'alognàr et s'y accroese de toutes ses forces. Dare a se trouve sbaraché de toutes les courdes que l'incèblant, et arisant outeur de sà, a ne vât plus que la shariri et la sarwa dont l'équi branlòve incòere a la shartò de la lina.

Tremblant, a mâtia môrt de frailleur, a reprinit le sumin de sa cabana onque al intrit et se cuçit sin bien savà quia qu'a faisòve.

Le lendemain, quand al arrivit ou beury de Lizevon, tout le monde le regardiront còme una bête curiuse et le pis, quand a se presintit devant sa miya, le volit pès le reconàtre.

N'y comprenant rin, le pouve saperwet demandit a un de sès amis quia qu'al ave donc de si èstordinère pe fère pou a tèt le monde. Le prenant pe le bras, l'ami le fit regardò din na font; alors a comprinit : sa barba et sès cheveux, si nàs la veilli, étiant devenus tèt blancs.

Alors, prenant tous ensemble cette sorte de diamant, les serpents allaient le poser sur la tête du dragon, quand le bûcheron s'écria : « Ah ! voilà la vouivre ! Mon Dieu, ayez pitié de moi ! ».

A peine a-t-il fini de dire qu'il se sent enroulé des pieds à la tête et entraîné du côté de la mare. Il a beau se cramponner au sol de ses deux talons, il comprend fort bien qu'il ne sera pas le plus fort. Alors étendant les bras comme il peut, il saisit une grosse branche de noisetier et s'y accroche de toutes ses forces. Aussitôt il se trouve débarrassé de tous les liens qui l'encerclaient et, regardant autour de lui, il ne voit plus que la clairière et la mare dont l'eau était encore agitée à la clarté de la lune.

Tremblant, à moitié mort de frayeur, il reprit le chemin de sa cabane où il entra et se coucha sans bien savoir ce qu'il faisait.

Le lendemain, quand il arriva au bourg de Villechenève, tout le monde le regarda comme une bête curieuse, et, le pire, quand il se présenta devant sa mie, elle ne voulut pas le reconnaître.

N'y comprenant rien, le pauvre bûcheron demanda à l'un de ses amis ce qu'il avait de si extraordinaire qui puisse faire peur à tout le monde. Le prenant par le bras, l'ami le fit regarder dans une fontaine ; alors il comprit : sa barbe et ses cheveux, si noirs la veille, étaient devenus tout blancs.

Du dépus, niüllin ne vâit plus la vouâra ;
mais lôs bôs d'Azole, deza si mô
renômôs a causa de lôs mandrins que
s'y catchant, ne se travarsiront gêre plus
que de zeur, tant l'aventura du saqueret
ave épèvantô le pays.

Depuis ce jour, personne ne vit plus la
vouivre ; mais les bois d'Azole, déjà si
mal famés à cause des brigands qui s'y
cachaient, ne furent guère plus traversés que
durant le jour, tant l'aventure du
bûcheron avait effrayé le pays.

F. Duperray



Fig. 1. — Le bûcheron

LÔS MATEFAMS DE LA MORE COUÀSSÒRD

(historique)

*Le monde d'annè ne savè plus rin de ce qui
fîrent lôs anchîns, et ze pôie lin çopina
que ves in troeverîs pòs tràs parmi la
zeunèssi de Sant-Marçèt que pariant
ves dire quiqu'i ète que moncheu Papillon.*

*Et partant si Sant-Marçèt est restò
si longtemps renommè pe sa religion, a diè
lin nin savà grò a stu moncheu-ci.*

*Les ètrevas, sta comîna èle si pôie que
le n'ave pòs de curò atitrè, et qu'i èt un
vicère de Tarare que montè in fère les
foncchens.*



*Quand arrivè la grand' Révoluchon, tout
ce que troève tant si pou a la religion se
cachèt, come s'i ave ètò mò fait d'être
séquîa de mé qu'un çin. Partant, i restè
incère tien des familles que piant pòs
s'acatumò a vivre come des bêtis, et on l'è
parints voliant inlevò lus infants come is
aviant ètò inlevòs sa-mêmes.*

*Crois et çapelets aviant biau être
catchés, on saveions lôs troevò pe fère la*

LES MATE-FAIM DE LA CUISSARD

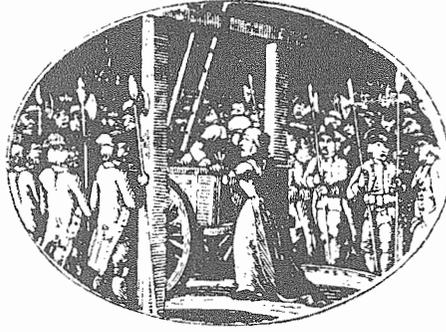
(historique)

La génération actuelle ne sait plus rien de ce que firent ses aïeux, et je parie bien chopine que vous n'en trouveriez pas trois parmi la jeunesse de Saint-Marcel qui puisse vous dire ce qu'était monsieur Papillon.

Et pourtant, si Saint-Marcel a gardé si longtemps sa réputation de piété, il doit bien en savoir gré à ce monsieur là.

Autrefois, cette commune était si pauvre qu'elle n'avait pas de curé attiré, et c'était un vicaire de Tarare qui montait en faire les fonctions.

Quand éclata la grande Révolution, tout ce qui avait, avec la religion, les rapports les plus minimes, dut se cacher, comme s'il était criminel d'être quelque chose de mieux qu'un chien. Pourtant, il restait encore beaucoup de familles qui ne pouvaient pas s'habituer à vivre comme des bêtes, et où les parents voulaient élever leurs enfants comme ils l'avaient été eux-mêmes. Croix et chapelets disparurent, mais on savait où les trouver pour faire la



prière in famille. Més los batêmes, les premières comunions, los mariages, les pèques piants pòs se fère, et los malades mouriant sin confèchon.

J'est alors qu'un zeune obè, que n'ave jamès prètò le sarment a la Nacion, come los curòs de Caròre, arrivit din le pays. J l'apeliat moncheu Papillon.

J fale pòs pinsò se sarvì de l'èlisi : i arèt ètò maladrèt èt risquò de se fère prindro come un rat à la trapa ; més, i ète din les granzes, los ètròbles que se fèyant toetes les ceremonis.

Dès, trais lurons bien armès montaient la gèda le teur de los bôtiments, parè que, s'y ave de bon monde din noutres campagnes, la crapûla n'y monquère pès non plus, èt, pe quòques sòs, y in avòve qu'ariant vindu père èt mère.

On demeurève moncheu Papillon ? Partout èt nùillin lue. Son domàne s'ètindève de la reviri de Caròre tant qu' a los bòs d'Ascèle, d'un lò, de Grabilly èt le bòs d'Ury jusqu' a les Lonires, de l'òtre lò, èt comprenève les parocès de Sant-Farzié, Sant-Marcèt, Affous, èt un trançon de Jous, Viola èt Lisevene.

L'obè s'arètève de préferenci din les fermes près de los bòs, (i manquaient

prière en famille. Hélas ! les baptêmes, les premières communions, mariages, pâques, ne pouvaient se faire, et les malades mouraient sans confession.

C'est alors qu'un jeune prêtre, qui n'avait jamais prêté le serment à la Nation, comme l'avait fait le clergé de Tarare, apparut dans le pays. On l'appelait monsieur Papillon.

Il ne fallait pas songer à se servir de l'église : c'eût été maladroit et risquer de se faire prendre comme un rat à la trappe. C'était dans les granges, les étables, que se faisaient toutes les cérémonies.

Deux ou trois lurons bien armés montaient la garde autour des bâtiments, parce que, s'il y avait des braves gens dans nos campagnes, la crapule n'y manquait pas non plus, et pour quelques sous, certains auraient vendu père et mère.

Où habitait monsieur Papillon ? Partout et nulle part. Son domaine s'étendait de la Turdine aux bois d'Azole, d'une part ; de Grévilly et le bois d'Oury jusqu'aux Lanières de Joux, d'autre part, et englobait les paroisses de Saint-Forgeux, Saint-Marcel, Affoux et une partie de Joux, Violay et Villechenève.

L'abbé s'arrêtait de préférence dans les fermes près des bois (ils ne manquaient



pòs din stu temps) et onque y ave una grand bretagne pe se cacher quand l'òs bleus rôdiat a l'inteur.

Ou rigale savint du pòs lèard de los paysans ; mès ze vas foute mon billet que stòs que conviant le moncheu din ses courses ne fàijant gère mè de bruit qu'un sin ; in marchant sus les fòilles et l'òs sumins.

Y 'ave t'ce una nàssanci, un malade a administrò din un indrèt ! Vite on prevenòve l'heume qu'avòve le secrèt, et la nè d'après, on vaillòve arrivò un paysan enròulò din un grand caban ; nùillin ne l'ave intindù venì ; l'òs sins mèmeus se tijañt.

Parmi les màisons de Sant-Marcel que recevant le plus savint la visita de moncheu Papillon, y ave la farma de l'òs Couassard, in Frògnà, et partant l'òs jendarmes y veniant au moins un còp pe semàna, parcé que le père Couassard ète sequia come mère de la comùna ; mès sa fena (una Debòrda) ète una mètra-fena qu'ave pòs plus pou de l'òs bleus que de son heume.

Din sta farma, la màson comuniquòve, sin, avà l'esoin de s'òrtre de fou, avà l'òs grenis, la granzi et l'ètiòble. De l'ècuri, una pourta

pas alors) et où se trouvait une bretagne assez grande pour le cacher quand les bleus rodaient aux alentours.

On se moque souvent du pas lourd des paysans, mais je vous certifie que ceux qui escortaient l'abbé dans ses courses ne faisaient guère plus de bruit qu'un chien en marchant sur les feuilles et les chemins.

Y avait-il, quelque part, une naissance, un malade à administrer ? Vite, on prévenait l'homme possesseur du secret, et la nuit suivante on voyait arriver un paysan, enroulé dans un grand manteau de roulier ; personne ne l'avait entendu venir, les chiens mêmes se taisaient.

Parmi les maisons de Saint-Marcel qui recevaient le plus souvent la visite de monsieur Papillon, il y avait la ferme des Cuissard, en Fagny, et pourtant les gendarmes y venaient au moins deux fois par semaine, parce que le père Cuissard était quelque chose comme maire de la commune ; mais sa femme (une Debourg) était une maîtresse-femme, ne craignant pas plus les bleus que son mari.

Dans cette ferme, la cuisine communiquait intérieurement avec les greniers, la grange et l'étable. Dans l'écurie, une porte

ouvrière sus lès près que dévalont jusqu'à la gata ; de l'ôte côté, a lès invars, cominchant lès lès qu'alliant jusqu'in Azole. Y ave alors a Saint-Marcel una raci d'individus, dont ze ves diré ni le nom, ni la demoura, parce qu'i ont incère des parints din le pays.

Avant apras l'arrivè du poure ôbé in Frôgnâ, come des judas qu'is étiant, is allèront avart lès jendarmes.

Et vaquiâ que le lindeman, ou momint que la mère Couassord batôve la pôte pe le goutô de sôs monde, la pourta s'ouvrit et dès bleus intrèront après avà, d'un còp de jeu, fait le tour de la cùsina.

Et donc, qu'ia qu'i vèront ? Près de la tôle, la mère Couassord, véte fué, un heume, chetò sus un pitit sêlo la tète catcha sôs un grand sapiau et que se çarfove. La mètra, in lès vâiant intro sin tapò a la pourta, comprènt vite qu'y ave séquia de louge ; mès le se trèblit pòs le moins du monde, et il disit sta parola qui se repete incère : « Qué tîmps, môcheus lès jendarmes ! » J faut ves dire que, stu zeur, i, soèflôve una travarsa du diòble, que caraillove p la figûra un cracin fréd come le nezzi. Le continuillit : « Aproucis-ve donc du fué ! Ze vouàs ves fère des matefans pe ves égandre le vintre, è ves béri une golò de rôpi ».

En disant cin, le prenôve pe les épales l'heume qu'ète sôs la seminò, et li foutant son piéd ou dari

ouvrait sur les prés qui descendaient jusqu'au ruisseau ; de l'autre côté, au versant nord, commençaient les bois se continuant jusqu'en Azole. Il y avait alors à Saint-Marcel une race d'individus, dont je ne vous dirai ni le nom ni la demeure, parce qu'ils ont encore des parents dans le pays.

Ayant appris l'arrivée du pauvre abbé en Fragny, comme des judas qu'ils étaient, ils allèrent prévenir les gendarmes.

Et voici que le lendemain, au moment où la mère Cuissard battait la pâte pour le repas des siens, la porte s'ouvrit et deux bleus entrèrent après avoir, d'un coup d'œil circulaire, fait le tour de la cuisine.

Or, que virent-ils ? Près de la table, la mère Cuissard ; près du foyer, assis sur un tabouret, un homme dont la tête était cachée sous un grand chapeau, et qui se chauffait. La patronne, en les voyant entrer sans frapper à la porte, comprit vite qu'il y avait quelque chose de louche ; mais elle ne se troubla pas le moins du monde et leur dit ces mots qu'on répète souvent : « Quel temps, messieurs les gendarmes ! ». Il faut vous dire que ce jour, il soufflait un vent enragé du nord-ouest qui lançait au visage un crachin aussi froid que la neige. Elle continua : « Approchez-vous donc du feu ! Je vais vous faire des mate-faim pour vous réchauffer le ventre, et vous boirez une goulée de piquette ! ».

En disant cela, elle prenait par les épaules l'homme assis sous la cheminée et lui donnant un coup de pied au derrière.

« Fous me donc le camp a l'étréble, grand inzivane ! » Sin se retourno, l'heume infilit una pourta a dós pòs du lugi, et disparasit. « Fête pòs atenchon, que le reprénit. Y'ans tì un parint qu'est un pou lùba, a se grillerèt come un mouillon si on le lassève fère ! ».

Et in pivillant, la mètra avève bitò la cassi sus le fué, et la musica de la pòta que couallève in siflant, amusève lós pòures bleus que se çarfiant in conchinci.

Come in s'amusant, la brèva fena fit vrrier le matefam in l'air, et quand a fit couât, le l'étindit sus de la pailli, au coin de la tabla, et dare le remetit du beure et de la pòta din la cassi sus le fué.

Dorès de lós dós lós, sintant bon le beure et los ués, lós matefams étiant si apétissants que lós gendarmes se firent pòs me prier pe n'in prendre soùn un.

Et in minzant, un de stós heumes s'opreçe de la croija que doene sus lós prés. Quià qu'a vât ? L'heume, l'inzivane qu'éte tœtvere ses la semino, qu'arrive au fond du pré, onte cominsont lós bôs.

Fésant gin a son camarade, a dit : « Oh ! mère Couissard, vous venez de nous en faire une ! Vous avez fait envoler l'oiseau que nous cherchions ! ». Ouvrant de grands jeux, la Couassorde li repondit :

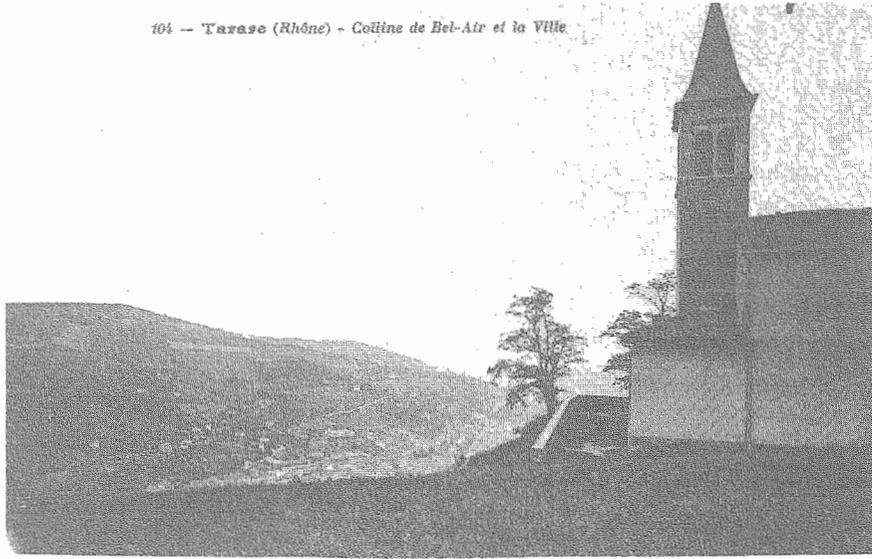
« Va-t-en donc à l'étable grand empaillé ». Sans se retourner, l'homme enfila une porte à deux pas du bûcher et disparut. « Ne faites pas attention, reprit-elle ; nous avons là un parent qui est un peu idiot ; il se grillerait comme un grillon en se chauffant si on le laissait faire ! ».

Tout en parlant, la fermière avait mis la poêle sur le feu, et la musique de la pâte qui cuisait en siflant, amusait les pauvres bleus qui se chauffaient consciencieusement.

Comme en s'amusant, la brave femme fit tourner le mate-faim en l'air, et quand il fut cuit, elle l'étendit sur de la paille au coin de la table et, de suite, remit du beurre et de la pâte dans la poêle sur le feu.

Dorés sur les deux faces, exhalant une bonne odeur de beurre et d'œufs frais, les mate-faim étaient si appétissants que les gendarmes, sans plus se faire prier, en prirent un chacun.

Tout en mangeant, l'un de ces hommes s'approche de la croisée donnant sur les prés. Qu'aperçoit-il ? L'homme, l'empaillé qui tout à l'heure se prélassait sous la cheminée et qui arrive au fond du pré où commencent les bois. Faisant signe à son camarade il dit : « Ah ! mère Couissard, vous venez de nous en faire une ! Vous avez fait envoler l'oiseau que nous cherchions ! ». Avec de grands yeux étonnés, la mère Couissard répondit :



«- In fait d'ijaus, vé nœs y n'a que des pœlailles. Ze vœs à fait des matefams que ze crœie bons ; mînzi nin tant que vœs vœdris, bevis de rôpû a voutra fantâsi, et se cassis donc pôs la teta d'ôtre çousa ! ».

Lôs jœndarmes avian prœ d'œme pe comprendre qu'i ête ce qu'y ave de micus a fère, et qu'a vœlà resatrapò l'ijau que li ave êsapò, i risquiant de n'atrapò que des peurnes.

Et vaquâ comint lôs matefams de la môre Couassord sauviront la via a moncheu Papillon.

«En fait d'oiseaux, il n'y a que des poules, chez nous. Je vous ai fait des mate-faim que je crois bons ; mangez-en autant que vous voudrez, buvez de la piquette à votre fantaisie et ne vous souciez donc pas d'autre chose ! ».

Les gendarmes étaient assez intelligents pour comprendre que c'était un excellent conseil et qu'en s'obstinant à poursuivre le gibier évadé, ils risquaient fort d'attraper des prunes.

Et voilà comment les mate-faim de la mère Cuissard sauvèrent la vie de monsieur Papillon.

F. Duperray



LOS HÔRINS

J'faut savà que les souses, les ôtrevès, se fajant pòs come les se fant ou zeur d'anné, ét que l'òs archins n'aviant pòs atant de coméditòs que z'ans catùma d'in avà; i mingeant pòs si bon que nos ôtreus, ét aviant bien mé de pàna pe fère lu travat.

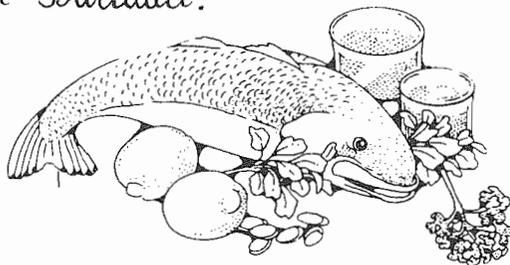
Donné, quand un jeune vout aprindre un métier, a sanze pòs grand sousa a sa via, si a réste din son pays; i ést bien rôle qu'al aie séquià a payer, même los premis tims; més, y a cent ans, i éte bien différent: l'aprinti éte pòs si harus qu'un carat. Maleur a celu que tombève vé des maîtres gringus ò arapòs! A pluvève plus sèrvint qu'a son teur, ét, mé que d'un còp, les doublures de son vintre me nachant de se joindre.

J'm'a étò contò que l'òs premis tims que la monselina se faisève din la montagni, séquià gasson venit ou burg de Sant-Marcèt per aprindre a tracolò. A n'ave que quinze ans, més, al éte assi grand ét assi foèt qu'un ôtreu de dis-huit ans, ét, din stes condichons, i se comprind qu'a n'ave pas besoin de remede pe prindre de l'apetit. Ze cràie qu'a s'apelève Barthaüd.

LES HARENGS

Il faut savoir qu'autrefois les choses ne se pratiquaient pas comme à l'heure actuelle, et que les anciens ne jouissaient pas d'autant de bien-être que nous-mêmes; leur nourriture était bien plus frugale et leur outillage plus primitif rendait leur travail pénible. Aujourd'hui, quand un adolescent veut apprendre un métier, il ne change pas grand chose à sa manière de vivre; s'il reste en son pays, et il est bien rare qu'il ait de droit à payer, même aux débuts de son apprentissage; mais il y a un siècle, c'était bien différent, surtout quand il fallait quitter sa paroisse: l'apprenti était plus opprimé que le jeune valet. Malheur à celui qui tombait chez des maîtres grincheux et avares! Il pleurait plus souvent qu'à son tour; et plus d'une fois, les doublures de son ventre menaçaient de se joindre.

Il m'a été conté qu'au début de la fabrication de la mousseline dans la montagne, certain garçon vint au bourg de St Marcel pour apprendre à tisser. Il n'avait que quinze ans, mais il était aussi grand et fort qu'un autre de dix huit ans, et l'on comprend que, dans ces conditions, il était superflu de lui administrer quelques apéritifs. Je crois que ce jeune personnage s'appelait Barthélémy.



Les maîtres, ve qui al arrivit pe la fari de la Sant-André, étiant bin les plus croepûres du beurg.

L'homme repondève ou nom de Jan ét la fena a celu de Yauda. Z'â pòs su s'is aviant des infants; mès z'â idée qu'i s'étiant arandgé pe n'in zèn avà.

Le Jan éte bin un pou importò, surtout quand sa blaga éte voidi; mès l'aprinti aprenit vite a l'amato' ava quòques pipès de tabac.

Quant a la mètra, l'éte trop grèfa pé se lâcher cacolà; ses vâsines dijant même que le refindève la bourra de ses tchèvres pe n'in fère de varmicèle. I la crevive de vère et'avanglus de Bartaud cèpò ou cantâr ò din le bacon sin pevâ payer pe son travat la nœritûra que le li faisève partant bien afanò otramint.

I li falève fère son lié, cèpo le bôs, quòre d'équi, cuavier la maison et la cuer, fromager les tchèvres; le li lassève pòs una minûta de répit. Ave-t-èlli pòs essailé de li fère lavò ses souses, sa semîsi et son mœgu? Mès les ôtres fenas se foutîront telamint d'èlla que li n'ousit pòs s'y intétò.

Et partant le poure aprinti étève de bon comand ét rin maladrit, ét saie qu'i falisse fère una fusò, passò un fi ou remisse ò din le pigne, remondò ò incolò una lonzeur, a save deza bien s'in tirer quand la carama arrivit.

Les maîtreschez qui il arriva lors de la foire de la St André étaient bien les plus avarés du bourg.

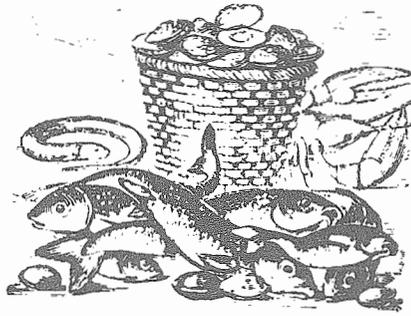
L'homme répondait au nom de Jean et la femme à celui de Claude. Je n'ai pas su s'ils avaient des enfants; mais je pense qu'ils s'étaient bien arrangés pour n'en point avoir.

Jean était bien un peu colérique surtout quand sa blague était vide; mais l'apprenti sut vite l'amadouer avec quelques pipes de tabac.

Quant à la patronne, elle était trop acariâtre pour se laisser cajoler; ses voisines disaient même qu'elle refendait les poils de ses chèvres pour en faire du vermicelle. Cela lui était un crève-cœur de voir ce goinfre de Barthélémy couper dans le chateau ou le lard sans être encore capable de rembourser par son travail la nourriture qu'elle lui faisait pourtant bien gagner autrement.

Il fallait qu'il fit son lit, qu'il coupât le bois, fît la provision d'eau, balayât la maison et la cour, préparât la litière des chèvres; elle ne lui laissait pas une minute de répit. N'avait-elle pas essayé de lui faire laver ses chaussettes, sa chemise et son mouchoir? Mais les autres femmes se moquèrent d'elle tellement qu'elle n'osa pas s'y obstiner.

Et pourtant le pauvre apprenti était docile et point maladroit, et soit qu'il fallait faire une fusée, passer un fil au remisse ou dans le peigne, remonter ou encoler une longueur, il savait déjà bien s'en tirer, quand le carême arriva.



Alors, i fallit plus parlò de
baconailli pe gòuto, même la dimani,
a la pléssi, la mètra bitit sus la
tòbla, tus l'òs zeurs, des hòrins
salòs, et quòquervàs de matefams
de séilla a l'huile de çou.

Notron comis s'in regalève
pòs trèp, mès a s. ou faisòve pòs
conàtre, étant de stòs pe qui tet
ce que rintre fait vintre, pœuvu
qui nin àie prè; i fut pòs le còs.

V'elant mintò li fère gògner
tètes les induljences de la caràma,
la Yauda ne li baillit que les
tètas de l'òs hòrins. Le povere
Bartaud éssailit bin de reclamò
una pòrt un pou plus groussa,
mès la mètra li repondit :

« - I ést la caràma, mon garçon;
i faut fère penitinci ! »
L'aprinti fit vite sou de mindger
son pan sé ét, pe fère comprendre que
le vîvre dàt être a la mesura du
travàt, a çanzit sa mœda de
tracòlò.

Adonc, i l'intindiront que
çantove a çòque còp de batant :
« - La tètà de l'hòrin ! La tètà de
l'hòrin ! » qu'a prononçòve bien
plan.

Alors, il ne fallut plus parler de salaison
pour les repas, même le dimanche ; à la
place la patronne mit sur la table, tous
les jours, des harengs salés et quelquefois
des mate-faim de seigle à l'huile
de colza.

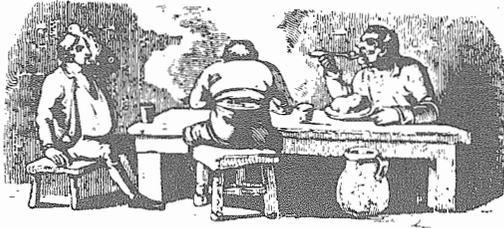
Notre garçon n'en faisait pas un bien
grand régal, mais il ne le faisait pas
connaître, étant ceux pour qui tout
ce qui entre fait ventre pourvu
qu'il y en ait suffisamment : ce ne
fut pas le cas. Voulant sans doute
lui faire gagner toutes les indulgences du
carême, la Claude ne lui donna
d'abord que les têtes de harengs. Le
pauvre Barthélémy essaya bien de
réclamer une portion un peu plus grosse,
mais la maîtresse lui répondit :

« C'est la carême, mon garçon, il
faut faire pénitence ! ».

L'apprenti fut bientôt las de manger
son pain sec, et pour faire comprendre
que la nourriture doit être en proportion
du travail, il changea l'allure du
tissage.

Alors, ils l'entendirent chanter à
chaque coup de battant :

« La tête du hareng ! La tête du
hareng ! » qu'il prononçait très
lentement.



«- Zan ! qu'ia qu'a dit stu drôle ? »
 «- E' intinds bin assî bien que mà ! »
 «- Oua, mès, que te qu'a vout dire ? »
 «- Ah ! bin, demande - li ! ».

La Yauda s'intétit pindant una semana a li donò que les têtas de los pàissons, et de son côté, le Bartaud continuillit de tître a la cadenci de sa çanson.

La semana après, le sat minzit les têtas, et le garçon recevit têtes les coués de los hòirins. La cadenci du batant çanzit tant si pou in même tîmps que le refrain :

« La coua de l'hòirin ! La coua de l'hòirin ! »

- « Intinds - tu, Zan ? Qu'ia qu'a cante vère stu gamin ? »

- « Oua ! a çante la coua de l'hòirin ! »

La coua de l'hòirin ! In atindant la cepe se fait pòs vite, et, a fourci d'écôrcher l'òs pious, t'aròs que les piaus ! ».

Stu couillon de Zan in disit pòs mé ; al ave pou de sa fena séqu'ia mé que de rin, et, pòs mò gremand, i li déplasoive pòs de partadger ava ièlla la pòrt du comis.

Pindant inccere dues semànes, i fut quèstion que de la coua de l'hòirin. A la fin, partant, un zeur que la gréfa ète mieu's t'èrnò,

« Jean ! que dit-il cet enfant ? ».

« Tu entends aussi bien que moi ! ».

« Oui, mais qu'est-ce qu'il veut dire ? ».

« Ah ! bien, va le lui demander ! ».

Pendant une semaine, la Claude s'entêta à ne lui donner que les têtes des poissons, et de son côté, le Barthélémy continue de tisser à la cadence de sa chanson.

La semaine suivante, le chat mangea les têtes et le garçon reçut toutes les queues des harengs. La cadence du battant changea un peu en même temps que le refrain :

« La queue du hareng ! La queue du hareng ! ».

« Entends-tu, Jean ? Que chante-t-il maintenant ce gamin ? ».

« Oui ! il chante : la queue du hareng ! la queue du hareng ! En attendant, la coupe ne se fait pas vite et, à force d'écôrcher les pous, tu n'auras que leurs peaux ! ».

Ce poltron de Jean n'en dis pas davantage ; d'une part, il avait quelque peu peur de sa femme et d'autre part, assez gourmand, il ne lui déplaisait pas de partager avec elle la portion de l'apprenti.

Pendant encore deux semaines, il ne fut parlé que de la queue des harengs. A la fin, cependant, un jour que la mauvaise était mieux disposée,

i li bailliront los dōs bouts de la bête :
« la têt' et la coua ! la têt' et la
coua ! » chantiront alors le batant et
l'ouvi et la naveta se mētīt a courre
plus vītre din la foulure.

I fit come un éluaide din la
sarrveta de les duēs crœpīres, quand
i bailliront ou garçon sa pōit
intīri.

Adonc, i falit intīndre la çanson
du batant et de la naveta :

« - L'hoīn tot intī ! L'hoīn tot
intī ! » disove la vois du tracolus ;
Zoum ! zoum ! zoum ! repondōve le batant ;
frite ! frite ! rigōlavē la naveta in
lāmbrant .

Alors, l'avarici dēfit cin que le
s'ētōve crevō de fōre, et cōque zeur los
plus grōs pāssons fūrōnt pe le commis, si
bien qu'après les Pōques tant qu'a
la fin de son tīmps, noutron malin
de Bertaud se fit passō pe le bē
los uēs los plus frēs et le bacon le
plus mēgre, et niūllin n'y pardit cin .

ils lui donnèrent les deux bouts de la bête :
« La tête et la queue ! la tête et la queue ! ».
chantèrent alors le battant et l'ouvrier ; et
la navette se mit à courir plus vite
dans la foulure.

Ce fut comme un éclair dans la cervelle
des deux avares quand ils donnèrent au
garçon sa part entière.

Alors il fallut entendre la chanson du
battant et de la navette : « Le hareng
tout entier ! disait la voix du
tisserand ; « Zoum ! Zoum ! » répondait le
battant ; « Frite ! Frite ! » riait la
navette en bondissant.

Alors, l'avare changea de système,
et chaque jour désormais les plus gros
poissons furent pour le commis, si bien
qu'après Pâques et jusqu'à la fin de
son engagement, notre malicieux
Barthélémy, se fit passer par le bec
les œufs les plus frais et le lard le
plus maigre. Chose curieuse : personne
n'y perdit rien.



LA PIARRETA

J'â intèndu contò pe ma mère qu'après la Révoluchon, moncheu Papillon devint tèt de bon curò de San Marcèt et, qu'à causa de tètes les misères qu'al ave indurò, a fit vîeus de boen' hûra.

Depus l'ontemps a n'ave plus de dints, i le zànòve fòrt pe parlò, s'ûie quand a prêçòve, s'ûie quand a confessòve, et cème alors a parlòve touzèu fransais, les lûches de la parèci, surtout les fenes, le compreniant s'ècrivent tèt de travèrs.

Y ave alors, du lò de les Entressières, un marrère qu'is apeliant le Bobicòrd ; stu Bobicòrd ave une fena plus nîeci qu'una faille. de stes fenes que craillont que lès pèlèts fant des uès sus le fumî, et que stes uès contènont una sòrta de sarpint, le basili de les vèpres.

Malheur, que les diont, a celu qu'avîse sta sarpint ! A devindra avùille avant sa mòrt !!

Un zeur, ze craille qu'i ète l'avant-veilli de la Toussaint, sta fena venit au beurg de bon matin pe se confessò. Moncheu Papillon venòve de finî sa messa. In vrâ libaque se respète, la Piarreta (z'avins ôbliè de vès dire son nom) ète sèrda cème un tupin i èst donc a la sacristi que le bon curò la confessit. Quand l'ait fini de dire sès péchés, al èssailit de li donò de bons conseils, et a finissit in li disant :

LA PIERRETTE

Ma mère m'a raconté qu'après la Révolution, monsieur Papillon devint définitivement curé de Saint-Marcel et, qu'en conséquence des misères qu'il avait eu à supporter, il fut vieux de bonne heure. Depuis longtemps il n'avait plus de dents ; cela le gênait beaucoup soit pour parler, soit pour prêcher ou pour confesser, et comme en ces cas il ne se servait que du français, les nigauds de la paroisse, surtout les femmes, souvent comprenaient de travers.

Il y avait alors, du côté des Entressières, un terrassier qui s'appelait Bobicard, lequel avait une femme plus niaise qu'une brebis, de ces femmes, à qui l'on fait croire que les coqs font des œufs sur le fumier, et que ces œufs contiennent un reptile, le basilic dont il est parlé dans les psaumes.

Malheur ! disent-elles, à celui que ce serpent regarde ! il sera aveugle avant sa mort.

Un jour, je crois que c'était l'avant-veille de la Toussaint, un bon matin, cette femme vint au bourg de St Marcel pour se confesser. Monsieur Papillon venait de finir sa messe. En véritable imbécile qui se respecte, la Pierrette (j'avais oublié de vous dire son nom) était aussi sourde qu'une marmite ; ce fut donc à la sacristie que le bon curé la confessa. Quand elle eut fini l'aveu de ses fautes, il lui donna quelques conseils qu'il finit en disant :

« Allez en paix et ne pêchez plus, qu'il prononça : ne péchez plus ». Mais la Piarrata comprit : ne pissez plus, in parlant sin respèt. La vaquia que s'in-
vait fòrt innocèlla : cœmint que l'abœve fère pe ne plus picher ?

Quand l'arrivit a sa mason, le Bobicard ète modò ou travat ava son panî, et ne devòve revenî qu'à la nè. Le se metit a fère son manaze cœme de catûma, in se dœmerant tœlamint pe rattrapî son tîmps que l'ète franc tîmpa quand l'ait tœt brtò in plœssi et que l'ave grand sà.

Mès la pinsò que de bœre li rindrèt sa penitinci plus tarrîbla, l'impœsit de goetò ou bassin, et la vaquia modò in çamp ava ses failles et un bon comincemint de besoin.

Cœta la zeurnò, i fit frœcœlit, et çœque vâ qu'una de ses bœtes se soçazœve, la pouva fœra l'inviœve èt vailloœve venî le martijre. Si incœre l'ave pu restò azœcha, le vintre bien campò sus les couâsses, i arèt pu paradœger, mès le n'ave zin de zin pe fère les viriœs, èt i li falœve que tœœp soœvint cœdre après ses failles.

« Allez en paix et ne pêchez plus, qu'il prononça : ne péchez plus ». Mais la Pierrette comprit : ne pissez plus, parlant sans respect. La voilà très ennuyée : comment allait-elle faire pour s'abstenir d'une fonction aussi indispensable ?

Quand elle arriva chez elle, le Bobicard était parti au travail avec son panier, et ne devait revenir qu'à la nuit. Elle se mit à faire son ménage comme de coutume, en s'agitant tellement pour rattraper son temps qu'elle était toute en sueur quand tout fut remis en place, ce qui lui donna bien soif.

Mais la pensée de boire lui rendrait sa pénitence plus terrible, l'empêcha de porter le bassin à ses lèvres et la voici qui part au pâturage avec ses brebis et un peu de... besoin.

Toute la journée il fit légèrement froid et humide, et, chaque fois qu'une de ses bêtes se soulageait, la pauvre femme l'enviait et prévoyait son martyre. Si encore elle avait pu rester accroupie, le ventre bien campé sur les cuisses, cela aurait été plus supportable ; mais elle n'avait point de chien pour faire les tournées et trop souvent il lui fallait courir après ses brebis.



Din la serinò, i devenit de pis in pis, et vé quatre hères, le sintit les coliques deveni si fortes qu'àiant pou de meurì sus l'òs crèts, le ramenit son troupeau a l'étrèble. L'èssailit bin d'alumò le fué pe fère la sœpa de son heume, mès le besoin devenòve plus fòrt, et l'ave biau sarrò les couàsses tant que le pòve, le sintòve magrò tœt quòques goetes que s'ècapiant.

Et la vaquià que se mete a plurò. Le beurlòve franc còme una brava quand le Bobicòrd s'amenit.

Al àtt mille pànes pe savà ce que la faisòve beurlò de la sòta. Dré qu'a nin saçit la ràson, a se metit à cœdre de tœtes ses zambes vé le beurg, onque al arrivit si halenò qu'a fit un momint sin pœvè dire una parola.

Monsieù Papillon l'acutit d'abord sin rin comprindre de ce qu'a li disòve ; quand a fit seur de pas se trompò a disit ou inarrièrè :

« - Votre pauvre Pierrette est donc aussi dure du cerveau que des oreilles ? Je ne lui ai pas dit : Ne pissiez plus, mais ne pécez plus. Allez vite, mon ami, tirer de peine votre pauvre femme ! »

Et vaquià mon Bobicòrd que reprind ses zambes à son cœr et qu'arpinte, qu'arpinte pe vite délivrò sa fena. A pàna arrivò in Frognà, a se metit a criò de tœtes ses forces :

« - Pissi, Piarreta, le curò ouil a dit ! »

Mès la pouva Piarreta se roulòve pe la màson et, pe bien de ràsons, le pòve

Dans l'après midi, cela devint pire, et, vers quatre heures, elle sentit les coliques devenir si violentes qu'ayant peur de mourir sur les hauteurs, elle ramena son troupeau à l'étable. Elle essaya bien d'allumer du feu pour faire le souper de son mari mais le besoin augmentait toujours et, vainement serrait-elle ses cuisses de toutes ses forces, elle sentait malgré tout quelques gouttes s'échapper.

Et la voilà qui se met à pleurer. Elle beuglait tout à fait comme une génisse quand le Bobicard revint.

Il eut mille peines pour savoir ce qui la faisait pleurer pareillement. Dès qu'il en sut la raison, il se mit à courir à grandes enjambées vers le bourg où il arriva si haletant qu'il fut un moment incapable de dire une parole.

Monsieur Papillon l'écoula d'abord sans rien comprendre de son discours ; quand il fut sûr de ne pas se tromper, il dit au terrassier :

« Votre pauvre Pierrette est donc aussi dure du cerveau que des oreilles ? Je ne lui ai pas dit : ne pissiez plus, mais ne pécez plus. Allez vite mon ami, tirer de peine votre femme ! ».

Et voici mon Bobicard qui reprend ses grandes enjambées et qui arpenle, qui arpenle pour vite délivrer sa femme. A peine arrivé au Fragny, il se mit à crier de toutes ses forces :

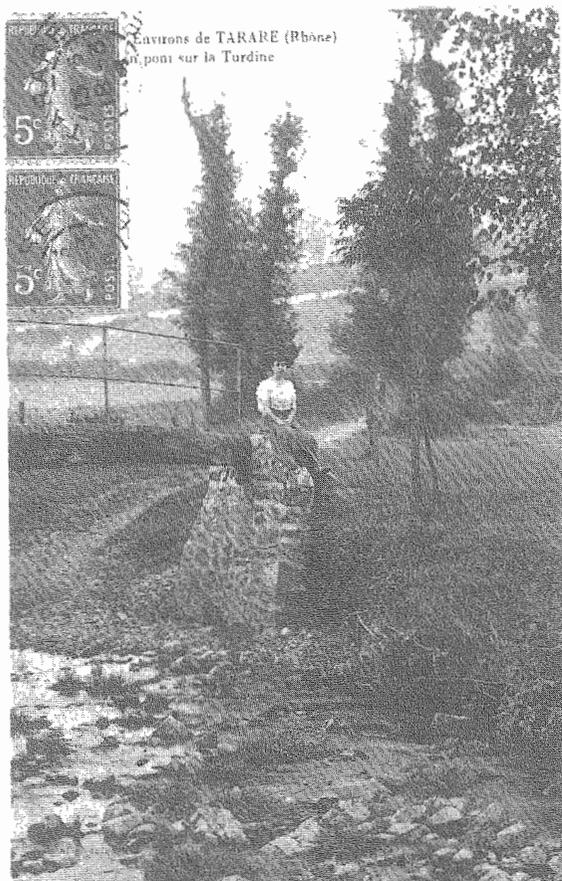
« Coule, Pierrette ! Le curé l'a dit ! »

Mais la pauvre Pierrette se roulait par la maison et, pour bien des raisons, ne pouvait

pòs intèndre son heume . Quand a fit
rintro èt que le pit le comprèndre, le
sortit defou in se tenant le vintre; mès
l'ave si couate qu'i li semblit d'abord
que tus lès partus étiant bouchés, et qu'
i fallit près d'un quòrt d'hûra pe
resatrapò le tìmpo perdu

pas entendre son mari. Lorsqu'il fut
rentré et qu'elle put l'entendre, elle sortit
dehors en se tenant le ventre ; mais le
besoin était si fort qu'il lui sembla d'abord
que tous les orifices étaient bouchés, et
qu'il lui fallut près d'un quart d'heure
pour rattraper le temps perdu.

F. Duperray



LA VAÇI DU POELE

Quique n'a jamès intindu dire : « *El est franc coeme la vaçi du Poele ?* ».
Eh ! bin, z'â vu des mondes que piant pòs èspliquè qu'ia qu'i volòve dire, et d'òtres que craillont qu'i ète qu'un conte pe fère rire. Stù conte èst pòs un conte, et de lòs tras acteurs : la vaçi, le paysan que la vindit, le brèçi que l'acitit, z'â connu ou moins le dari.

Il faut savà qu'avant la gara de septanta, y ave pòs d'abatoir publi a Caròre, et que còque marchand de viande : charcuti, brèçi ò gòrassi touòve vé sà les bètes qu'a volòve vindre, et que sta marchandì ète jamès visitò.

Et partant Dieu sait les salèperis que se mingent alors : bètes crevès ò malades, vieilles gòres, et coeme i s'in est debitò pindant toet le tìmpo qu'i ant fait le sumin de fàr. J'ave adonc mintò bin vint mille òmes a Caròre, et, coeme y ave gère que quatre brèçis, vos vaillis combien i devòve avà de gòrassis. De tus stòs - à le plus renomò de le Poele, que partòet is apeliant simplamint que le Poele assi malin pe roulò le paysan que per ingòro sòs clients.

Un jèur, a una fàri a Joux, i arrivit sus la plessi une gòra assi vieilli que le tìmpo ; le n'ave plus de cournes ; sès pòures zambes finzèliant de misèri, et son cuir que debèròve toet, ète colò a lòs òs. A sa vuilla, tus stòs qu'ètant sus la buri s'èbrèilliront de rire.

LA VACHE DU PAUL

Qui n'a jamais entendu dire : « Il est absolument comme la vache du Paul ? ».

Eh ! bien j'ai vu des gens qui ne pouvaient expliquer le sens de cet aphorisme, et d'autres qui croyaient que cette affirmation était extraite d'un conte pour faire rire. Ce récit n'est pas un conte, et de ses trois acteurs : la vache, le paysan qui la vendit, le boucher qui l'acheta, j'ai connu au moins le dernier.

Il faut savoir qu'avant la guerre de 1870, il n'y avait pas d'abattoir public à Tarare, et que chaque marchand de viande : charcutier, boucher ou gòrassier, tuait chez soi les bètes qu'il voulait vendre ; cette marchandise n'était jamais contrôlée. Et pourtant, Dieu sait les malpropretés qui se mangeaient à cette époque : bètes crevées ou malades, vieux animaux ; et combien il en a été vendu pendant tout le temps de la construction du chemin de fer. Il y avait alors à Tarare une population d'environ 20.000 âmes et comme il n'y avait guère que quatre bouchers, vous calculez quel était le nombre des gòrassiers. De tous ceux-ci le plus fameux était Paul, aussi capable de rouler le paysan que sa propre clientèle.

Un jour, sur le champ de foire de Joux, arriva une gòra aussi vieille que le temps ; elle n'avait plus de cornes, ses pauvres jambes tremblaient de misère et son cuir privé de crins restait collé à ses os. A sa vue, tous ceux qui étaient présents sur le champ de foire éclatèrent de rire.

« - Dis donc, Zantoine, onque t'is
près sta reliqua ? I'est mintô la
nourici de Noëlle din l'ôrsi ? »

« - Comint que t'os fait pe la consarvè
jusqu'a vere si vadrua ? »

« - I'est sarte parcé que te li'os baillé
que des cruises ? »

« - Bougre de geus ! Zantoine, ze t'achète
ta brava ; ze t'in baillé quaranta
sôs per imbôcônô les grôtes ! »

« - Girda lôs sôs, Piquebisi ; i poèrant
te fère falta pe payer la farma, et
voes avis biau se foutre de mi' et de ma
bêti, ze pôrie de fère fâri avant voes ».

Et en effet, y ave pos demi hûra que
la rigolada éte finia que le Paële s'
amenit sus la plèssi, et, dare, al
agcepit la pouira bêti pe la coua.

- « Combien ? qu'a dit. »

- « Cinq pistoles, que l'ôtre li
rijondit ».

- « Non, cinq-s-écus ! »

- « Ze pœs pos ; metis nou s-écus ! »

- « Cré mandrin de paysan ! te vâs bin
que ta garsi de vaçi vait crevô avant
midi ! Acûta ! ze vouas te dire un bon
mot, et ze foute mon camp si te dis non.

Baillé ta man ! In faci du bon Dieu que
noes vât et noes acûte, ze t'ôfre vint
francs, pès un sô de mé ! »

- « Allons ! allons ! moncheu Paële, voes êtes
pès rasonôble, i faut baillé séquia de
mé ! »

- « Pès un liard ! »

- « Allons ! i faut me promette, pe
dessus le marché, le cœur de la bêti.

« Dis-nous donc Jean-Antoine, où as-tu
pris cette relique ? ». « C'était sans doute la
nourrice de Noé dans son arche ? ».

« Comment as-tu fais pour la conserver
si vigoureuse jusqu'à présent ? ».

« C'est peut-être en ne l'alimentant qu'avec
des coquilles de tout genre ? ».

« B... de gueux ! Jean-Antoine, je te
l'achète ta génisse ; je t'en offre quarante
sous pour empoisonner les corbeaux ! ».

« Garde tes sous, Piquebise ; ils pourraient
te manquer pour payer ta ferme ; et vous
avez beau vous moquer de moi et de ma
bête, je gage de faire affaire avant vous ! ».

Et en effet, il n'y avait pas demi heure que
les railleries avaient cessé que le Paul se
montra sur la place et, de suite, il agrippa
la pauvre bête par la queue.

« Combien ! » dit-il.

« Cinq pistoles » répondit l'autre.

« Non, cinq-s-écus ! ».

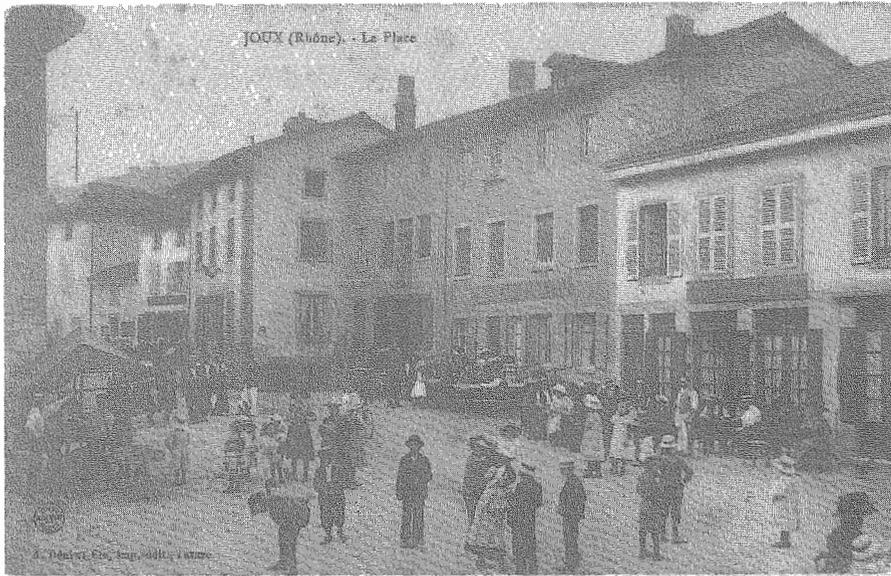
« Je ne peux pas ; mettez neuf écus ! ».

« Cré mandrin de paysan ! tu vois
bien que ta rosse de vache va crever avant
midi ! Ecoute ! Je vais te dire un bon mot,
et je m'en vais si tu dis non. Donne ta
main ! En face du bon Dieu qui nous voit
et nous écoute, je t'offre vingt francs,
pas un sou de plus ! ».

« Allons ! Allons, monsieur Paul, vous
n'êtes pas raisonnable ; il faut me donner
quelque chose de plus ! ».

« Pas un liard ! ».

« Allons, il faut me promette, par
dessus le marché, le cœur de la bête ».



*Z'irai le quère deman la serinò.
Z'ans una moudò dilun; i faudra
bin stu timps pe le fère marinò din
le vin! »*

*- « Pe te fère vère que ze sus bon heume,
ze voele bien te gardò te gardò le
cœur de ta gôca, mès te vais payer
pœt pe réglò. »*

*Ainsi fut fait. Le lîndeman, noutron
Zantoine s'amène çis le Poèle et ne
trève que sa fena a qui a demande
le cœur de la vaci*

*- « Mba fon! mon poure heume, ze
comprene rin a ce que vœs me dites.
Si vœs pis atindre un momint, le Poèle
est pòs tî; a tardera sarte pòs de
rintro. »*

*Le Zantoine, qu'ave d'ôtres
cœmichons a fère, allit a son ouvra et
trévit le Poèle din la rue.*

*- « Poure heume! que disit stu
tî; te me vâs bien innœillé! »*

- « Parquâ donc! »

- « Parce que..... »

« J'irai le chercher demain après-midi.

Nous avons une corvée lundi : il faudra
bien ce temps là pour le faire
mariner dans le vin ! ».

« Pour te faire voir que je suis bon homme,
je veux bien te garder le cœur de ta gôre,
mais tu vas payer chopine pour le régler ! ».

Ainsi fut fait. Le lendemain, notre
Jean-Antoine s'amène chez le Paul et ne
trouve que sa femme à laquelle il réclame
le cœur de la vache.

« Ma foi ! mon pauvre homme, je ne
comprends rien à ce que vous me dites. Si
vous pouvez attendre un moment, le Paul
n'est pas là, il ne tardera pas à
rentrer ! ».

Le Jean-Antoine, ayant d'autres
commissions à faire, alla à son travail et
trouva le Paul dans la rue.

« Pauvre homme gémit celui-ci,
tu me vois bien ennuyé ! ».

« Pourquoi donc ? ».

« Parce que..... »

- « J'est pòs a causa de ma vachi ? »
 - « Ma foi ! si ! »
 - « Comint donc ? »
 - « Mon brève ami, ta vachi n'ave
 ni cœur, ni corò ! »
 - « Pòs rin possible ? Eh ! bin, in y
 pinsan bien, i m'étonne franc pòs :
 sta bougra de grand tcherègni
 se cusòve a la rà ! »

« Ce n'est pas à cause de ma vache ? ».
 « Ma foi si ! ».
 « Comment donc ? ».
 « Mon brave ami, ta vache n'avait
 ni cœur, ni chorée ! ».
 « Ce n'est pas possible ! Eh bien en
 y réfléchissant, cela ne m'étonne pas :
 cette grande charogne se couchait dans
 le sillon ! ».

F. Duperray



LE BOENET DE LA LAITIRI

Quand z' étins pitit, i n' éte si môtrua farma que ne portisse in villa le pou de lait que ses bêtes li doniant : vaches, tchèvres, failles. D' is aviant pu, is aviant mintô trait les càyes, les lapines, et les pelailles, et incœre i faisôve si pou de marchandi que soevint i falôve se disputô per açitô una gôta de lait que sintôve mê la bousa que la crâma.

I ést pès que lôs paysans de stu tîmps fissont mê fenaillants que stôs d' anné; mès i conâtchant p' incœre lôs moyins de fère picher la pœssi à la bâta.

Vœs comprenis bin qu' i éte pès soevint lôs heumes que pôrtiant le lait a la villa; is aviant ôtres sôuses a fère. Le plus soevint i éte de zeunes sarvintes que fajant stu comarce tus lôs zeurs; mès i falôve que les sachant comptô la monaya et ne restiôssont pès trop longtemps pè fère la coersa. Quand a lôs sôs que les deviant rapôrtô, lôs maîtres in fajant le compte in mesurant le lait ou départ. Magiô cin, stes madrôs arriviant toujours a roulô patrons et clients, cœme ze vouas vœs ou contô.

LE BONNET DE LA LAITIERE

Quand j' étais enfant, il n' était si misérable ferme qui ne portait à la ville le peu de lait que ses bêtes lui donnaient : vaches, chèvres, brebis. Si on l' avait pu, on aurait peut-être trait les truies, les lapines, jusqu' aux poules, et encore cela faisait si peu de marchandise que souvent il fallait se quereller pour acheter une goutte de lait qui sentait plus la bouse que la crème.

Ce n' est pas que les paysans de cette époque fussent plus paresseux que ceux d' aujourd' hui ; mais ils ne connaissaient pas encore les moyens de faire couler la mamelle dans le seau.

Vous comprendrez bien que ces hommes ne portaient pas souvent le lait à la ville ; ils avaient autre chose à faire. Le plus souvent c' étaient de jeunes servantes qui faisaient ce commerce tous les jours ; mais elles devaient savoir compter la monnaie et ne point mettre trop de temps pour faire la course. Quand à l' argent qu' elles rapportaient, les maîtres en faisaient le compte en mesurant le lait au départ de la ferme.

Malgré cela, ces madrées arrivaient toujours à tromper patrons et clients, comme je vais vous le conter.





Du lò de les Lonères, is aviant a farmò una gaillòrda, fòrta còme un vòlet, plus dégòrdia qu'una çambèrri. I l'apeliant la Maïa, ze craille. Bien loin d'être fòtcha de la troeta qu'i li fayant fère avà ses bœtèlles a bœt de bruis, pe rin ou monde, le n'arèt vœlu nin ètre dispinsò.

Din lès comincemints, le fit bien lu compte a tœt le monde, mès le fit pòs lortimys a comprindre qu'i li falòve retrœvò l'usura de ses cœtilles et de sòs sabets. Le comincit pe rògner sus la mesùra; mès i réusissòve pòs touzeu; y a tant de mondes que sont pòs rasonnòbles et que comprennent pòs lès besòins d'una pouva sarrinta.

Quand arrivit la caràma, noutra filli àit a luttò contre una tintachon apœvantòble que la fit succombò, lissè! Din na màson onque le portòve le lait, le vit un zeur un bœnet d'étamina avà de gros shœques de rubans de soie de plujeurs cœleurs. A li fit bin si invia que le se risquit a demandò son pris.

L'œvèrri li repondit que son plus juste pris ète de six francs. La Maïa li fit comprindre adonc que le pòve pòs y metre tant de sòs.

Au quartier des Lanières, on avait affermé une gaillarde forte comme un valet, plus dégourdie qu'une femme de chambre. On l'appelait la Maïa, je crois. Bien loin d'être fâchée de la trotte qu'on lui faisait faire avec ses bouteilles au bout des bras, pour rien au monde elle n'aurait voulu en être dispensée.

Dans les commencements, elle faisait bien le compte à tout le monde; mais elle ne tarda pas à comprendre qu'il lui fallait retrouver l'usure de ses vêtements et de ses sabots. Elle commença par rôgner sur la mesure; mais cela ne réussissait pas toujours; il y a tant de gens qui ne sont pas raisonnables et ne comprennent pas les besoins d'une pauvre servante.

Quand arriva le carême, notre brave fille eut à lutter contre une tentation épouvantable qui la fit succomber, hélas! Dans une maison où elle portait le lait, elle vit, un jour, un bonnet d'étamine avec de gros nœuds de rubans de soie de plusieurs couleurs. Il lui fit tellement envie qu'elle se risqua à en demander le prix. L'ouvrière lui répondit que son plus juste prix était de six francs. La Maïa lui fit comprendre alors qu'elle ne pouvait pas y mettre autant d'argent.

- « Et si c'est par là que mon bonnet te tire les yeux, je veux bien te le lâcher pour cent sous, et je te le garderai jusqu'à tant que tu pourras le payer. »

Notre laitière comptait dans sa tête qu'il fallait vendre cinquante cuillères pour faire cent sous ; qu'il n'y avait pas bien moyen de filouter ses maîtres ; qu'en râclant encore plus sur la mesure elle risquait de perdre ses pratiques. Comment donc faire ?

Le bonnet était bien trop joli pour y renoncer !

Comme dans ce moment elle passait sur le pont en bas de la Bussière, le diable, plus malin que tout, lui fit comprendre qu'en ajoutant un petit d'eau à son lait tous les matins, elle aurait plus de marchandise à vendre et, par conséquent, une meilleure recette, sans que personne n'y connaisse rien.

Dès le lendemain, cette petite friponne commença ses baptêmes, d'abord rien qu'avec une mesure, puis peu à peu, avec deux ou trois. Pourquoi se gêner ? Les pratiques y consentant bien, à l'incontré, y eût des fèves que lui firent des compliments parce que son lait sentait moins la bouse que les autres et caillait moins souvent.

« Si c'est pour toi que mon bonnet te tire les yeux, dit la femme, je veux bien te le laisser pour cent sous, et je te le garderai jusqu'à ce que tu pourras le payer ! ».

En s'en allant, notre laitière compta dans sa tête qu'il fallait vendre cinquante cuillères pour faire cent sous ; qu'il n'y avait pas bien moyen de filouter ses maîtres ; qu'en râclant encore plus sur la mesure elle risquait de perdre ses pratiques. Comment donc faire ? Le bonnet était bien trop joli pour y renoncer. Comme à ce moment elle passait sur le pont en bas de la Bussière, le diable, plus malin que tout, lui fit comprendre qu'en ajoutant un petit d'eau à son lait tous les matins, elle aurait plus de marchandise à vendre et, par conséquent, une meilleure recette, sans que personne n'y connaisse rien.

Dès le lendemain, cette petite friponne commença ses baptêmes, d'abord avec une seule mesure, puis, peu à peu, avec deux ou trois. Pourquoi se gêner ? Les pratiques, au lieu de se plaindre, allèrent jusqu'à la complimenter parce que, disaient quelques femmes, son lait sentait moins la bouse que les autres et caillait moins souvent.



Enfin, toet allit de manière que, la veille de l'ôs Ramiaus, le pit importò son zôli boenet bien playé din un zôli papî, attatché avac una faveur.

Arrivò a les Plaines, le prenit invia d'avisò son amou de boenet bien a son èsi, avant de rintrò a la farma.

Adonc le s'arétit in haut du pont que travarse la rivîri de Jous, sus la roeta de Violâ.

Il faut dire que stu zeur le vint soeflève pe boefés, ce que fit que le s'arçocit pe déployer faveur et papî; mès, a pâna äit elli ouvrî le paquet que l'cura impugnit le toet et le foutit din la rivîri, juste a l'indrèt onque l'égi débaroule in grondant.

In vâiant cin, noutra sarrivta nin restit toeta ràdi; mès ze mintrins si ze disins que l'äit invia de suivre le boenet; le pinsit même pòs a gougner. Enfin, le soefle li étant revenu, le tindit l'ôs bras in geulant: « Mon poure boenet, l'osse! C'ètiòs venu pe l'égi, te t'in vais pe l'égi! Rin a dire: i est la justici.»

Quand s'ôs maîtres la vîront revenî, t'èta b'ossi, i li demandîront qu'ia que li ète arrivò. La Moäia se fit incære bien toerminto avant de repondre et pis le racontit toet sin rin ollier.

Adonc, i li firent comprindre que trompò et volò i est méma sousa, et le prometit de jamés plus recomincher.

Enfin, tout alla bien de manière que, la veille des Rameaux, elle put emporter son joli bonnet, bien plié dans un joli papier attaché avec une faveur.

Arrivée aux Plaines, elle prit envie d'admirer son amour de bonnet bien à son aise, avant de rentrer à la ferme. C'est pourquoi elle s'arrêta en haut du pont qui traverse la rivière de Joux sur la route de Violay.

Il faut dire que ce jour là le vent soufflait par rafales, ce qui la fit s'accroupir pour déplier faveur et papier; mais, à peine eut-elle ouvert le paquet que le vent saisit et jeta le tout dans la rivière, juste à l'endroit où elle fait une chute en grondant.

En voyant cela, notre servante resta toute raide; mais je mentirais si je disais qu'elle eut envie de suivre le bonnet; elle ne pensa même pas à pleurer.

Enfin la respiration lui étant revenue, elle s'exclama, les bras tendus: « Mon pauvre bonnet, hélas! C'est par l'eau que tu étais venu, c'est par l'eau que tu t'en vas! Rien à dire: c'est la justice!».

Quand ses maîtres la virent revenir, tête basse, il lui demandèrent ce qui lui était arrivé. Elle se fit encore bien questionner avant de répondre, puis elle raconta tout sans rien oublier. Alors, il lui firent comprendre que tromper et voler sont même chose, et elle promit de ne jamais plus recommencer.

LÔS LURONS DE SAINT-PÔTROEMÔ

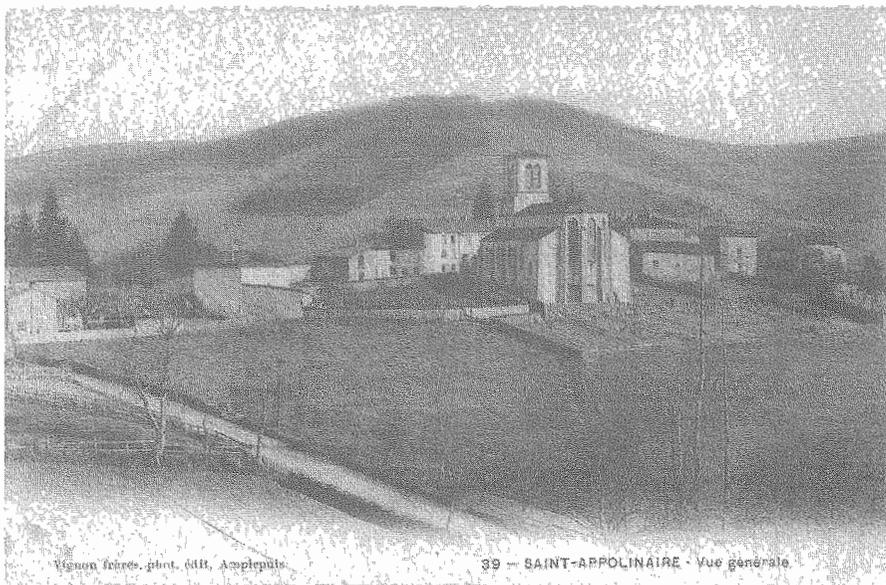
Din noutrôs invirons, ze conaçe pòs d'indrèt mè renòmò que Sant-Pôtroemò. Y in a que diont qu'i est a causa de ses biòtes; d'otres pinsont qu'i est parçe que, din lôs tîmps, y äit des curòs fòrt dégaridis; mès, le conte que ze vouàs dire vòs montrera que lôs habitants èt surtòt lôs mères de stu pays n'ant jamès ètò des lûbes èt que, nüüllin lué, on in vât d'assi bons lurons.

I faut vòs dire qu'is ètiant tus de bons crètiens, manquant jamès la messa, pòs soervint les vèpres, et se disputant que portò la banîri a la pro-cichon. Adonc i arrivit que, pou a pou, l'èlisi se trovit troep pitita, èt qu'alòrs los heumes, que se metiant, còme in tus pays, près de la pourta, débòrdiront sur la plèssi. Tant qu'i fit bon tîmps, i allit prae bien; mès quand i plerit a grand seillès, et surtòt quand les mouçes blançes se metiront a tombò, i çanzit de mœda.

Ze sàs pòs comint i se fèsòve, mès, drè que lôs ofices ètiant cominchés, y ave plus moyin d'intrò din la çapela èt, qué tîmps qu'i fîsse, lôs daris arrivòs deviant restò defou. Si au moins y ave äiu ûna galbenîri devant la pourta!

À çò pou, la cetîma se prenit d'allò se metre à la souta din les màsons les plus près; l'aubârzi in ète iuna, èt, ma fon, que vœlis-vœs que fasse un heume qu'intre din l'aubârzi? Pe ne pòs l'ære tœt soelet, a fait çin a un ami èt, de bateïlli in còfé, de còfé in roquïlli, de roquïlli in pœt pe comptò, la nè arrivòve èt lôs çumins ètiant plus ètrèts que le madin.

Èt donc vòs comprenis bin que les fenes brüyant quand lus heumes arriviant, lus çapians de travars èt la sarvèla èteu, si bien que la diemani n'ète plus que le zeur du sabat.



Vision d'après. phot. éd. A. G. L.

39 - SAINT-APPOLINAIRE - Vue générale

Après avà pinsò, repinsò, carculò, recarculò de toetes les manières, le curò avà sòs fabricchins alliront trovè le mère du pays, pe li fère comprindre que, pe ramenò la pé din sa comûna, i deviant agrandi l'élisi de quòque fasson.

« Agrandi l'élisi ? Mès avà quia ? Los massons travaillent pòs pe rin ! »
- « J'ou sans bin, noutron mère ; mès, in demandant du seccer ou gouvèrnemint, in fésant des quêtes, ze pœrions mintò œvri la dispinsa, surtoet si la comûna fœrnissève le gòr et la pûra, et si lòs beavis fajant lòs sarailomints de lu boena volontà. »

- « Vœs parlis bien, noutron moncheu, que disit le mère, mès vœs savis assi bien que mà qu'ava Luis Filipe ze pœrions avà de seccer per un sumin, mès jamès pe les souses de religjon. I faut donc trovè ètre souse, et vaquia a quia que ze pinse et que nœs farans : Y a des heumes à Sant-Potrœmò, des heumes solides qu'ant pou de rin, de francs lurons. In de stòs zeurs ze vouàs tu lòs convoquè et vœs varris le bon travail ze van fère ! »

Din stu temps, on bitève mère le plus rûce de la comûna, ò celu que fésève le mè des imbariôs ; tant pis si a ne save pòs lire. Le magistrat de Sant-Potrœmò ète incœre pis que lòs ètres et prenève los heumes instruits pe des imbeciles ; i èst parquia le curò ne disit plus rin et se prometit de foutre le camp le zeur de la convocachon.

Adonc, quòque temps après, stu dœgerdi de mère fit veni tus sòs lurons avà des utis, que comincèront a creusò un fossò toet le teur de l'élisi, et quand a fit assez priord, tus stòs gailloids lassiront defou, le long de lòs mûs, lus blòdes et lus zilet, et intrèront din le botimint in tressant les manges de lus gemises ; puse lòs vaquia que se metont a poussò lòs mûs de toetes lus fources.

Pendant stu temps, un étranzî, un pattî mintò, passit din le beurg avac una cariòla. Varyant toetes stes besœgnes a bès din le fossò, a fut pòs long a les amassò et a foutre le camp, si bien que le mère ètant sœtu de la çapèla tandis que sòs heumes repreniant lu sceffe, a se metit a criò : « - Venis vère tus ! J'av fait de bon travail ! Avertis : noutròs èfets sont tus œs lòs mûs ». I sœtiront dare in fésant de grands écomòs pe fère plâsi ou mère que li varsit una boena varriò a çœcun.

Mès i fit un 'œtra çanson quand is arrivèront véielleus : « - Quia que t'òs fait de ton zilet ? - Onque t'òs lâché ta blòda ? ». I fallit èpliquè toet ce qu'is aviant fait et œemint is aviant agrandi l'élisi. Ah ! maleur de maleur ! I fit pòs fini !

« - Bougre de lûbes que vœs êtes tus ! Mon Dieu, que lòs heumes sont bêtis ! Vœs avis donc pòs compràs que le œvart vœs arèt èrvillé œme de rats si lòs mûs aviant bugé ? Voutron zeguènèt de mère, magrò tus sòs imbariôs, èst incœre mè zœurla que vœs ! »

Dèpus stu zeur, i parât que lòs môles de Sant-Potrœmò n'intreprènont plus rin sin la parmichon de lus fumèles.



Sous bois aux environs de Tarare

LES LURONS DE SAINT- APPOLINAIRE

Dans nos environs, je ne connais pas d'endroit plus renommé que Saint-Appolinaire. Il y en a qui disent que c'est à cause de ses bigottes ; d'autres pensent que c'est parce que dans le temps, il y avait des curés fort dégourdis ; mais le conte que je vais vous dire vous montrera que les habitants et surtout les maires de ce pays n'ont jamais été des idiots et que nulle part on voit d'aussi bons lurons.

Il faut vous dire qu'ils étaient tous de bons chrétiens, ne manquant jamais la messe, pas souvent les vêpres, et se disputant pour porter la bannière à la procession. Alors il arriva que, peu à peu, l'église se trouva trop petite, et que les hommes qui, comme dans tous les pays, se mettaient près de la porte, débordèrent sur la place. Tant qu'il fit beau, ça alla assez bien, mais quand il plut à grands seaux et surtout quand les mouches blanches se mirent à tomber, ça changea de note.

Je ne sais pas comment cela se faisait, mais dès que les offices étaient commencés, il n'y avait plus moyen d'entrer dans la chapelle et, quel que soit le temps, les derniers arrivés devaient rester dehors. Si au moins il y avait eu un porche devant la porte ! Peu à peu, la coutume se fit d'aller se mettre à l'abri dans les maisons les plus proches ; l'auberge faisait partie de celles-ci et, ma foi que voulez-vous que fasse un homme qui entre dans l'auberge ? Pour ne pas boire seul, il fait signe à un ami et, de bouteille en café, de café en roquille (= bouteille graduée), de roquille en pot si l'on compte, la nuit arrivait et les chemins étaient plus étroits que le matin.

Et dans ces conditions vous comprenez bien que les femmes grondaient quand les hommes arrivaient le chapeau de travers et la cervelle de même, si bien que le dimanche n'était plus que le jour du tapage.

Après avoir pensé, repensé, calculé, recalculé de toutes les manières, le curé avec ses fabriciens alla trouver le maire du pays pour lui faire comprendre que, pour faire revenir la paix dans sa commune, on devait agrandir l'église de quelque façon que ce soit.

«Agrandir l'église ? Mais avec quoi ? Les maçons ne travaillaient pas pour rien !».

«Je le sais bien, notre maire ; mais en demandant du secours au gouvernement, en faisant des quêtes, on pourrait peut-être couvrir la dépense, surtout si la commune fournissait le sable et la pierre, et si les bouviers faisaient le charroi avec leur bonne volonté».

«Vous parlez bien, cher Monsieur, dit le maire ; mais vous savez aussi bien que moi qu'avec Louis-Philippe on pourrait obtenir de l'aide pour un chemin, mais jamais pour ce qui touche à la religion. Il faut donc trouver autre chose, et voici ce à quoi je pense et qu'on va faire : il y a des hommes à Saint-Appolinaire, des hommes solides qui n'ont peur de rien, de vrais lurons. Un de ces jours je vais les convoquer et vous verrez le bon travail qu'on va faire.

A cette époque on mettait comme maire le plus riche de la commune ou celui qui faisait le plus d'embarras ; tant pis s'il ne savait pas lire. Le magistrat de Saint-Appolinaire était encore pire que les autres et il prenait les gens instruits pour des imbéciles ; c'est pourquoi le curé ne dit plus rien et se promit de ficher le camp le jour de la convocation.

Voici que, quelque temps après, ce dégourdi de maire fit venir tous ses lurons avec des outils et ils commencèrent à creuser un fossé tout autour de l'église ; quand celui-ci fut assez profond, tous ces gaillards laissèrent dehors, le long des murs, leurs blouses et leurs gilets et ils entrèrent dans le bâtiment en retroussant les manches de leurs chemises. Puis les voilà qui se mettent à pousser les murs de toutes leurs forces.

Pendant ce temps, un étranger, un chiffonnier peut-être, passa dans le bourg avec une cariole, voyant tous les vêtements à terre dans le fossé, il ne mit pas longtemps pour les ramasser et pour déguerpir, si bien que le maire qui était sorti de la chapelle tandis que les hommes reprenaient leur souffle, se mit à crier : «Venez voir tous ! On a fait du bon travail ! Regardez : nos effets sont tous sous les murs». Ils sortirent aussitôt en poussant de grandes exclamations pour faire plaisir au maire qui versa à chacun un bon verre.

Mais ce fut un autre refrain quand ils arrivèrent chez eux :

«Qu'est-ce que tu as fait de ton gilet ? Où as-tu laissé ta blouse ?».

Il fallut expliquer tout ce qu'ils avaient fait et comment ils avaient agrandi l'église. Ah ! malheur de malheur ! Ce ne fut pas fini !

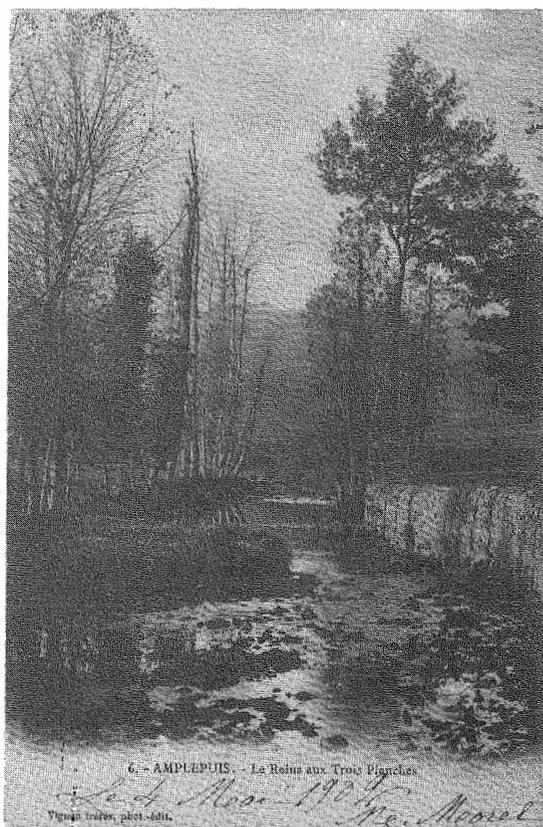
«Espèces d'imbéciles que vous êtes tous ! Mon Dieu, que les hommes sont bêtes ! Vous n'avez pas compris que le toit vous aurait écrasé comme des rats si les murs avaient bougé ? Votre crétin de maire, malgré tous ses embarras, est encore plus courge que vous !».

Depuis ce jour, il paraît que les hommes de Saint-Appolinaire n'entreprennent plus rien sans la permission de leurs femmes.



NOMS D'INDRETS

<i>Abrièla (l')</i>	L'Arbresle
<i>Affoux</i>	Affoux
<i>Amplepus</i>	Amplepuis
<i>Ancy</i>	Ancy
<i>Arbigny</i>	Albigny
<i>Bagnœle</i>	Bagnols
<i>Bessenà</i>	Bessenay
<i>Bibòs</i>	Bibost
<i>Bouè (le)</i>	Le Bois d'Oingt
<i>Bry (le)</i>	Le Breuil
<i>Bèilly</i>	Bully
<i>Bussiri</i>	Bussière
<i>Cœr</i>	Cours
<i>Cublisi</i>	Cublize
<i>Chambòs</i>	Chambost
<i>Chamelà</i>	Chamelet
<i>Chapelà (la)</i>	La Chapelle
<i>Chasà</i>	Chazay
<i>Chèssy</i>	Chessy
<i>Chiròssimont</i>	Chirassimont
<i>Chôrna</i>	Charnay
<i>Châsèlâ</i>	Chasselay
<i>Châtillon</i>	Châtillon
<i>Deràsy</i>	Dareizé
<i>Dime</i>	Dième
<i>Flurieu</i>	Fleurieu
<i>Frontenos</i>	Frontenas
<i>Jous.</i>	Joux
<i>La Chassagni</i>	La Chassagne



<i>Légnny</i>	Légnny
<i>Létrò</i>	Létra
<i>Liarque</i>	Liergue
<i>Lintilly</i>	Lentilly
<i>Longzissagni</i>	Longessaigne
<i>Losàna</i>	Lozanne
<i>Lyon</i>	Lyon
<i>Monçisò</i>	Machezal
<i>Montrocty</i>	Montrottier
<i>Naronda</i>	Néronde
<i>Neulisi</i>	Neulise

Olmes (les)
Panessiri
Ponçarò
Roana
Rœne
Sainti-Colombà
Sainti-Foy
Sainti-Pelle
Sant-Pierre
Sant-Apolonò

Sant-Gire
Sant-Garman
Sant-Jodòr
Sant-Genis
Sant-George
Sant-Jus
Santaferin
Sant-Farzué
Sant-Shemint
Sant-Iguèta
Sant-Julien
Sant-Laurint
Sant-Lut
Sant-Bé
Sant-Marcèt
Sant-Nisy

Les Olmes
 Panissières
 Pontcharra
 Roanne
 Ronno
 Ste Colombe
 Ste Foy
 Ste Paule
 St Pierre
 St Appolinaire
 St Cyr
 St Germain
 St Jodart
 St Genis
 St Georges
 St Just
 St Symphorien
 St Forgeux
 St Clément
 St Agathe
 St Julien
 St Laurent
 St Loup
 St Bel
 St Marcel
 St Nizier

Sant-Roman
Sant-Veran
Sant-Victeur
Sant-Vincent
Sarsà
Sarvaze (le)
Savigny
Tarnan
Tarore
Tasy
Tisy
Varsoana
Viçevena, Tisovena
Vilafrançi
Viola
Yin

St Romain
 St Veran
 St Victor
 St Vincent
 Sarcey
 Les Sauvages
 Savigny
 Ternand
 Tarare
 Theizé
 Thizy
 Valsonne
 Villechenève
 Villefranche
 Violay
 Oingt



MAXIMES ET PROVERBES

A bon vin zin d'insègni.
 A bon maître bon vòlèt
 A brebis tondua Dieu mesure la bisi
 A coutò du mò le remede
 A çòcum sufèt son mò
 A çòque ijau son nid est tiau
 A çò trou sa sevilli
 Adieu, panis, vindames sont fêtes
 A la coua le verin
 A la gâra cœme a la gâru
 Alors cœme alors
 A lôs ôtres cœme a tà memeu
 A l'ouvra on conât l'ouvri
 A la pressa vant lôs fous
 A mauvès ouvri pòs de bon uti
 A mauvési létu bœnes zambes
 Après la plus le bon temps
 A Paris cœme à Paris
 Après un temps in vint un ôtreu
 A quoque couou maleur est bon
 A tœt péché mèsericôrda
 Biens vòlos profitont pòs
 Bien fère et lâcher dire
 Bite pos la sœchat devant los bou
 Bon avarti in vaut dos
 Bon çin çasse de raci

Bon droit touzeu revint a son maître
 Ce qu'est fait est fait
 Ce qu'est fait reste pòs a fère
 Cœme a te fait fais-li
 Cœme on fait son lié on se çûçe
 Cœme te fais i te farant
 Cordani plus mò çouso
 Çompte pòs sus l'écuela de lôs ôtres
 Çarboni est maître vé sà
 Çin in via vaut mé que çivau crevò
 Çòcum son métier, les vaçes seront
 bien gardos
 Çòque saint vout sa çandèla
 Çumin batu baille zin d'harba
 Diferò est pòs perdu
 Din la zâna pòs de plasi
 Din un vieus pot se fait de bœna sepa
 Duis sûretés valont mé qu'ûna
 Zin de fué zin fumò
 Zin de fumò zin sué
 Zin de rousa zin-s-épîmus
 Etincèla fait grand fué.
 Fais ce que dâs, arrive que pot.
 Fais via que dîre
 Faut qu'una man lère l'ôtra
 Fauta de grîves, minze des mârles



Gôrde ûna pœri pe la sa.
 J'ist pœs fêta tus lœs zeurs.
 J'ist pœs tœt de vindre, i faut livrœ.
 J'faut zurœ de rin.
 J'n'a que lœs hortus que pardons.
 J'n'a rin de fait tant qu'i rœste a fêre.
 J'n'œst si bon çivau que ne bronçe.
 Jun de perdu, dôs de trœvœs.
 La chebra brœte onque l'œst atœcha.
 La pluma refait l'ijau.
 La pœclailli dat pœs çantœ devant
 son pœlet.
 L'œsse piœiller œt fais ton ourra.
 L'œssins lœs mœrts in pé.
 Le bossu vœt pœs sa bossi.
 L'œgi vœit touzeu a la revœri.
 Le maleur de l'un fait œœvint le
 boneur de l'œtreu.
 Le poure œst un lœdre : nuillin œe
 l'œvisœ.
 Le solœr luit pe tœt le monde.
 L'œcœjou fait le voleur.
 Lœs bons comptes font los bons amis.
 Lœs grœs minzont lœs pitits.
 Lœs luts se minzont pœs intr'œlleus.
 Lœs mœrts ont touzeu tort.
 L'œunion fait la fourci.
 Les mus ont des œilles.
 Mœaleur vint jamœs œœlet.
 Mœœson fœti, fœna a fœra.
 Mœœfia - te de l'œgi que œœurt.
 Mœœ on œst de fou, mœœ on rit.
 Mœœ vaut fœre œœvia que pœidiœ.
 Mœœ vaut tœrd que jamœs.
 Mœœins de bruit, mœœ de fruit.

Mœœrta la bœti, mœœt le verin.
 Nœœcessitœ n'a zin de loi.
 Nuillin pœt contintœ le monde œt sa fœna.
 Ou la gœpa a passœ le mouçœn rœsta.
 On pœt pœs œtre œt œvœ œtœ.
 On pœt pœs œtre partœt.
 On recœrte ce qu'on a senœ.
 Ou sœrdœt le fossœ.
 Paris s'œst pœs fait din nin zeur.
 Parœœna recœrœti vœit œœœœre loœn.
 Pœra que roule œmœsse pœs mœœssa.
 Pitit a petit l'ijau fait son nid.
 Pitita pluœ carme grand vint.
 Pitits pœts, bons œnguents.
 Pœrle pœs de courda din la mœœson
 du pinœu.
 Pœs de bien œin pœœna.
 Pœs d'œmeleta œin cassœ des œœs.
 Pœs œ pœs on vœit loœn.
 Prœs de l'œlisi, loœn de Dieu.
 Prœns le tœmps œœœœ a vint, œt le
 monde œœœœ i sont.
 Promœtre œt tenœ font dôs.
 Quand lœs çœts y sont pœs, lœs
 rats œœœœnt.
 Qu'a bu œœra.
 Quand i plœœt sus le œœrœ, i
 dœœœœtœ sus le vœœœre.
 Quand la bœrta œst trœœœ plœœna
 le dœœbœrœ.
 Quand le vin œst tœriœ, i faut le
 bœœre.
 Quand on pœrle du lut, on œn vœt
 la œœœ.
 Que œœœœ lœs varres lœs payœ.

- Que done dare, done dès côps.
 - Que doert dîne.
 - Que m'ôme ôme mon çin.
 - Que ne risque rin n'a rin.
 - Que dât rin est prœ rîse.
 - Que ne vit ne vaut.
 - Que ne dit rin consint.
 - Que n'intind qu'una shœci
 n'intind qu'un son.
 - Que pard pòs son tîmps in a
 prœ.
 - Que paye sòs dûs s'inriçit.
 Que repond paye.
 - Que s'ôme trœp a zin d'ami.
 - Que se fôse a têt.
 - Que se agneau, le lut le minze.
 - Que se simble s'assimble.
 - Que se sint gôlus se grate.
 - Que se sint morvelus se mâse.
 - Que vait a la çassi pard sa
 plèssi.
 - Que vivra varra.
 - Qu'a gran a pan.
 - Rat que n'a qu'un trou est vite près.

- Revêille pòs le çat que doert.
 - Rin de plus çeus qu'un avôre.
 - Rin sin liòrds.
 - Rœze le sâ, blanc le madin,
 Bèlla çernò de pelerin.
 - Sâson de fin, sâson de rin.
 - Trœmpa fait pòs compte.
 - Tant vaut l'heume, tant vaut la tarra.
 - C'êta d'ône blançit pòs.
 - Êe désabille pòs sin te cuêher.
 - Trœp piôiller use la linga.
 - C'œt ce que branle tombe pòs.
 - C'œt ce que luit est pòs d'eur.
 - C'œt noeviau, tœt biau.
 - Trœp rire fait plurò.
 - Un çin avise bin un évêque.
 - Una vâ est pòs cœtûma.
 - Una aronda fait pòs le printemps.
 - Vante pòs le çeur avant la nè.
 - Vintre afamò n'a zin d'ouilli.

880. SAVIGNY (Rhône) — Vue générale



Beloeme, photo-diff. L. Arhres

PRENOMS ET SURNOMS

MASCULINS

<i>l' Albart</i>	Albert	<i>le Justin</i>	Augustin
<i>l' André</i>	André	<i>l' Henri</i>	Henri
<i>le Barnard</i>	Bernard	<i>le Jène</i>	Eugène
<i>le Bartaud</i>	Barthélémy	<i>le Jilbàrt</i>	Gilbert
<i>le Batisle</i>	Bastiste	<i>le Josel</i>	Joseph
<i>le Benàt</i>	Benoît	<i>le Jule</i>	Jules
<i>le Be trand</i>	Bertrand	<i>le Julien</i>	Julien
<i>le Blaise</i>	Blaise	<i>le Justin</i>	Justin
<i>le Bram</i>	Abraham	<i>le Laurent</i>	Laurent
<i>le Camile</i>	Camille	<i>le Léon</i>	Léon
<i>le Charle</i>	Charles	<i>le Loéis, le Luïs</i>	Louis
<i>le Clair</i>	Clair	<i>le Luchin</i>	Lucien
<i>le Clément</i>	Clément	<i>le Maïüssi</i>	Marius
<i>le Cristoef</i>	Christophe	<i>le Marc</i>	Marc
<i>le Corles</i>	Charles	<i>le Marcelin</i>	Marcelin
<i>le Denis</i>	Denis	<i>le Marcèt</i>	Marcel
<i>le Dovi</i>	David	<i>le Martin</i>	Martin
<i>le Jacoel</i>	Jacques	<i>le Matià</i>	Mathias
<i>le Jan</i>	Jean	<i>le Matieu</i>	Mathieu
<i>le Jan-Batisse</i>	Jean-Baptiste	<i>le Michèl</i>	Michel
<i>le Jan-Benàt</i>	Jean-Benoît	<i>le Moïle</i>	Emile
<i>le Jan-Claude</i>	Jean-Claude	<i>le Moinique</i>	Dominique
<i>le Jan-Luis</i>	Jean-Louis	<i>le Morise</i>	Maurice
<i>le Jan-Marie</i>	Jean-Marie	<i>le Nicòlos</i>	Nicolas
<i>le Jan-Pierre</i>	Jean-Pierre	<i>le Noëllé</i>	Noël
<i>le Jan-Coine</i>	Jean-Antoine	<i>le Pierre</i>	Pierre
<i>le Jan-Yaude</i>	Jean-Claude	<i>le Paèle</i>	Paul
<i>le Jarman</i>	Germain	<i>le Polyte</i>	Hippolyte
<i>le Jèque</i>	Jacques	<i>le René</i>	René
<i>le Jòrge</i>	Georges	<i>le Romain</i>	Romain
<i>l' Eli</i>	Elie	<i>le Sandre</i>	Alexandre
<i>le Felisque</i>	Félix	<i>le Simon</i>	Simon
<i>le Felipe</i>	Philippe	<i>le Cicune</i>	Etienne
<i>le Flibàrt</i>	Philibert	<i>le Coine</i>	Antoine
<i>le Fonse</i>	Alphonse	<i>le Comès</i>	Thomas
<i>le Francisse</i>	Francis	<i>le Conin</i>	Antonin
<i>le François</i>	François	<i>le Cony</i>	Anthony
<i>le Gabriar</i>	Gabriel	<i>l' Ujène</i>	Eugène
<i>le Glaude</i>	Claude	<i>le Victeur</i>	Victor
<i>le Grégoire</i>	Grégoire	<i>le Vincent</i>	Vincent
<i>le Guillaume</i>	Guillaume	<i>le Yaude</i>	Claude
<i>le Guste</i>	Auguste		

FEMININS

l' Adèla	Adèle	la Jèni	Eugénie
l' Angèla	Angèle	la Jilbarta	Gilberte
la Barta	Berthe	la Juli	Julie
la Bartauda	Barthélemie	la Julièna	Julienne
la Benati	Benoîte	la Julietà	Juliette
la Benedite	Bénédictè	la Justina	Justine
la Camila	Camille	la Laurenci	Laurence
la Caterina	Catherine	la Lèna	Hélène
la Cèlina	Céline	la Lici	Alice
la Clarissi	Clarisse	la Lise	Elise
la Clementina	Clémentine	la Lison	Elise
la Clotite	Clotilde	la Luckena	Lucienne
la Corla	Charles (la femme de)	la Luci	Lucie
la Cristèfa	Christophe (la femme de)	la Luisi	Louise
la Carlèta	Charlotte	la Luison	Louison
la Daudon	Claudine	la Madèlèine	Madeleine
la Denisi	Denise	la Madelon	Madeleine
la Jacèta	La femme de Jacques	la Marca	La femme de Marc
la Jòzeta	Georgette	la Marcèta	Marcelle
la Jòca, Jòque	La femme de Jacques	la Marcelina	Marceline
la Jòquèlina	Jacqueline	la Marguerita	Marguerite
la Jabelà	Isabelle	la Margèton	Marguerite
la Jabelà	Elizabeth	la Maria	Maria
la Janeta	Jeannette	la Mariane	Marianne
la Jona	Jeanne	la Marie, Marille	Marie
la Jòneton	Jeanneton	la Marizona	Marie-Jeanne
la Fany	Stéphanie	la Marièta	Mariette
la Felici	Félicie	la Marion	Marion
la Felipina	Philippine	la Marta	Marthe
la Filomène	Philomène	la Martina	Martine
la Fine	Joséphine	la Mèlani	Mélanie
la Flebarda	Philiberte	la Mèli	Amélie
la Fonsina	Alphonsine	la Mèna	Philomène
la Francina	Françine	la Michèla	Michelle
la Françoise	Françoise	la Myeta	Mariette
la Gata	Agathe	la Naneta	Jeanette-Annette
la Glaudina	Claudine	la Nanon	Jeanne-Anne
la Guillemèta	Guillemette	la Nicolòda	La femme de Nicolas
la Guita	Marguerite	la Pèrina	Perrine
la Gustina	Augustine	la Piareta	Pierrette
l' Henrièta	Henriette	la Pèlina	Pauline
la Jarmàna	Germaine	la Ròse	Rose
		la Sandrina	Sandrine
		la Simèna	Simone

<i>la Sofi</i>	Sophie	<i>la Coi non</i>	Antoinette
<i>la Susana</i>	Suzanne	<i>la Comoda</i>	La femme de Thomas
<i>la Suseta</i>	Suzette	<i>la Conia</i>	Antonia
<i>la Suson</i>	Suzette	<i>la Conina</i>	Antonine
<i>la Teresa</i>	Thérèse	<i>la Victorina</i>	Victorine
<i>la Etienne</i>	Etiennette	<i>la Vincenta</i>	Vincente
<i>la Etienon</i>	Etiennette	<i>la Yauda</i>	Claude
<i>la Coi neta</i>	Antoinette	<i>la Yaudina</i>	Claudina

NOTA :

L'épouse est souvent désignée par le nom de son mari, suivi des finales a et i.
 Ex. : La Lambarda, La Timonîri, pour la femme de Lambert, de Thimonier.

Un livre de chansons, contes, poésies en patois du Val de Turdine ? Oui, mais pas pour s'endormir sur une culture passée ou sur le devenir d'un musée lié à la «mode folk». Les musées et les expositions sont bien souvent les cimetières des cultures des peuples niés.

Oui ! Un recueil sans autre prétention que l'utilité de divulguer ce patrimoine local autour duquel s'est bâtie une région de l'Ouest Lyonnais et, ainsi, pour mieux connaître cette région.

Mais, bien plus que cela encore ; le produit de la vente de ce livre ira consolider une action en faveur d'une région du Sahel : LÉRÉ.

Ainsi, la culture passée de notre région devient présente, immédiate, pour le devenir d'une autre région.

B. PANTEL

Novembre 1985